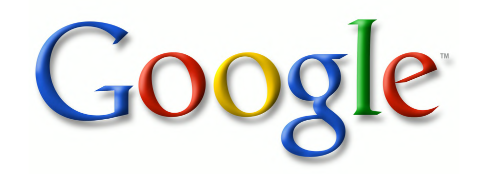





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LETTRES DE CHARLES WEISS

A CHARLES NODIER

LETTRES

DE

CHARLES WEISS

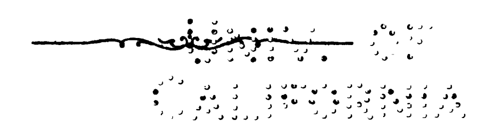
A

CHARLES NODIER

PUBLIÉES

PAR

LÉONCE PINGAUD



PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE

9, QUAI VOLTAIRE

—

1889

PRÉFACE

Parmi les jeunes gens qui, à la fin du siècle dernier, fréquentaient l'Ecole centrale du Doubs, deux entre tous, Charles Nodier et Charles Weiss, étaient destinés, dans une mesure inégale, à la réputation littéraire. Le premier a été un des interprètes les plus aimables et les plus originaux de la langue et de l'esprit français; le second a cru fermement au génie particulier de la « nation comtoise, » et, pendant cinquante ans, en a sur place propagé le culte.

Ces deux hommes si divers en apparence avaient appris l'un à côté de l'autre, pendant les années orageuses de la Révolution, à aimer le sol natal, les bons auteurs et les vieux livres. Nodier qui, dès l'âge de douze ans, suivait à Strasbourg je ne sais quelle députation révolutionnaire, prit vite au loin son envolée, et se lança à travers le monde, comme un Ahasvérus plus souriant, mais aussi peu riche que celui de la légende. On le vit successivement, sous le coup de la *Napoleone*, errer furtivement dans le Jura, puis tenter la fortune à Dole, à Amiens, en Illyrie, la rêver en Russie et en Louisiane; puis enfin, du fond de sa bibliothèque de l'Arsenal, devenue le lieu de repos de son âge mûr, fuir dans les régions les plus fantastiques sous la conduite du charmant lutin qui habitait en lui. Pendant ce temps, Weiss vivait volontairement relégué à Besançon, à la fois biographe et bibliographe pour la plus grande gloire de ses

compatriotes, et ne tenant au reste du monde que par les liens sans cesse renoués d'une vaste correspondance. Parmi ceux que sa pensée allait ainsi chercher au loin, Nodier était sans contredit le préféré, et pendant quarante années il y eut un échange constant d'impressions et d'idées entre les deux amis.

Qu'en est-il resté ? M. Estignard a réuni, dans un volume publié en 1876, cent vingt-six lettres de Nodier à Weiss, où l'homme et l'écrivain se peignent tout entier : l'homme sans cesse disputé entre ses rêves et les tristes nécessités de la vie, l'écrivain jouant de la plume avec un art consommé jusque dans ses confidences épistolaires. Les lettres qu'on va lire (1) ne répondent qu'à une partie des lettres de Nodier ; car elles sont toutes, à part une ou deux, d'une date postérieure à 1820 ; mais dans leur ensemble elles font mieux connaître le caractère du destinataire, et d'autre part elles nous montrent leur auteur tel qu'il a sans doute souhaité de rester dans la mémoire de ses compatriotes.

A chaque page, en effet, ce lettré sceptique, à la fois défiant et timide, témoigne pour Nodier d'une affection sincère, désintéressée et pleine de déférence. Il voulait voir en lui, malgré l'éloignement, un autre lui-même ; il lui voua, après la mort de sa mère, tout ce qu'il avait de tendresse au fond du cœur. Quelquefois même, entraîné par l'exemple, il partait à sa suite pour le pays des songes : « Nodier, mon ami, mon frère, il est temps de nous réunir ici ou là, pour ne plus nous séparer (2). »

Les préoccupations nées d'une passion et d'une profession communes consolidèrent entre eux, à distance, les liens créés par les souvenirs de jeunesse. On les entend s'entretenir souvent, trop souvent au gré du lecteur, de telle ou

(1) Je dois l'obligeante communication de ces lettres à M. Emmanuel Mennessier-Nodier, petit-fils de Charles Nodier.

(2) Lettre du 23 juillet 1823.

telle édition rare, de tel ou tel ouvrage précieux à acquérir ou à obtenir du bon plaisir ministériel. Weiss n'est pas le moins ardent dans cette chasse aux curiosités bibliographiques; il s'emploie à compléter, au point de vue comtois, les collections de son ami, et quelle récompense lui demande-t-il en retour de ses recherches? Indifférent pour ses propres intérêts, il est insatiable pour cette bibliothèque de Besançon, dont il n'a pas été le premier conservateur, mais qui est bien son œuvre. De toute façon et en tout temps, il a cherché à l'enrichir, et il trouve à cet égard en Nodier, sinon un intermédiaire exact auprès des libraires, du moins un protecteur utile auprès du gouvernement.

Cette sollicitude pour l'établissement confié à ses soins se confondait en lui avec l'amour ardent de sa ville et de sa province natales. Retenu à Paris, entre l'Arsenal et l'Académie française, Nodier avait fini par n'avoir plus à l'égard de la Comté que le souvenir attendri du petit-fils envers une aïeule disparue; roi constitutionnel du monde romantique, avec Victor Hugo, un Franc-Comtois de hasard, pour premier ministre, il ne regardait plus que par intervalles et d'un œil distrait vers la ville où il avait nourri ses premiers rêves d'ambition et de liberté, sauf à souhaiter un jour, sous l'empire de je ne sais quelle obsession, une république comtoise surgissant au milieu des ruines de la France (1). Weiss, plus pratique, n'avait aucun goût pour la chimère féodale ou républicaine. S'il se mêlait à la politique, c'était par sa collaboration discrète à un journal d'opinions moyennes, en dehors et au-dessus des luttes passionnées des partis, et il croyait mieux servir encore sa province en offrant au Panthéon de la *Biographie Michaud* une infinité de statuettes à la gloire de ses compatriotes plus ou moins célèbres.

Lors donc qu'il parlait à Nodier de la Franche-Comté, il

---

(1) Lettre du 6 juillet 1831. (Rec. Estignard, p. 240-241.)

mentionnait rarement les événements du jour, et non sans une sorte de contrainte. Dans le silence de sa bibliothèque ou de son cabinet, il n'aimait pas à être distrait ou troublé par les bruits du dehors, et sa position n'était pas à Besançon ce qu'était à Paris celle de son illustre ami; il ne pouvait tendre impunément la main aux uns et aux autres. Se taisant donc volontiers sur les hommes et les événements du jour, il n'était vraiment expansif qu'en pensant aux amis d'autrefois, Bruand, Marquiset, Deis, Mourgeon, Pertusier, noms qui ne disent rien aux générations actuelles, mais qui ravivaient à ses yeux tout un monde de souvenirs. Derrière ceux-ci une génération nouvelle entrait dans la carrière, et, à l'exemple de Nodier, allait chercher la gloire à Paris; Weiss voyait avec regret les jeunes gens s'éloigner de lui; du moins cherchait-il à leur rendre, dans le salon de l'Arsenal, quelque chose de la Comté. L'abbé Receveur, Francis Wey, Bugnet, Xavier Marmier, Albert de Circourt, Charles de Bernard, Faustin Besson, il les recommandait tous, sans distinction d'opinion et de talents, à la bienveillance du maître du logis. Lui-même, sollicité de les suivre, ne repoussa pas toujours aussitôt la tentation; en définitive il n'accorda à son amitié pour Nodier que quelques voyages à Paris, et là, les causeries au coin du feu, les promenades en tête à tête sur les quais et les boulevards, résumaient, avec les stations chez les libraires, la vie de l'obstiné Franc-Comtois. Puis il reprenait le chemin de Besançon, et de là il se tenait en union constante de cœur et de pensée avec son vieil ami, tantôt lui écrivant, tantôt lisant ses livres avec une admiration parfois mêlée d'attendrissement. Cela dura ainsi jusqu'au jour où la mort prit Nodier et mit fin à leur correspondance. Le 2 février 1844, ce fut Mme Nodier qui reçut de Weiss une lettre ainsi conçue :

« Vous savez toute la part que je prends au cruel événement qui vient de vous frapper. Dans ce malheur qui nous accable, comme s'il n'eût pas été prévu, je ne puis

vous offrir des consolations que je ne trouve pas pour moi-même. Je ne puis que pleurer avec vous celui qui nous fut cher, vous un mari dont vous étiez tendrement aimée, moi le meilleur et le plus ancien de mes amis.

» La seule idée qui puisse adoucir notre peine à tous les deux, c'est la certitude que celui que nous pleurons est maintenant dans un monde meilleur, où il nous attend et où j'ai l'espérance de le rejoindre bientôt. »

Au point de vue de la forme, les lettres de Weiss contrastent avec celles de Nodier par leur simplicité, par l'absence de toute coquetterie de plume : l'accent en est assez terne, et ne se relève que lorsque l'auteur, dans un élan du cœur aussitôt comprimé, trahit tout ce qu'il ressent pour les vieux amis, les vieux livres, le vieux pays. Néanmoins, en regard des lettres de Charles Nodier, elles offriront, nous l'espérons, quelque intérêt à ceux qui ne négligent pas les petits côtés de la vie littéraire, et que touche tout ce qui tient à l'histoire de Besançon et de la Franche-Comté.

LETTRES

DE CHARLES WEISS

A CHARLES NODIER

I (1)

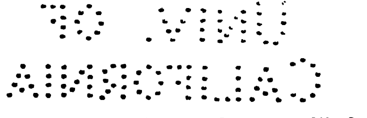
14 juin 1811.

Mon ami, tu as la tête montée, tu t'exagères les torts de Bruand, et conséquemment tu n'es plus en position pour le juger. Tu me parais avoir oublié ce sage précepte de Bias : Il faut vivre avec nos ennemis comme si nous devions être un jour leurs amis; mais j'y ai songé pour toi, j'ai brûlé ta lettre, et il ne sera plus jamais question de ce qu'elle contenait. Je verrai Bruand à son retour de Paris. Je lui ferai sentir comme il convient que c'était à lui de t'accueillir, d'aller au-devant de tes besoins, d'abord pour toi, et ensuite pour moi, qui suis et veux être un autre toi-même.

J'ai écrit au chevalier Croft il y a à peu près dix jours. Je n'en ai point reçu et n'en attends point de réponse. J'ai tâché de tourner ma lettre suivant ton intention, c'est-à-dire de manière à lui faire plaisir. Mais je suis fort embarrassé de ce que je dirai et de ce que je dois dire à la Société d'Amiens. Je ne sais que par toi seul qu'elle existe, et jamais je ne lui ai vu donner le moindre signe de vie.

Je suis charmé que tu te sois trompé relativement à Boissonade. Tu vois qu'il ne faut pas trop se presser de juger les gens. Je garde mon opinion sur son compte, mais jamais je ne l'ai regardé ni comme un sot ni comme un méchant; c'est au contraire, à mon

(1) Précède la lettre XLVI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 99.)



avis, un homme d'infiniment d'esprit, et je le crois très honnête garçon. Mais je gagerais mille contre un, au risque de me tromper, qu'il y a entre lui et moi quelque chose d'antipathique, que rien au monde ne pourrait surmonter.

Si tu as renoncé à travailler au *Dictionnaire biographique*, n'en parlons plus, mais si tu veux que j'en parle encore une fois à MM. Michaud, dis-moi quels sont les articles que tu voudrais traiter, et les demandes que tu leur ferais en conséquence.

On n'a pas encore vu ici ni la seconde édition de *Popoli*, ni *le Village de Munster*. Tu as vu dans ma dernière l'usage que je compte pouvoir en faire. Je ne connais personne ici qui t'achèterait ensemble les livres que tu m'indiques. Il y a, comme tu le sais mieux que moi, peu d'amateurs. MM. de Roussillon et Saint-Wandelin ont le *Pythagore;* Guillaume, Balland, ont l'*Horace* et le *Phèdre* cartonnés. Je crois même que c'est toi qui les leur as vendus. Reste le *Rabelais;* si tu veux le vendre séparément, mande-le-moi. Je fais une collection des Elzévirs indiqués dans les bibliographies; c'est la seule folie de ce genre que je me permettrai jamais; ainsi je prendrai ce *Rabelais*, au prix que tu y mettras.

J'ai vu un seul instant M. Charve. Une indisposition que j'ai eue m'a empêché de dîner avec lui, comme je me le proposais. Je pensais qu'il viendrait me voir et que nous pourrions faire une promenade ensemble. Il n'en a rien été. Témoigne-lui-en mes regrets.

Fais mes amitiés à toute la famille et continue à me regarder comme ton meilleur ami.

Pour te mettre à l'aise sur la rivalité que je craindrais qui s'établît entre nous — ce que je ne voudrais pour rien au monde — il faut que je te dise que je me suis engagé à fournir au *Dictionnaire biographique* tous les Comtois, les poètes latins du moyen âge et les poètes français du XVIe siècle. Tu me feras plaisir de choisir ailleurs que dans ces classes les articles que tu te proposes de rédiger, de m'en dire à peu près le nombre, et approximativement aussi la rétribution que tu exigerais.

II (1)

25 octobre 1811.

Tu es un plaisant malade ; tu écris à tes amis pour leur demander des consolations et tu leur dis des sottises. Il est vrai que les suites en sont enveloppées de manière qu'il est impossible de s'en fâcher sans mettre les rieurs contre soi. Ce n'est cependant pas cette crainte qui me retient, mais j'ai l'assurance que tu n'as pas eu l'intention de me faire de la peine, et que tout le persiflage que tu emploies vis-à-vis de moi n'est qu'un travers d'esprit auquel ton cœur n'a pas la moindre part. Ainsi tu peux te dispenser de protester dans ta première que tu n'as pas voulu me blesser ; j'en ai la conviction d'avance, et tu ne pourras jamais avoir auprès de moi un meilleur avocat que moi-même.

Tu vois, par les volumes qui accompagnent ma lettre, que je me suis occupé sans retard de ta commission. Je souhaite que cet empressement ne me vaille pas de nouvelles railleries de ta part, car j'avoue qu'elles me sont plus cuisantes venant de toi, qu'elles ne le seraient de toute autre personne au monde.

Berthod part aujourd'hui pour Paris, où il restera quelques jours. Il fera des démarches pour toi ; et si tu m'adressais sous le couvert de.... des lettres pour tes amis de Paris, je les lui ferais parvenir et je crois être sûr qu'il les remettrait lui-même.

III (2)

18 septembre 1812.

Je ne sais pourquoi, mon Charles, je n'ai reçu que ce matin ta lettre du 12 de ce mois. Je l'ai communiquée de suite à Deis ; il m'a dit qu'il lui était impossible de disposer de la moindre chose dans ce moment, et ce n'est pas ici une défaite, je t'en réponds. Tout riche que tu me supposais il y a quelque temps, je vis cependant au jour le jour à peu de chose près, de sorte que je me trouve

(1) Suit la lettre XLVIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 104.)
(2) Suit la lettre LXI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 133.)

ce qu'on appelle sans le sol; mais je dois toucher mes appointements le 1er octobre, et je puis pour cette époque t'envoyer sans me gêner aucunement 200 fr. Si tu as besoin de cette somme avant ce temps-là, mande-le-moi, je suis certain que M. Gauthier ne refusera pas de me l'avancer pour dix ou douze jours, avec ou sans intérêts. Mais j'entends que tu les touches net. Tu ne peux croire combien je me trouve heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à ton bien-être à venir.

M. le préfet, à qui tu as écrit par le même courrier, vient de me faire dire que tu l'engageais à frapper pour toi à quelques portes, et il me demande, comme si tu devais le savoir, quelles sont les portes qui doivent s'ouvrir devant toi. Je n'ai pu répondre que ceci, que tu me mandais que M. le directeur général de l'imprimerie t'avait promis une place dans ses bureaux. Ai-je bien ou mal fait? Je n'en sais rien. M. Bouvier est un peu fâché contre toi. Je te l'ai mandé dans le temps où tu te montais ou bien où lui te montait la tête contre le meilleur de tes amis, et tu n'as pas daigné me répondre. Je te le rappelle parce que cela peut t'être utile. M. Bouvier m'a dit (sous le secret, et je l'ai gardé) que tu lui avais demandé 600 fr. à emprunter, et qu'il t'avait écrit pour savoir s'il devait te les faire compter à Lons-le-Saunier ou à Besançon. Si tu en as besoin, envoie-moi une lettre que je lui porterai et par laquelle tu le prieras de me remettre la somme en question. J'ai des moyens de te la faire passer sans frais.

Je n'ai pas le temps de te faire des compliments sur ton dernier ouvrage, ni de te remercier de la confiance que tu me marques, et que tu aurais pu exprimer dans un autre style que celui d'une école qui n'est plus la tienne, parce que les choses qui partent de l'âme doivent être dites simplement. Marc m'annonce que sur ma présentation tu as été proclamé à l'unanimité membre de la Société d'agriculture de la Haute-Saône et que je recevrai ton diplôme par le retour de M. de la Terrade, actuellement à Vesoul.

Bonjour, mon Charles, mille amitiés et compliments à tout ce qui t'entoure, à ta femme, ta fille, Fanny, M. et Mme Charve.

Je t'embrasse ou plutôt je vous embrasse tous et tendrement.

Ne puis-je pas avoir un exemplaire des œuvres de Rouget Delille (*sic*) (en payant), mais avec l'*ex dono auctoris*, qui me ferait plaisir?

IV

19 novembre 1821.

MON CHER AMI,

C'est M. Crestin, l'un de nos amateurs les plus distingués, qui te remettra cette lettre ; il aime les livres, les médailles et les antiquités, et possède dans ces différentes parties des objets très précieux qu'il communique avec la plus grande facilité. Il a une belle collection d'ouvrages d'auteurs franc-comtois, et entre autres le *Langrognet* avec les figures. Je lui ai dit que tu désirais beaucoup trouver un exemplaire de ce petit poème, qui commence à devenir rare, et je ne serais pas surpris qu'il parvînt plus aisément que moi à t'en procurer un, s'il ne te cède pas le sien. C'est une affaire qui se réglera à ton voyage à Besançon, où tu es attendu par tous tes anciens amis avec une vive impatience. J'espère que tu t'apercevras à notre accueil que nous avons marché avec le siècle. Je ne te fais pas un détail de toutes les fêtes que nous te préparons, pour te laisser le plaisir de la surprise. Je t'attends pour le mois d'août, et je te réponds que jamais année ne m'aura paru aussi longue.

Je charge le jeune Deis de me donner des nouvelles de ta santé, mais j'espère que lorsque tu recevras cette lettre tu seras assez bien rétabli pour me répondre. Si cependant tu avais trop d'ouvrage, charge la petite Marie de m'écrire. C'est un enfant charmant que j'aime de tout mon cœur.

Vois-tu quelquefois Alphonse ? Il est timide, et par conséquent il n'osera pas allez chez toi, comme je l'y ai engagé, si tu n'as pas la complaisance de le presser. As-tu bien dit à Francis qu'avant mon départ, j'ai été deux fois rue Neuve-Saint-Augustin sans pouvoir retrouver la porte ?

Fais mes amitiés à Désirée, à Fanny et à Tercy. Dis à M. Taylor que je me rappelle avec plaisir les courts moments que j'ai passés avec lui, et que j'espère qu'il t'accompagnera dans ton prochain voyage en Franche-Comté.

Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

N'oublie pas que tu m'as promis de me procurer pour notre bibliothèque le *Tableau de Paris*, de M. de Saint-Victor. M. le maire, à qui j'ai raconté toutes les obligations que t'a déjà notre bibliothèque, ira te voir et te remercier lors de l'ouverture de la session. Si tu

n'as pas la dissertation de Bullet sur *Le Roi boit*, tirée à soixante exemplaires, tous sur papier fort, Mourgeon t'en offre un exemplaire broché, format in-4°. Bonjour.

V

7 décembre 1821.

Ne va pas imaginer, mon bon ami, que tu as ressenti une première atteinte d'apoplexie ; ce n'est pas à ton âge qu'on est sujet à ces sortes d'accidents. Deis a déjà éprouvé deux coups de sang, dont il a été rétabli comme toi, par deux fortes saignées, et qui n'ont laissé aucune suite fâcheuse. Après trente ans on est soi-même son médecin. Tu es assez sage, tu as assez d'expérience pour être le tien, et je suis sûr que tu nous aimes assez pour te faire vivre longtemps.

Je te remercie du billet que tu m'as envoyé ; les termes dans lesquels il est conçu m'ont fait grand plaisir ; et je ne manquerai pas de le mettre sous les yeux du conseil municipal en lui présentant le *Tableau de Paris* dont tu viens d'enrichir notre bibliothèque ; car c'est bien toi qui nous le donnes. J'en ai déjà parlé au maire, qui m'a demandé ton adresse, pour aller te voir quand il retournera à Paris pour la session prochaine.

Mourgeon te fait hommage de ses *Songes drolatiques* et de la dissertation de Bullet sur *Le Roi boit*, édition tirée à soixante exemplaires. Je lui en ai demandé un second, que tu remettras de ma part à M. Crozet, en le remerciant de toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je n'oublierai pas une des commissions que tu m'as données, et j'espère être assez heureux pour pouvoir te présenter quelques raretés à ton passage, quand tu iras en Italie ou que tu en reviendras.

Tu n'apprendras pas sans beaucoup de peine que Mourgeon vient d'être destitué de la place de conseiller de préfecture. C'est M. Isabey qui lui succède, mais qui ne le remplacera pas. On n'a d'autre reproche à lui faire qu'une extrême modération ; c'est déjà ce qu'on lui reprochait dans le bon temps de la Terreur, où il fut destitué et conduit dans les prisons de Dijon, où il resta trente mois. Il va se retirer dans sa maison des Tilleroyes, qu'il a fort embellie depuis quelques années, et où il se fera un grand plaisir de t'offrir le banquet de l'amitié. Quand nous te tiendrons là, nous

te raconterons des choses qui se passent tous les jours, et dont vous n'avez pas la moindre idée, vous autres Parisiens.

Désirée et ta fille sont bien rétablies ; cela me fait grand plaisir. Tout le monde les embrasse ainsi que toi. Fais mes compliments à M. Taylor, dont le caractère franc et loyal m'a charmé. Je ne lis plus dans les journaux que les articles qui concernent le Panorama dramatique, et j'applaudis de tout mon cœur à ses succès.

Rappelle donc à Francis, dont j'ai perdu l'adresse, qu'il m'a promis le recueil de ses pièces de théâtre. Je le crois bien rétabli ; donne-moi des nouvelles de sa santé. Dusillet s'est avisé d'être malade assez sérieusement, mais il va beaucoup mieux, et il m'a fait dire qu'il viendrait passer ici sa convalescence.

Parmi les personnes qui te font des amitiés, des tendresses, je ne veux pas oublier M. de Vienne, qui est déjà venu me voir deux fois, dans mon grenier, uniquement pour me parler de toi.

Bonjour, Charles, ménage ta santé et aime-moi comme je t'aime.

VI

16 janvier 1822.

Mon cher ami,

Mourgeon a été très sensible à l'intérêt que tu lui témoignes au sujet de sa mésaventure, sur laquelle il a pris son parti. Je crois cependant que tu ferais bien de lui écrire un mot à cet égard. Une lettre coûte si peu, et fait quelquefois tant de plaisir ! Tu as dû voir par ma dernière que j'ignore l'adresse de M. Girardet ; tout ce que je sais, c'est qu'il est logé chez M. Louvot, et un conseiller à la cour de cassation doit être connu dans Paris, au moins autant que feu M. de Fontenelle.

Marquiset habite maintenant hôtel du Brésil, rue du Colombier ; il travaille du matin au soir pour se mettre en état de pouvoir remplir la place qu'on lui promet, et qui doit le rendre indépendant. Je suis certain qu'il ne manquerait pas d'aller te voir si ses affaires le conduisaient dans ton quartier ; mais je lui écrirai de te faire ses visites vers cinq heures du soir, pour être sûr de te trouver. Le petit Deis est ici malade depuis deux mois ; et s'il retourne à Paris, ce ne sera pas avant les vacances prochaines. Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le plaisir de voir M. de Saint-Ange, mais je ne le savais pas à Paris. Je suis très sensible à son souvenir. Dis-lui, je te

prie, mille choses de ma part, et de celle de M. et Mme Morey, qui ont été bien aises d'apprendre de ses nouvelles, même indirectement.

Ne parlons pas de ta santé; j'aime mieux croire les gens qui me mandent que tu es très bien rétabli que toi, qui viens m'alarmer de ta fièvre continue. Mais si tu es malade, je t'en prie, conforme-toi à toutes les ordonnances des médecins; songe que tu dois me fermer les yeux, et je ne me sens pas des dispositions à mourir de sitôt.

Il est assez plaisant que tu t'adresses à moi pour avoir des renseignements qu'aurait pu te fournir un élève en bibliographie; mais enfin, puisque tu me les demandes, les voici :

1° Tu trouveras les matériaux pour l'édition complète des discours de réception à l'Académie dans le recueil de harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française de 1640 à 1782, Paris, 1714-1787, 8 volumes in-12. Tu n'auras guère qu'à compléter ce recueil depuis 1782, et M. Feuillet, bibliothécaire de l'Institut, t'en fournira les moyens. La *Bibliothèque historique de la France* de Fontette contient une liste chronologique des membres de l'Académie, très bonne à consulter; car tous n'ont pas prononcé des discours de réception. Enfin tu liras avec fruit l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson et d'Olivet, les *Eloges* de d'Alembert, les *Mélanges* de Suard, etc. — 2° L'ouvrage pourrait former huit à dix volumes in-8° ou douze volumes in-12. — 3° Le succès de cette collection dépend absolument de l'annonce qui en sera faite dans les journaux; s'ils en vantent l'importance, elle se vendra bien; sinon, non.

Je ne m'endors pas sur les promesses que je t'ai faites; hier j'ai encore fait présent à M. du Bouvot d'une douzaine de volumes, dans l'espoir de lui tirer des mains, un peu plus tard, le *Ferry Julyot*. J'ai en vue un exemplaire broché des *Recherches sur les cartes à jouer*, qui ne me coûtera rien, quoiqu'il soit très beau; je le joindrai aux brochures de Cabuchet, et j'en ferai un paquet que M. Ordinaire, notre recteur, te portera le mois prochain au plus tard.

Mais tu sais maintenant que je n'ai ni vent ni nouvelles du *Tableau de Paris*, que tu m'annonces positivement avoir fait déposer chez Brunot-Labbe. Je commence à craindre que tu ne l'aies remis à un commissionnaire infidèle. Tire-moi de peine à cet égard le plus tôt que tu pourras. Tâche aussi de nous obtenir le *Voyage à la Grande Chartreuse* et l'*Histoire des orangers* que le ministre vient d'envoyer à la bibliothèque de Dole. Je vante comme il faut toutes tes démarches au conseil municipal, et certainement à sa prochaine session il te votera des remerciements, en attendant qu'il soit auto-

risé à te décerner la couronne civique. J'ai lu dans un journal que M. Lourdoueix était menacé. J'en suis désolé à cause de lui et pour nous. Fais-lui bien mes compliments.

Quand j'ai voulu faire continuer les premières livraisons du *Voyage pittoresque en France*, je me suis aperçu qu'une des feuilles de l'introduction est double, et par conséquent qu'il nous en manque une. Ne serait-il pas possible, par ton intermédiaire, d'obtenir la feuille qui nous manque, en remplacement de celle que nous avons de trop?

Je ne sais si je t'ai dit que j'ai vu Achille et que j'en ai été fort content. Mille amitiés à tout ce qui t'entoure.

VII

8 janvier 1823.

Mon cher ami,

Tu as dû recevoir par M. Girardet un paquet contenant les *Songes drolatiques* et deux exemplaires de la curieuse dissertation de Bullet sur *Le Roi boit*. S'il avait négligé de faire une commission dont il s'était chargé avec plaisir, je te prie de réclamer cette boite chez M. Louvot, conseiller à la cour de cassation, dont tu connais sans doute la demeure, ou que tu trouveras d'ailleurs dans l'Almanach royal. Il y avait dans le même paquet une lettre pour Henri Charmet, que je te prie de faire jeter à la petite poste; car j'en attends la réponse avec impatience.

Si le Rabelais s'est perdu dans la route, la même chose est arrivée à ton Saint-Victor. Brunot-Labbe, à qui je l'ai fait réclamer par Deis, dit qu'on ne sait pas de quoi on lui veut parler. Cela me fait d'autant plus de peine que je me suis empressé d'aller lire ta lettre au conseil municipal, et que depuis ce temps-là, il ne se passe pas un jour qu'on ne vienne me demander des nouvelles du *Tableau de Paris*. Mets-moi, je te prie, à même de donner une réponse quelconque aux curieux. Le maire, qui ne partira pour se rendre à la session que dans le courant de février, veut aller te rendre visite et t'exprimer, au nom du conseil, la reconnaissance de la ville pour l'intérêt que tu veux bien porter à notre bibliothèque.

J'ai eu le plaisir de voir ces jours derniers M. Achille de Jouffroy, dont j'ai été flatté de faire la connaissance, et qui m'a parlé de toi comme un homme qui t'aime et qui t'apprécie.

Tu recevras incessamment un nouvel envoi du *Traité de la flagellation*, puisqu'il est impossible de recouvrer les premiers qui t'ont été envoyés.

Le père de Pertusier est mort il y a quinze jours. Son fils, qui est reparti pour Vincennes, se propose de faire des démarches pour se rapprocher de nous.

Rappelle-moi au souvenir de M. Taylor, que je regrette d'avoir trop peu vu. Mes tendresses à ta fille, que j'aime de tout mon cœur, et à la maman, qui, je crois, est bien rétablie.

Je vous embrasse tous les trois bien tendrement.

VIII

12 février 1823.

Mon cher ami,

C'est M. le maire qui veut bien se charger de te remettre lui-même ce billet. Il désire avoir le plaisir de te voir et de te remercier de ton zèle pour notre bibliothèque. Pendant son séjour à Paris, il faudra que tu aies la complaisance de faire quelques démarches auprès de M. Lourdoueix pour nous procurer quelques nouveaux ouvrages. Nous n'avons pas encore l'*Histoire des orangers*, le *Voyage à la Grande Chartreuse*, le *Voyage autour du lac de Genève*, dont la bibliothèque de Dole vient de s'enrichir. Je voudrais savoir si le ministère a souscrit pour le *Théâtre des Latins* et pour le *Pindare* de Tourlet, et si nous pouvons espérer d'être compris dans la distribution; car autrement je les achèterai pour satisfaire nos jeunes lecteurs.

Je t'ai déjà dit que l'exemplaire que nous avons reçu de ton *Voyage pittoresque* est défectueux; il nous manque une feuille de l'Introduction, et nous en avons une double. Est-ce qu'il ne sera pas possible de remédier à cette inattention de vos plieuses?

Je t'écrirai plus longuement par M. Marquiset, qui part dans quelques jours pour Paris; mais je te préviens d'avance de ne lui parler de son fils Alphonse qu'autant qu'il t'en demanderait des nouvelles. Nous travaillons depuis six mois à les rapprocher; il ne faut pas que quelque indiscrétion nuise au résultat que nous attendons.

Ta mère se porte bien. J'ai causé longuement avec elle il y a quelques jours. Je lui ai fait grand plaisir en lui annonçant ton

voyage en Franche-Comté, où tu seras reçu comme la gloire du pays, je t'en réponds. Mille tendresses à la mère et à la fille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

IX

12 février 1823.

Mon cher ami,

Deux lettres dans un jour, jamais tu ne seras capable d'un pareil effort. L'une te sera remise par M. le maire, et l'autre par M. Marquiset; mais je ne sais pas celle qui te parviendra la première. Ces messieurs partent demain sans s'être donné rendez-vous, et feront route probablement dans la même voiture. M. le maire va à la session, et M. Marquiset à ses affaires, le cœur tout navré, quoi qu'il en dise, de la destitution récente de son fils Armand, le secrétaire général du département de la Lozère. A force de frapper on touche quelquefois sur les siens, et c'est ce qui est arrivé. Notre Armand, *ultra*-roturier, sera remplacé par un *ultra*-gentilhomme des bords de la Garonne. Si la France ne peut être heureuse que quand elle sera administrée par des gens comme il faut, elle est bien près de goûter cette ineffable félicité.

Je n'ai pas besoin de te dire d'accueillir M. Marquiset, mais il faut que je te recommande de ne pas lui parler de son fils Alphonse, à moins qu'il ne t'en parle lui-même. Nous espérons bien qu'il y aura un rapprochement entre le père et le fils, mais ce n'est pas chez toi qu'il peut avoir lieu; un mot pourrait déranger nos projets, au lieu de les faire réussir.

J'ai découvert enfin un exemplaire des poésies de Julyot, mais dans un état pitoyable. Je m'occupe de le faire blanchir et rhabiller de manière à ce qu'il soit digne de t'être présenté. Il m'en coûtera quelques volumes que je donnerai au jeune Lapret, le plus habile réparateur de livres que tu aies jamais connu, copiant un titre, une gravure, une page d'impression de manière à tromper l'œil le plus exercé. J'attends M. Crestin pour lui tirer des mains les *Cartes à jouer*, et si Cabuchet ne me manque pas de parole, tu recevras avec cette lettre le traité de Meibom. Restera le *Langrognet*, mais je ne désespère pas de le découvrir. Tu vois que je n'oublie rien.

J'ai reçu le *Tableau de Paris* de Saint-Victor, mais tâche de nous obtenir quelques nouveaux ouvrages, des médailles, des antiques,

etc. Il s'agit à la fois d'enrichir notre bibliothèque et de fonder un musée, et je ne peux rien sans ta coopération.

Tu devrais bien m'adresser quelques exemplaires de ton portrait gravé récemment (à ce que j'ai appris par le *Miroir*), pour les distribuer aux jeunes gens que j'élève dans ton amour, et qui veulent aller au-devant de toi jusqu'à Dole quand tu tiendras ta promesse de nous visiter. Ne va pas à Auxerre sans m'en prévenir. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de M. Bernard qui se fait une fête de t'y recevoir et de te conduire à la campagne dont je t'ai parlé.

Fais mes caresses à Marie, que j'embrasse ainsi que la maman. Rappelle-moi au souvenir de M. Taylor. Tout à toi.

X

26 février 1823.

Mon cher ami,

M. Marquiset s'est déjà présenté chez toi cinq ou six fois sans avoir le plaisir de te voir; lassé de faire tant de courses inutiles, il t'a laissé son adresse, et tu n'as pas encore daigné lui rendre une de ses visites. Cela lui fait beaucoup de peine, bien qu'il n'ait aucune espèce de service à te demander; tu peux te rassurer à cet égard; mais il aurait été bien aise de passer quelques instants avec mon meilleur ami, dont je ne cesse, depuis mon retour de Paris, de lui vanter l'heureux caractère, l'extrême bonté, l'obligeance, etc. Il aurait voulu renouveler connaissance avec ta femme, et voir cette petite Marie, dont la naïveté, le bon cœur et l'esprit naturel m'ont charmé. S'il en est temps encore, je te prie de réparer ta négligence à l'égard de M. Marquiset; autrement tu me ferais un véritable chagrin.

C'est à ton beau-frère Tourtelle que Cabuchet a remis deux exemplaires de la *Flagellation*, contre un exemplaire de ton édition des *Fables de la Fontaine*, qu'il attend encore. Il m'en a donné deux autres, que je t'enverrai par première occasion sûre, avec les recherches sur les cartes marines.

As-tu remis à Crozet l'exemplaire que je lui avais promis du *Roi boit?* Comme tu le vois souvent, je te prie de ne pas négliger cette commission. Je te prie de demander à ce brave père Crozet un exemplaire des lettres d'Ambroise le Camaldule *(Traversarius)*,

éd. de Milan, 2 vol. in-fol. C'est un ouvrage qui m'est tout à fait indispensable et que je paierai, s'il le faut, plus cher qu'il n'a été vendu chez M. de Villoison. M. Marquiset se chargerait de me le rapporter, ou tu le ferais déposer chez M. Pouillet, professeur de physique, rue Saint-André des Arts, n° 60. Aussitôt que je l'aurai reçu, j'en ferai passer le prix à Crozet, en un mandat à vue.

Je t'ai adressé, ces jours derniers, un de nos poètes; mais je doute que ma recommandation ait pu lui procurer le plaisir de te voir. Cependant il attachait un grand prix à cette faveur.

J'espère que tu recevras du moins M. le maire, puisque l'accueil que tu lui feras peut m'être d'une très grande utilité.

Mes caresses et mes amitiés à tout ce qui t'entoure. Je t'embrasse tendrement.

XI

25 mars 1823.

MON CHER AMI,

M. Marquiset loge grand hôtel de Danemark, rue Taranne, n° 27. Il est encore à Paris pour une quinzaine de jours au moins, et il sera enchanté de passer avec toi quelques-uns des instants que lui laisseront ses affaires.

Je suis bien aise que tu aies vu M. de Santans; c'est un excellent homme qui prend beaucoup d'intérêt à notre bibliothèque, dont on se propose d'imprimer le catalogue. Comme les fonds sont à peu près faits, j'espère que le premier volume sortira cette année des presses de Cabuchet. On en tirera trois exemplaires sur papier vélin, et je te promets de t'en faire offrir un par le conseil municipal, comme un témoignage de reconnaissance pour les démarches que tu ne cesses de faire en faveur de cet établissement. Mais presse un peu M. Lourdoueix; depuis mon départ de Paris, je n'ai reçu que deux ouvrages, le *Tableau* de Saint-Victor et l'*Histoire naturelle des orangers*, que la bibliothèque de Dole a reçue avant la nôtre. Tâche de me faire obtenir le *Théâtre des Latins*. J'y tiens d'autant plus que je me propose d'en faire un sujet d'études.

Je n'ai vu qu'un seul exemplaire des lettres d'Ambroise Traversari, dit le Camaldule, et c'est à la bibliothèque du roi, où j'ai eu la liberté de le feuilleter tout à mon aise. Ce n'est pas là que notre ami Crozet peut te le procurer; mais s'il n'en existe pas d'exem-

plaires à Paris, est-ce que les libraires qui ont des relations à Florence ne peuvent pas le faire venir? Je le paierais bien broché ce qu'il a été vendu bien relié chez d'Ansse de Villoison (V. Brunet). Pendant que je suis en train de te parler de Crozet, je te prie de lui réclamer de ma part la feuille A du troisième volume des *Mémoires sur la chevalerie* de Sainte-Palaye. J'ai déjà donné cette commission à Beuchot; mais je ne sais pas s'il l'a faite.

Je n'ai point de libraire à Paris; je n'ai pas voulu priver Deis des petits bénéfices qu'il peut faire avec moi; mais c'est Brunot-Labbe, son commissionnaire, qui sera vraisemblablement chargé de réclamer la feuille 3 de l'avertissement des *Voyages pittoresques.* Mais comment envoyer cette feuille à Paris sans la froisser? Et comment m'expédier celle que je réclame? Tandis que j'en chercherai les moyens, M. Taylor s'acheminera vers l'Espagne, et peut-être n'obtiendrai-je pas de son libraire ce qu'il m'accordait si galamment. Je suis bien fâché de son départ, qui va retarder l'achèvement du plus bel ouvrage que tu aies entrepris, de celui qui t'assure une des premières places dans ma *Bibliothèque curieuse* de Franche-Comté, compilation dont je te reparlerai quand j'y aurai mis la dernière main.

Ce que tu me dis de la place qu'on te promet me console un peu; il me tarde de savoir que tu en as pris possession. Pertusier vient d'obtenir celle de sous-directeur de l'artillerie de Besançon, où il arrive incessamment. Ce n'est pas lui qui me l'a mandé. Je m'imagine cependant que les honneurs le changeront.

Le roman poétique de Dusillet est imprimé. Tu en recevras un des premiers exemplaires; mais je lui ai fait espérer que tu en rendrais compte dans un des journaux auxquels tu fournis des articles. Je désirerais que ce fût dans le *Journal des Débats,* celui de tous qui est le plus répandu dans notre province après le *Constitutionnel.*

Je t'aurais déjà fait passer les deux exemplaires de la *Flagellation,* si j'avais pu y joindre les *Recherches sur les cartes.* M. du Bouvot est à Salins depuis quinze jours; mais à son arrivée je le tourmenterai tant qu'il faudra bien qu'il tienne sa promesse.

Tu me jouerais un bien mauvais tour d'acheter le *Théâtre* de Mairet; j'ai fait prier M. Debure de le monter pour moi. Nous avons le buste de Mairet, et nous ne possédons pas une seule de ses pièces. L'exemplaire est complet.

M. Demandre vient de mourir, pleuré de tous ceux qui l'ont connu. Ses funérailles ont été troublées par un grand et inutile scandale. La police a fait arracher de dessus son cercueil les insignes

de l'épiscopat; il s'est élevé un mouvement à ce sujet qui n'a pu être réprimé que par la gendarmerie. Tous les gens de bien ont été contristés d'une insulte gratuite faite à l'homme dont les vertus ont fait le plus respecter le sacerdoce dans notre province. Les journaux t'instruiront sans doute des détails de cet événement, dont les suites sont incalculables pour la religion. Tu devrais peut-être publier une notice sur M. Demandre, qui fut le meilleur ami de ton père. Mets la main sur ton cœur, et écris.

Qu'il me tarde de te voir! Je devine que ton voyage à Besançon est retardé par le départ de Taylor. Il faut donc que j'aille à Paris.

XII

5 avril (1823).

Mon cher ami,

Je viens de recevoir ta lettre, qui a fait une diversion bien agréable aux tracasseries et aux ennuis de toutes les sortes dont je suis accablé. Je t'envoie de suite les deux exemplaires de la *Flagellation*. Les autres ouvrages que je t'ai promis partiront aussitôt que je serai parvenu à me les procurer.

Je te remercie du sacrifice que tu me fais en cédant à notre bibliothèque tes prétentions sur le *Théâtre* de Mairet. J'ai demandé quelques autres ouvrages d'auteurs franc-comtois indiqués dans le catalogue de M. Morel de Vindé. Je tiens beaucoup à augmenter notre collection des auteurs du pays. Mais il est plusieurs ouvrages comtois que je n'ai jamais vus et que je désespère de pouvoir jamais obtenir, si tu ne me secondes un peu : les *Colloques* de Morisot, la *Rhétorique* d'Anat. Frontin, la *Géographie* de Matal, les *Tragédies* de Dumonin, l'*Homme affligé* de Gilbert Cousin, etc.

Si le hasard te fait jamais rencontrer quelques-uns de ces bouquins, n'oublie pas le plaisir que tu me ferais en me les procurant. J'aime assez les livres bien conditionnés, mais je ne pousse pas à cet égard la délicatesse aussi loin que toi, et je ne rebute pas un livre parce qu'il n'est pas *charta purima*.

A propos de Gilbert Cousin, M. Raynouard se propose de révéler son existence dans le *Journal des Savants*, où il va publier son article sur le dernier opuscule de notre savant et laborieux confrère M. Guillaume. M. Raynouard m'a fait demander par Clément quelques renseignements sur Gilbert Cousin; comme j'ai dit tout ce

que j'en sais dans la *Biographie*, je n'ai pu que le renvoyer à cet ouvrage qu'il a sans doute sous la main.

J'ai reçu la feuille de Sainte-Palaye que Crozet m'a envoyée. Je te prie de l'en remercier.

Je suivrai de point en point la recette que tu me donnes pour renvoyer à M. Gide la feuille du *Voyage pittoresque* que j'ai double. C'est la troisième, non de l'avertissement (puisqu'il n'existe pas), mais de l'introduction. Il faudra que tu aies la complaisance de tenir la main à ce qu'on me renvoie bien exactement la quatrième.

Il n'est pas étonnant que Dusillet ne t'ait pas encore écrit au sujet de son ouvrage, puisque l'impression n'en est pas encore terminée. Tu en recevras bien certainement de sa part un des premiers exemplaires, car il tient beaucoup à ce que tu daignes lui consacrer un article dans l'un des mille et un journaux qui sont à ta disposition.

P. est arrivé depuis quelques jours; je n'ai fait encore que l'apercevoir dans la rue, et nous sommes déjà presque brouillés. Tout en m'abordant il m'a dit une impertinence : j'imaginais que les grands seigneurs devaient être polis pour cacher la nullité de leurs sentiments; mais, mon bon ami, je me suis aperçu qu'il n'en était rien.

Il n'y a que toi qui sois toujours le même, tel que je t'ai vu, tel que je t'ai aimé, il y a bien longtemps! Il me tarde beaucoup que tu exécutes ton projet de voyage. Quel plaisir je me promets de revoir avec toi tous les lieux qui nous ont été si chers dans notre enfance et qui nous rappelleront tant de souvenirs agréables! J'ai plus besoin de toi que jamais. Tu voudrais m'attirer à Paris, et moi je voudrais te voir fixé dans nos rochers. Il en sera tout ce que tu souhaiteras; nous en reparlerons. Je songe maintenant à faire imprimer mon catalogue, dont la première feuille est sous presse.

Fais mes amitiés à ta femme et à ta fille. Donne-moi des nouvelles de Tercy et de Fanny, qui me prive depuis longtemps de lire des romans, car je ne lis que les siens.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

XIII

19 avril 1823.

Mon cher ami,

M. du Bouvot, qui était absent depuis deux mois, vient enfin d'arriver. Il m'a remis l'exemplaire de Ferry Julyot pour te l'envoyer; mais comme il est relié, je ne peux pas le mettre à la poste sous bande, et je suis forcé d'attendre ou la première occasion ou le courrier Dida, qui fait mes commissions et celles de Deis, et qui partira d'ici le 28. L'exemplaire est de la plus grande beauté, et je garantis qu'il n'en existe pas dans le monde un pareil.

Maintenant M. du Bouvot te laisse le maître de lui envoyer en échange ce que tu voudras. Je crois que si tu pouvais joindre à tes *Illustres proverbes* un exemplaire de ton édition des *Fables de la Fontaine*, tu lui ferais plaisir. Il tient surtout à un ouvrage de toi avec un mot sur le frontispice. Tu peux croire que s'il te sacrifie l'introuvable Julyot, il te donnerait bien autre chose, et il a beaucoup de raretés dans lesquelles il ne tiendra qu'à toi de choisir quand tu feras ton voyage en Franche-Comté.

J'imagine que tu as reçu il y a quinze jours le dessin d'Alexandre Lapret et les différentes vues de Besançon et des environs dont tu te proposes d'embellir ton exemplaire de la *Franche-Comté*. Je n'ai point de réponse de M. Gacon, de Lons-le-Saunier, à qui j'ai demandé une lettre du P. Joly. M. Coste a beaucoup de manuscrits du P. Laire, mais il n'a pas une fois sa signature.

Est-ce toi qui as eu le *Théâtre* de Mairet à la vente de M. Morel de Vindé? Si ce n'est pas toi, je ne me consolerai pas de l'avoir laissé passer. M. Debure me mande que c'est le plus bel exemplaire et le plus complet qu'il ait jamais vu.

Nous allons décidément publier le catalogue des livres imprimés de la bibliothèque; c'est notre ami Cabuchet qui en est chargé et qui se propose d'en faire le chef-d'œuvre de la typographie franc-comtoise. Il en sera tiré douze exemplaires sur papier vélin, et j'espère bien t'en faire obtenir un, pour peu que tu montres de l'intérêt à cet établissement, en nous envoyant quelques-uns de tes ouvrages. La bibliothèque ne possède, indépendamment de ton *Voyage*, que le *Dictionnaire des onomatopées*, les *Questions de littérature légale* et l'édition des *Fables de la Fontaine*. Vois si tu n'aurais

rien à y ajouter. J'ai donné à notre bibliothèque tous les livres que j'avais et qu'elle ne possédait pas, mais je ne peux les y placer que lorsque le nouveau bâtiment sera terminé. J'avais un assez grand nombre de raretés qui se seraient dispersées après ma mort ou que l'on aurait vendues dix sous la pièce ; et c'est ce que je ne voulais pas. Il me restera un millier de volumes et d'assez bonnes choses que je léguerai à ton gendre, s'il est amateur.

En attendant, fais mes compliments et mes amitiés à ta femme et à ta fille. Mille choses aux Tercy, mari et femme. Je t'embrasse de cœur.

XIV (1)

29 juin 1823.

Mon cher Nodier,

Je viens de recevoir la triste nouvelle que mon frère a succombé à une maladie douloureuse dont je le croyais guéri depuis un mois ; il laisse une femme enceinte et deux enfants qu'il m'a recommandés en mourant et pour lesquels je ferai tout ce qui dépendra de moi. Quel dommage que je puisse si peu !

C'est dans le moment où j'étais accablé par de si tristes pensées que j'ai lu l'ouvrage de M. d'Augicourt. Je sais que tu ne lis pas les ouvrages qui traitent de politique ; mais celui-ci mérite de ta part une exception. Le plan m'en paraît bien conçu ; son but est d'une utilité incontestable. M. d'Augicourt désire que la grande leçon de la révolution ne soit pas perdue entièrement pour nous ni pour nos petits-neveux. Il a donc recherché les causes de cette révolution, il la suit dans toutes ses périodes, il montre ensuite les moyens de prévenir ou du moins de retarder le retour de cette épouvantable catastrophe. Je n'admets ni toutes les prémisses ni toutes les conséquences qu'en tire l'auteur, mais son livre, tel qu'il est, me semble l'ouvrage d'un homme de beaucoup de talent que l'âge et l'expérience mûriront encore ; car nous savons par expérience qu'on ne pense pas toujours à quarante ans ce qu'on pensait à vingt, et c'est à peu près l'âge de M. d'Augicourt. Il a fait un bon choix de lectures et a beaucoup réfléchi ; son style, en général vigoureux, est quelquefois embarrassé. Tu jugeras par toi-même de l'ensemble et des détails de l'ouvrage, qu'il s'agit de faire connaître

(1) Précède la lettre LXXIX de Nodier. (Rec. Estignard, p. 164.)

en l'annonçant dans les journaux. Je te prierais de t'en charger, si Mme d'Augicourt ne l'avait déjà fait avec la tendresse d'une mère qui parle de l'ouvrage de son fils. J'attends toi ou tes articles pour me confirmer dans mon opinion ou pour la rectifier.

Gaume, qui part dans quelques jours, te portera ma lettre sur le P. Joly avec six gravures pour décorer ton exemplaire, et un joli dessin d'Alexandre Lapret qui représente le *Bout du monde.*

Je t'embrasse, le cœur navré, mais tendrement.

XV (1)

23 juillet 1823.

Je te félicite, mon ami, de l'acquisition que tu viens de faire des *Lettres sur la Franche-Comté,* par le P. Joly. C'est un petit ouvrage curieux et qui n'est rien moins que méconnu, même dans notre province. D'après ta description, ton exemplaire est bien complet. La carte datée de 1789 (p. 13) est d'un nouveau tirage; la gravure représentant les jolies cascades des environs de Saint-Claude, ajustée après coup, manque à l'exemplaire de la bibliothèque de Besançon et à presque tous ceux que j'ai vus. Tu pourras enrichir ton volume de quelques autres gravures et d'un joli dessin du *Bout du monde* que notre ami Lapret le jeune t'offre avec le plus grand empressement.

Cette vue te rappellera quelques-unes de nos promenades et le joli goûter que nous fîmes au pied de ce rocher, sur le bord du ruisseau, avec ta sœur, Deis, Lavrot, Pertusier et le bon B.., ton maître de dessin. Quelle joie naïve et pure ! Mais comme elle aurait été troublée, si l'on nous eût dit alors que nous serions tous séparés les uns des autres, et que toi, l'ami de mon cœur, tu passerais ta vie à cent lieues de notre pays et de moi. Nous nous serions tous écriés que cela n'était pas possible, et cependant !.... Nodier, mon ami, mon frère, il est temps de nous réunir ici ou là pour ne plus nous séparer.

Mes hommages à ta femme et mes amitiés à ta fille.

---

(1) Suit la lettre LXXVI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 158.) La date qu'on lit en tête de cette dernière lettre est celle, non du jour où elle a été écrite, mais du jour de la réponse faite par Weiss. Il faut en outre lire 1823, au lieu de 1822.

XVI (1)

4 janvier 1825.

Mon cher ami,

Nous venons d'enterrer le pauvre père Morey. Tu ne l'as presque pas connu ; mais je suis sûr que tu le regretteras quand tu sauras qu'il m'aimait beaucoup et qu'il n'a pas cessé de me donner, depuis plus de vingt ans, des preuves d'un véritable attachement.

Je m'occuperai dès demain des quatre articles que tu me demandes, et j'espère que Cabuchet, qui partira d'ici dans une dizaine de jours, pourra les remporter. J'ai reçu hier de notre ami Peignot le catalogue de Rewiczky, qu'il consent, non sans peine, à me prêter pour un mois; mais tâche de m'en procurer quelques autres par emprunt ou autrement. En bons catalogues modernes, je n'ai que celui de Mac-Carthy. Je ne me soucie pas d'avoir recours à l'obligeance de Guillaume, que je connais trop bien pour vouloir accepter de lui aucun service. Je suis convaincu que je trouverais des choses admirables dans les *Vitæ philologorum* de Harles et dans les *Correcteurs* de Zeltner. Tu me dis de t'indiquer les livres dont je pourrais avoir besoin, et tu ne m'en envoies pas un seul. Cependant il y en avait dans ma liste quelques-uns de faciles à trouver chez les Merlin, Barrois, etc.

Quand l'impression sera commencée, fais-moi adresser les épreuves assez longtemps à l'avance, pour que je puisse vérifier et rectifier tout ce que je croirai douteux. Je n'ai point de copiste; Charles est occupé du catalogue et de son imprimerie, de sorte qu'il n'aurait pas un quart d'heure par jour à me donner.

Je t'ai adressé par Emonin, avec une lettre, l'exemplaire broché de Balzac que je t'avais promis. Si tu ne l'as pas encore reçu, c'est que la malle ne lui sera pas encore parvenue; mais elle ne peut tarder. Ainsi, réclame mon envoi.

Joly me charge de te rappeler que tu lui as promis un joli petit volume à imprimer avec soin et dans lequel il y aurait quelque petit morceau de toi. Tu n'es pas par hasard l'auteur de ces contes annoncés avec tant de pompe par les journaux ? Si je te fais cette

---

(1) Précède la lettre LXXXIV de Nodier. (Rec. Estignard, p. 174.)

demande, c'est qu'il m'a paru que l'auteur s'est rencontré avec toi dans le choix de quelques sujets.

Dusillet est merveilleusement courroucé de ne plus entendre parler de ton recueil de poésies que Ladvocat devait publier dans le courant du mois de décembre, ni de la seconde édition de son *Yseult*. Rappelle-toi que je t'ai laissé l'exemplaire corrigé de ce dernier ouvrage, et place-le dans un endroit où tu seras sûr de le retrouver quand il en sera temps. Dusillet attache un grand prix à ses corrections ; il dit qu'il n'aurait pas la force de recommencer un semblable travail.

As-tu lu, dans l'*Album*, l'article dans lequel on félicite M. Guillaume d'avoir découvert, sans s'en douter, que les RR. PP. jésuites sont les véritables inventeurs de la méthode d'enseignement mutuel ? Il me semble que les journaux de Paris auraient dû faire mention d'une nouvelle aussi intéressante.

M. Jal m'avait promis un exemplaire de son livre sur *le Salon*. Francis me donnerait, si j'étais là, un exemplaire sur vélin de ses *Chansons*. Fais-moi le plaisir de joindre ces deux volumes à ceux que tu m'annonces. En revanche, tu peux compter sur le Ferry Julyot, comme si tu le tenais.

As-tu remarqué que tous les journaux de Paris ont annoncé qu'un exemplaire de la Bible des Elzévirs venait d'être vendu 42,000 fr. ? Peut-on bien laisser passer une telle sottise sans la relever ? Quelle est sa date, son format, le nombre de volumes dont elle se compose ?

J'espère que l'indisposition de Mme Charve n'aura pas de suites fâcheuses. Fais-lui mes amitiés ainsi qu'à ta femme et à ta fille.

XVII (1)

25 janvier 1825.

MON CHER AMI,

Je ne sais si M. Taylor a trouvé dans ma réponse tous les renseignements qu'il désirait sur l'ancien gouvernement de Besançon ; mais puisqu'il s'agit de faire le sujet d'une vignette de l'élection de nos magistrats, j'ai oublié une circonstance intéressante et caracté-

(1) Précède la lettre LXXXV de Nodier. (Rec. Estignard, p. 178.)

ristique. Le dépouillement du scrutin se faisait en présence des anciens gouverneurs, par deux religieux, un bénédictin et un moine d'un autre ordre. Tu vois que ces deux personnages, placés de chaque côté d'une table surmontée d'un coffre antique, doivent produire un bel effet.

Que tu as été malavisé d'entreprendre la refonte de la *Bibliothèque* d'Harwood dans un moment où, comme tu le savais, je viens de renouveler avec Michaud l'engagement de travailler à la *Biographie* dans les mêmes proportions que je l'ai fait jusqu'ici, et où, par surcroît, je dois faire imprimer le catalogue de notre bibliothèque! Je viens de lire cette *Bibliothèque* d'Harwood, avec les additions de Gamba. Jamais je n'aurais eu occasion de la consulter. Ce n'est pas un ouvrage à traduire pour moi, il faut le refaire d'un bout à l'autre, à peine de nous faire siffler par tous les garçons libraires du Palais-Royal; mais ce n'est pas un travail qu'il nous soit possible d'improviser, si nous voulons qu'il nous fasse quelque honneur. L'imagination ne sert à rien dans cette besogne-là; il faut des faits, et on ne les invente pas.

Notre bibliothèque, que tu crois riche, est au contraire excessivement pauvre. Elle possède maintenant un certain nombre d'ouvrages de bibliographie que je me suis procurés depuis dix ans; mais voilà tout. Nous n'avons pas une seule édition d'un classique grec ou latin, imprimé en Hollande ou en Allemagne depuis le commencement du XVIIIe siècle, pas une édition de Reiske, de Rhuneken, de Wyttembach, d'Oberlin, de Schweighæuser, de Brunck, de d'Orville, de Pauw, etc., presque pas un ouvrage de critique et de solide érudition littéraire, et il faudrait tout avoir, tout examiner, tout extraire, pour faire le livre que j'entends, qui manque et qui manquera encore après notre réimpression augmentée d'Harwood.

Je viens d'écrire à M. Debure de m'envoyer les livres dont j'ai besoin le plus pressamment, la *Bibliotheca critica* de Wyttembach, les *Deliciæ eruditorum* de Lami, la suite des catalogues imprimés sur vélin de M. Van Praët. Mais comme je lui demande d'autres ouvrages plus difficiles à trouver, il attendrait probablement de les avoir réunis pour me les envoyer par le roulage. Je te prie donc de passer chez lui et de lui dire de m'envoyer ceux que je viens de désigner avec les *Vitæ philologorum* de Harles, éd. complète, Brême, 1764-1772, 4 vol. in-8°, par M. Brunot-Labbe. Tandis que je suis à l'article de Harles, est-ce que tu crois qu'il me serait inutile d'avoir son *Introduction à l'histoire de la langue grecque* et *de la langue latine*, deux ouvrages que je n'ai jamais vus et qui sont cités dans Brunet comme excellents.

Le froid m'empêche de travailler à notre bibliothèque, perclus comme je le suis de rhumatismes que j'y ai déjà gagnés ; ma chambre est trop petite et trop encombrée pour que je puisse y apporter tous les livres que j'ai besoin de consulter, n'ayant qu'une table déjà couverte de paperasses et de bouquins. La besogne que tu m'as demandée marche donc bien lentement, malgré le désir que j'ai d'aller vite. Cependant je compte pouvoir t'envoyer par Cabuchet l'article *Saint Jérôme*, le plus court de tous ceux que tu m'as demandés. Tu jugeras par cet échantillon de ce que c'est que la *Bibliothèque* d'Harwood.

Un de nos confrères à Montbéliard s'offre à nous fournir d'amples renseignements sur les Bibles imprimées en Allemagne ; mais il désire avoir pour le guider ta *Bibliothèque* portative. Vois si tu peux lui en procurer un exemplaire.

Voici des noms patronymiques de Franche-Comté au XVIIe siècle qui me paraissent particuliers à la province : Agnès, Angèle, Colombe, Euphrasie, Ludivine, Nicole. — Noms d'hommes : Albin, Aubin, Béat, Ferry, Guillain, Gorgon, Hymetière, Lothain, Lupicin, Renobert, Sauveur, Valbert, Ylie.

Je n'oublie pas les livres comtois que tu désires ; mais il faut attendre l'occasion que je ne laisserai pas échapper. Donne-moi des nouvelles de la santé de cette excellente Mme Charve. Que j'aurai [de peine] de ne pas la retrouver quand je retournerai à Paris. Mes tendresses à ta femme et à ta fille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ne manque pas la place que M. Ferrand laisse vacante à l'Académie.

XVIII (1)

8 mai 1825.

MON CHER AMI,

Tu as trop de chagrin pour que je te gronde, mais, entre nous, tu le mériterais bien. En m'engageant à travailler à ton ouvrage, tu me mandais que je serais particulièrement chargé de revoir les épreuves et de faire les additions que je croirais convenables. Ce genre de travail, auquel je suis habitué, n'aurait exigé de ma part qu'un peu d'attention et des recherches assez faciles, maintenant que la saison me permet de passer toutes mes journées à la biblio-

(1) Suit la lettre LXXXVI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 180.)

thèque. Tu m'as adressé la première feuille par la diligence au lieu de l'envoyer par la poste, et je n'en ai pas eu d'autres. J'en avais conclu que d'autres affaires te forçaient à retarder la publication de cet ouvrage, et je ne m'en suis plus occupé, pressé que je suis par d'autres besognes. Une biographie que tu promets pour le mois d'août, et ta nomination à la place d'historiographe du sacre n'ont pu que me confirmer dans ma conjecture. Ce n'est donc pas sans surprise que j'apprends par ta lettre que l'impression de ton ouvrage continue, quoique lentement.

Si tu veux m'envoyer les épreuves en paquets, pour éviter les remaniements, qui déplaisent beaucoup aux imprimeurs, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour compléter ton travail, mais sans cela je ne puis entreprendre aucune recherche avec la certitude qu'elle te sera de quelque utilité. Si, comme je le voudrais, ma chambre n'était séparée de la tienne que par une cloison, tu me dirais : Fais le dépouillement de Vogt, de Freytag, de David Clément, pendant que je m'occuperai de Lelong, de Fabricius, etc., mais à cent lieues l'un de l'autre, il faut que tu me dises d'une manière positive et précise la besogne dont tu veux me charger; et si, avec le peu de livres que j'ai, je peux la faire, tu dois compter que je la ferai. Mais ton expérience a dû t'apprendre qu'on ne va pas très vite dans ce genre de recherches, très pénibles et très fastidieuses.

Notre catalogue s'imprime aussi : les deux premières feuilles contiennent les polyglottes, l'Ancien et le Nouveau Testament et les livres séparés; ainsi tu vois que nous ne sommes pas aussi riches que tu te l'imaginais. Je suis obligé de préparer deux feuilles par semaine, mais j'ai quelque avance. Il n'en est pas de même pour la *Biographie*, qui marche très vite, et à laquelle je dois fournir à peu près un article par jour.

Je t'avais prié de prendre des arrangements avec le courrier Dida pour nos commissions; mais il n'a pas eu le bonheur de te voir, même quand il t'a porté le Ferry Julyot, dont on lui doit encore le port. Tu m'avais offert de me procurer des ouvrages indispensables pour notre travail, entre autres la *Bibliotheca sacra*, le P. Lelong et quelques-uns des beaux et riches catalogues de l'Allemagne. Mais je n'ai rien vu. Il est vrai que les démarches que j'ai faites de mon côté ne sont pas plus fructueuses.

Je relis ta lettre et je vois que tu me demandes de t'envoyer de temps en temps quelques articles faits avec une petite notice biographique et critique en tête. Mais, mon cher ami, tu réussis beaucoup mieux que je ne saurais le faire dans ces notices. Cependant,

si j'en avais quelques-unes des tiennes, je ferais mon possible pour en approcher.

Tes chagrins trop réels m'empêchent de te parler des miens. Ma belle-sœur, qui me croit riche, se propose d'établir un magasin d'épicerie ou de mercerie dans Paris, et me mande qu'elle compte sur moi pour les fonds dont elle a besoin. Je ne lui ai pas répondu, mais cette demande imprévue me tourmente singulièrement.

Il y a une chose de ta lettre à laquelle je ne veux pas répondre non plus ! Est-ce bien toi qui doutes de mon amitié ?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

XIX

24 juin 1826.

Tu sais maintenant, mon cher ami, la cause du chagrin qu'éprouve ta mère. Lors de la vente de la maison, une somme a été laissée en réserve entre les mains de l'acquéreur, qui s'est obligé de lui payer la pension de 400 fr. Ta sœur ou son mari a pris une partie de cette somme, et maintenant l'acquéreur ne veut plus payer que l'intérêt des fonds qui lui restent ; en sorte que la pension déjà si faible de ta mère se trouve diminuée d'autant. Tu n'es pas la cause des embarras qu'elle éprouve ; mais elle n'en est pas moins exposée à des privations, toujours pénibles à son âge, surtout avec les habitudes d'aisance qu'elle a contractées dans des temps plus heureux.

Je vais répondre maintenant à toutes les questions que tu m'adresses, en suivant l'ordre de ta lettre.

1° Je t'ai adressé, il y a plus de dix-huit mois, un exemplaire broché des *Lettres de Balzac*, et tu l'as reçu, j'en suis bien sûr ; mais il te passe tant de beaux livres, tant de raretés entre les mains, que tu peux bien avoir oublié celui-là. Tu m'avais promis en échange le *Psalterium Davidis*, Elzévir, ex. maroquin, mais qui ne te convenait pas, parce qu'il est trop rogné. Donne-moi autre chose, si tu veux, ou rien, cela m'est égal.

2° La carte de notre ex. de la Terre Sainte est celle des tribus.

3° Quand je t'ai promis un ex. broché des *Recherches* de Bullet sur les cartes à jouer, je me croyais sûr d'en avoir un exemplaire magnifique, et j'étais persuadé que j'en avais vu un autre chez M. du Bouvot. Ni l'un ni l'autre ne s'est retrouvé jusqu'ici, malgré toutes mes recherches.

4° Quand je t'ai mandé que Laurent avait le supplément au traité de la *Torture*, c'était pour te forcer de lui adresser l'exemplaire de la *Satire Ménippée* que tu lui avais promis, et me débarrasser par là de ses plaintes et de ses trop fréquentes visites. C'est moi qui l'ai, ce supplément, et je te le donnerai. Mais que feras-tu de ton exemplaire de la *Torture* m[al]r[elié] ? Au lieu de le vendre à vil prix, ne pourrais-tu pas me l'envoyer ?

5° Le *Siège de Bréda* a été traduit du latin d'Herm. Hugo par Philippe Chifflet, Anvers, 1631, in-fol., mais je ne crois pas que cette traduction ait été réimprimée à la suite du *Siège de Dole* dans l'éd. Plantinienne, que je n'ai pas sous la main.

6° La lettre du sieur de Pétrey a été imprimée en même temps que le *Siège* de Boyvin, mais elle en est tout à fait séparée. C'est une pièce de cent onze pages.

7° Je te procurerai de beaux exemplaires des trois ouvrages des Chifflet que tu m'indiques ; et si tu le veux, ils ne te coûteront pas grand'chose. Au lieu de donner à vil prix les livres que tu reçois à des bouquinistes, envoie-m'en quelques-uns dont je tirerai meilleur parti pour toi. Du produit, j'achèterai les ouvrages que tu me demanderas à l'occasion, et si tu m'y autorises, je remettrai le surplus à toi-même. Fais une petite pacotille que tu déposeras chez Brunot-Labbe, à mon adresse, et je t'en rendrai bon compte.

Je vois souvent Droz, comme tu le penses bien, et nous parlons ensemble de toi, de tes projets, de ton avenir ; et puis de Besançon et des moyens de le tirer de son obscurité. Tu pourrais y contribuer plus que personne ; mais il faudrait entrer à l'Académie, et je ne peux pas deviner le motif de ta répugnance. Je me flatte que tes amis parviendront à la vaincre, et je me joins à eux de tout mon cœur. Arrange-toi dans le voyage que tu projettes de manière à nous donner quelques jours, et fais-moi connaître l'époque précise de ton arrivée, afin que nous puissions nous mettre en mesure de te faire une réception convenable. Si M. Taylor t'accompagne, il n'a qu'à se tenir bien avec nos académiciens ; il ne leur a pas encore accusé la réception de son diplôme d'associé. Sa négligence me fait beaucoup de tort dans la Compagnie. Donne-moi donc l'adresse de M. Cordier, l'ingénieur, afin que je puisse lui faire la demande de son image pour notre bibliothèque. Tu t'en étais chargé, il y a deux ans, mais depuis ce temps-là, tu as eu d'autres choses à faire.

Deis a été malade assez gravement de varices aux deux jambes. Il ne va pas mal maintenant, mais il vieillit. Sa femme est toujours la même. Tu ne m'as rien dit de Viancin, cependant tu as dû

recevoir un des vingt-cinq exemplaires de son poème des *Sapins*, où il y a de belles choses. Il t'attend avec impatience, car il se flatte d'être plus heureux ici qu'à Paris et de te posséder au moins vingt-quatre heures dans son ermitage. En me répondant, parle-moi de Fanny, de Tercy, dont les mémoires ne paraissent pas. J'embrasse Marie et Désirée. Tout à toi.

XX (1)

20 août 1826.

MON CHER AMI,

C'est M. Receveur, secrétaire de Mgr l'évêque d'Hermopolis, qui te remettra ce billet; je te prie de l'accueillir comme un de nos compatriotes qui doivent faire un jour honneur au pays. Il est d'ailleurs fort aimable et d'un caractère solide. Mme Droz l'a pris dans une telle affection que lorsqu'il passe deux jours sans aller la voir, elle l'envoie chercher. C'est elle qui me l'a dit.

Etes-vous remis des fatigues de votre voyage? Et songes-tu à ta promesse de revenir nous voir dans trois mois? Cela serait bien aimable de ta part, mais je n'y compte pas. Nous sommes si bien ensemble que nous devrions nous arranger pour nous voir un peu plus souvent et un peu plus longtemps. Qu'est-ce que huit jours sur vingt ans? L'amitié que m'a témoignée cette bonne Marie m'a vivement touché. Aussi dis-lui bien que je m'occupe d'elle et que je ne cesse d'en parler avec toutes les personnes qui la connaissent. J'ai eu bien du plaisir à revoir M. Taylor. Ses manières franches, ouvertes, sa bonté, son amitié pour toi, m'ont tout à fait gagné le cœur, et je serais bien aise qu'il voulût m'accorder une petite place dans son estime. Quant à moi, je lui suis entièrement dévoué, et je désire bien qu'il se présente une occasion de lui prouver tous mes sentiments pour lui.

Tu m'as promis de t'occuper de me trouver des livres. Voici une première liste de ce que je désirerais avoir :

GEDIKE, *Ciceronis historia philosophiæ*, 1782, in-8°.

DEGÉRANDO, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*.

SALLUSTIUS PHIL., *de Diis et mundo*, gr. lat., plus la traduction française.

---

(1) Précède la lettre LXXXIX de Nodier. (Rec. Estignard, p. 185.)

Œuvres de S' GRAVESANDE, 2 vol. in-4°.
Philosophorum sententiæ de fato, 1648, in-12.
KING, *De origine mali.*
MICHAELIS, *De l'influence des opinions sur le langage.*
ASTRUC, *Sur l'immatérialité de l'âme.*
BURKE, *Origine des idées du beau et du sublime.*
NOEL, *Philosophia Sinica et Sinensis imperii libri classici.*
DEMETRII CYDONII, *De contemnenda morte.*
BRACAVOLI, *Quod nemini mors placeat.*
Traité du suicide, par DUMAS.
SADOLET, *De liberis rectè instituendis.*
BEAUSOBRE, *Introduction à l'étude de la politique.*
DOLET, *De officio legati.*
LINNÆI *Systema naturæ.*

Plus tout ce que tu voudras en philosophie, histoire naturelle, etc. Tu m'as promis de me prêter ton *d'Usier*.

J'embrasse ta femme et ta fille. Tout à toi.

XXI

21 août 1826.

J'ai assisté ce matin, mon cher ami, comme ton fondé de pouvoir, à la levée des scellés et à l'inventaire. Tous les portraits de famille me seront remis dans quelques jours. Je te les adresserai et tu t'entendras avec ta sœur pour en faire le partage. Je garderai tes deux lithographies pour les offrir en ton nom, l'une à Viancin et l'autre à Mourgeon. J'espère que tu ne me désapprouveras pas. On m'a permis de prendre les lettres de Marie à sa bonne maman et les tiennes, qui se trouvaient dans un tiroir de la commode, plus quelques essais de ta première jeunesse, entre autres un cahier de ta *Biographie des suicidés*, que je vais m'amuser à relire, en attendant que tu me dises si je peux les garder.

Tu recevras avant peu d'autres détails. J'embrasse Désirée et Marie. Ton frère.

XXII (1)

28 octobre 1826.

Mon cher ami,

Tu as dû recevoir par M. Pion un premier envoi de livres consistant en un exemplaire du *Catalogue Paris*, pap. vélin, dont il n'a été tiré que douze; plus les *Recherches sur les cartes à jouer,* et enfin le *Langrognet aux enfers*, que M. Lemonnier, de Salins, m'a remis pour te l'adresser. Fais attention au *Langrognet;* c'est le seul que j'aie vu de cette édition, qui est bien certainement l'originale. Il est très bien conservé, et il n'y manque pas une seule gravure.

Une excursion que j'ai faite à Salins ne m'a pas laissé le temps de t'écrire par l'occasion que m'offrait M. Pion; et depuis mon retour je n'ai pas trouvé un seul moment pour te demander des nouvelles de ta santé. L'article que je viens de lire de toi dans la *Quotidienne* me prouve que tu vas mieux, car on n'écrit pas aussi bien quand on est indisposé. Ménage-toi, je t'en prie, pour ta famille et pour tes amis. Tu es jeune encore, et il te reste beaucoup de choses à faire.

J'ai reçu de Lyon un numéro de l'*Indépendant* qui m'apprend l'établissement d'une Académie provinciale dont tu es le président, et que, sur ta présentation et celle de M. de Loy, j'en ai été nommé membre. Je ne puis qu'être très flatté de cette marque d'estime; mais avant de donner mon adhésion, qu'on me demande, il est bon que je sache à quoi je m'oblige. Y a-t-il une rétribution à payer? Et de quelle somme est-elle? Tu sais que j'ai beaucoup de charges et fort peu d'argent, et je ne voudrais pas m'engager au delà de mes moyens. Ensuite il m'est impossible de fournir un article pour les *Mémoires de l'Académie* avant que je sois débarrassé de la *Biographie.* Il est vrai que M. Michaud va maintenant un train de poste; mais il me faut encore sept ou huit mois avant d'être libéré tout à fait avec lui. Tu vois ma situation. J'attendrai ta réponse avant d'écrire à Lyon.

Il n'a pas été trouvé un seul livre chez ta mère. Si elle en a eu, elle les a distribués à ses amis, ou bien ils ont été soustraits avant l'apposition des scellés. Je me rappelle très bien le buste de ton père par Breton; mais je ne l'ai jamais vu chez elle, même quand elle

(1) Suit la lettre XC de Nodier. (Rec. Estignard, p. 189.)

demeurait rue du Clos. Il est probable qu'elle en aura fait présent. Elise pourrait te donner à cet égard quelques renseignements, et si tu tiens à le ravoir, je ferai toutes les démarches nécessaires.

M. Magnin n'est pas venu me voir à son passage à Besançon. J'ai appris depuis que des nouvelles fâcheuses l'avaient forcé de reprendre brusquement le chemin de Paris. Mais je t'enverrais les deux brochures que tu réclames, sans aucune condition, si ces deux opuscules existaient dans notre bibliothèque publique.

Si je ne te parle pas dans mes lettres de Marie, ce n'est pas faute de penser à elle et d'en parler même souvent; car personne ici ne l'oublie. On m'a fait lire les jolis vers que lui adresse Mme Tastu, et avec son consentement nous nous proposons d'en enrichir un des premiers numéros de l'*Album*. Elle doit être bien fière, à son âge, d'avoir pu mériter une telle preuve d'affection et de la part d'une telle femme! A l'avenir je ne mériterai plus d'être grondé par ta femme ni par ta fille.

J'ai reçu l'envoi de M. Taylor, je te prie de l'en remercier. Notre exemplaire des *Voyages en Normandie* sera magnifique.

Bonjour, mon ami, mon frère. Viancin et Deis t'embrassent.

XXIII (1)

10 novembre (1826).

MON CHER AMI,

Je suis fort inquiet de ta santé. Donne-moi donc de tes nouvelles, ou prie Marie de m'écrire un mot pour me rassurer, et pour me dicter la conduite que je dois tenir à l'égard de l'Académie provinciale.

Le second volume de notre catalogue sera sous presse dans quelques jours. Il contiendra, comme tu le sais, les sciences et les arts. Notre partie d'histoire naturelle est bien pauvre, malgré toutes mes additions; c'est la classe où j'avais le moins de livres. J'ai écrit à M. Debure de m'en acheter quelques-uns dans les ventes qui se font maintenant à Paris. Il me tarde de savoir s'il a pu en obtenir quelques-uns.

M. Béchet est de retour de la campagne depuis le 1er de ce mois.

---

(1) Suit la lettre XC de Nodier. (Rec. Estignard, p. 189.)

Il m'a fait une visite hier pour me demander le volume que tu lui as promis en échange de son *Sophocle.* Je lui ai répondu que tu étais malade et qu'aussitôt que tu pourrais revenir à tes livres, tu ne manquerais pas de lui faire passer quelques bouquins. C'est uniquement pour l'acquit de ma conscience que je t'en parle. Songe à te guérir et à prendre un régime qui prévienne le retour des inflammations de l'estomac.

Il faut que tu sois malgré toi de l'Académie. Je viens d'écrire à Droz pour lui rappeler ce qu'il m'a dit à cet égard, il y a deux ans. Si tu ne peux pas faire les visites d'usage, c'est à lui de s'en charger. Si j'étais à Paris, je m'établirais ton fondé de pouvoirs, et j'assiégerais toutes les avenues du tripot. Il y a mille raisons qui devraient te faire désirer de siéger à l'Académie française; mais tu n'as jamais voulu songer à tes intérêts.

Je fais toutes mes tendresses à Marie, qui m'a déjà sans doute pardonné de ne l'avoir pas nommée dans une de mes dernières lettres, ainsi que sa mère. Rappelle-moi au souvenir de Taylor. Je t'embrasse de cœur.

XXIV

2 décembre 1826.

Mon cher ami,

Le chevalier Bard va passer l'hiver à Paris; il veut que je te mande son arrivée en te priant de le recevoir comme une ancienne connaissance; il prétend que dans les derniers temps tu lui battais froid : ce sont ses propres expressions. Il désire donc que tu oublies les torts qu'il peut avoir eus à ton égard, promettant d'être plus circonspect à l'avenir. Tu trouveras le chevalier bien changé. D'abord il a rayé de son écu la devise singulière que tu lui avais, dit-il, donnée, et dont il n'avait pas deviné le double sens; et puis il n'est plus aussi occupé de lui, de sa prose, de ses vers, de ses ouvrages faits, de ceux qu'il médite, de ceux qu'il fait. Comme il a de l'esprit, je ne doute pas qu'il ne se corrige petit à petit de ses travers et qu'il ne devienne un chevalier parfait. Voilà ma commission faite.

J'attends avec impatience ton volume de vers, que j'ai fait demander aussitôt que j'en ai vu l'annonce dans le *Beuchot.* Joliet me charge de te prier de mettre enfin sous presse le *Cazotte* que tu promets depuis si longtemps. Je viens de découvrir un beau ma-

nuscrit de la bibliothèque du cardinal de Granvelle. C'est le *Phœnix* de Voerthusius, qui n'a point d'article dans la *Biographie*, mais qui en a un dans la *Bibliothèque* de Foppens. L'ouvrage est dédié au cardinal; le volume est magnifique. Si tu avais quelques manuscrits dont tu voulusses te défaire à des prix modérés, je te prie de me donner la préférence. Flavien t'en a rapporté un d'Angleterre, auquel tu ne dois pas tenir beaucoup et dont je m'accommoderais fort, non pour moi, car il y a bien longtemps que je ne tiens plus à rien de matériel, mais pour l'établissement dont tu as été un des fondateurs et que tu ne devrais pas négliger.

Mes amitiés à mère, fille et petite-fille, tante, nièce, cousine, enfin à tout ce qui est dans l'Arsenal, où je compte aller faire une excursion en avril prochain. A jamais tout à toi.

XXV (1)

10 juin 1827.

Le docteur Colard, que tu connais au moins de réputation, m'a témoigné le plus vif désir de te voir quelquefois pendant son séjour à Paris. C'est un homme aimable et fort instruit, d'une tournure d'esprit originale, et avec lequel tu pourras passer des moments très agréables. Il est d'ailleurs fort discret et saura respecter les heures que tu donnes à l'étude. Tu me feras grand plaisir de le recevoir comme un des hommes auxquels je suis le plus obligé de toutes les manières.

Tu trouveras ci-jointe la réponse à toutes les questions que tu m'as adressées relativement à l'état de la province au XVIIe siècle. Je me rappelle maintenant que les deux principales auberges de Besançon à cette époque avaient pour enseignes, l'une à l'Ecu de Charles-Quint, et l'autre à la Couronne. Tu pourras me communiquer ton manuscrit au mois de septembre, que je passerai tout entier à Paris; et je te donnerai tous les détails de mœurs et d'usages qui pourront entrer dans ton plan.

L'abbé Receveur est allé te voir pour te demander un article dans la *Quotidienne*. Si tu ne peux pas te charger de rendre compte de son ouvrage, indique-lui quelqu'un qui pourra lui rendre ce service. Comment as-tu fait pour ne pas dire un mot de Briot dans un journal qui t'est ouvert?

---

(1) Précède la lettre XCIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 199.)

M. Debure a eu la complaisance de m'adresser ton catalogue. J'attends avec bien de l'impatience tes *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*. Le comte d'Amandre m'a dit que tu te proposais de publier le recueil de tes poésies, et qu'il t'avait laissé dans le Jardin des plantes, travaillant à les retoucher.

La *Biographie* tire à sa fin. J'en suis pour mon compte au W; dans trois mois j'aurai fini ma tâche. J'ai deux ouvrages en vue : la *Vie de Gilbert Cousin* et l'*Histoire de l'Inquisition en Franche-Comté*, pour laquelle j'ai déjà d'immenses matériaux; mais je ne veux rien entreprendre avant de t'avoir vu, avant d'avoir causé de nos projets.

Tu m'as adressé M. Fauche, qui paraît décidé à se fixer à Besançon pour y faire imprimer ses Mémoires. Dès le jour de son arrivée, il a fallu que je l'entendisse raconter dans le plus grand détail toutes ses missions. Depuis il m'a rendu régulièrement cinq ou six visites par jour, dans ma chambre, à la bibliothèque, partout où il espère me découvrir. Indique-moi donc le moyen de lui échapper.

J'ai vu ton ami, ton collaborateur, Lepeintre, qui doit être maintenant de retour à Paris. Il m'a dit que tu étais l'auteur de *Pierre Schmiedel*, et je me suis empressé de lire ce roman. S'il est de toi, je l'achèterai; car je veux avoir tout ce qui sort de ta plume. J'attends l'ouvrage auquel Fanny travaillait déjà il y a trois ans. Prévenez-moi donc l'un et l'autre quand vous jugerez à propos de garder l'anonyme.

Je répondrai bientôt à la jolie lettre que m'a écrite ma bonne Marie. Fais-lui mes caresses, ainsi qu'à la maman.

J'ai fait avec exactitude toutes les commissions de Taylor, que j'embrasse tendrement. Je te prie de me donner son adresse et de lui présenter le docteur Colard, qui deviendra ton ami certainement, s'il ne l'est déjà.

Adieu, c'est-à-dire à trois mois. Je t'embrasse de cœur.

XXVI

14 juin 1827.

Je t'ai écrit l'autre jour pour t'annoncer l'arrivée de Colard à Paris. Son départ ayant été retardé de quelques jours, j'ai pris le parti de jeter ma lettre à la poste, puisqu'elle contient quelques détails que je t'ai fait attendre trop longtemps. Je te recommande le docteur, qui est un excellent homme et un bon ami. Ainsi ne va

pas, je te prie, lui faire faire inutilement le voyage de l'Arsenal. Tu pourras profiter de son retour pour me donner des détails sur ta vente. M. Debure ayant eu la complaisance de m'adresser un exemplaire de ton catalogue, je serais bien aise d'y joindre les prix. Tu as adressé la collection de tes classiques à Béchet en échange d'un *Sophocle* grec. Il me semble que tu aurais pu me l'envoyer aussi, puisque tu étais en disposition de faire des cadeaux. Tu ne m'as donné jusqu'ici, sans reproche, aucun de tes ouvrages, et ta raison, c'est qu'ils n'étaient pas dignes de moi. Je les ai donc achetés, mais cette collection est trop chère, et malgré toute mon envie de l'avoir, il faudra que je m'en passe. Trouves-tu cela bien ?

Ta *Bibliothèque sacrée* s'écoule-t-elle? As-tu le projet d'en donner une seconde édition? Dans ce cas envoie-moi un exemplaire de la première avec des feuillets blancs intercalés, lequel je te renverrai avec des notes. Je serai à Paris vers la fin du mois d'août, et nous parlerons de nos projets littéraires.

Malgré l'arrêt de la cour royale, confirmé par la cour de cassation, on vient de faire signifier à Mme Deis qu'elle ne peut pas continuer le commerce de libraire sans se munir d'un nouveau brevet. En lui donnant connaissance de cette décision, M. le préfet lui-même ne peut s'empêcher de lui témoigner le regret qu'il éprouve d'être chargé de l'exécution d'une mesure qui la ruine complètement. Mme Deis paraît décidée à soutenir un procès, et elle espère bien le gagner; mais les frais, les ennuis, les tracasseries !

Mes tendresses à ta femme et à Marie. J'ai retrouvé l'adresse de Taylor dans l'*Almanach du commerce,* et je lui écris aujourd'hui. Tout à toi.

XXVII (1)

17 février (1828).

MON CHER AMI,

L'obligation où je me suis trouvé, à mon retour, de meubler la nouvelle salle de la bibliothèque m'avait mis en retard pour la *Biographie;* et depuis deux mois je travaille sans relâche à regagner le terrain que j'avais perdu sur mes collaborateurs. C'est pour cela que je n'ai pas répondu à ta dernière lettre, quoique je pense à toi constamment, et que j'en parle tous les jours avec Marquiset, Vian-

(1) Suit la lettre XCVIII de Nodier. (Rec, Estignard, p. 206.)

cin et Emonin qui, depuis qu'il n'est plus député, a retrouvé le chemin de ma chambre et de la bibliothèque, les deux seuls endroits où je passe ma vie.

Ne crains pas de me rappeler les *Saints Suaires* de Chifflet. Si je ne t'ai pas envoyé cet ouvrage, c'est pour t'épargner le port. Marquiset, qui retourne à Paris vers la fin du mois, te portera les *Saints Suaires*, et un autre ouvrage de Jean-Jacques dont tu ne me dis rien, quoiqu'il soit plus rare et plus curieux que tous ceux que tu me cites. C'est le *Dædalmatum libri duo*. L'exemplaire est broché. Je n'ai pas encore pu mettre la main sur la *Cassette* de Mme Muguet; mais je te l'ai promise, et tu devrais, ce me semble, mieux compter sur ma parole. Si je ne viens pas à bout de la retrouver avant le départ de Marquiset, tu la recevras plus tard, voilà tout.

Je n'ai point oublié la lettre sur les *Plagiaristes*, mais je ne m'en suis point occupé du tout, parce que je n'en ai pas eu le temps. Nous en sommes à la dernière lettre de l'aphabet pour la *Biographie*, et je compte avoir fini ma tâche dans un mois. Il ne me faudra, je crois, qu'une quinzaine de jours pour rassembler et mettre en ordre mes matériaux sur les *Plagiaristes*. Ainsi tu les recevras dès les premiers jours d'avril. Je désire autant que toi de voir nos noms réunis dans un livre; mais tu ne voudrais pas toi-même que le mien y parût trop déplacé. Cet été je rédigerai toutes mes notes sur la *Bibliographie franc-comtoise*, l'un de mes premiers rêves, et je te les enverrai, pour que tu en tires le parti que tu jugeras le plus convenable.

Je ne sais si tu te proposes de faire l'acquisition du *Théâtre* de Mairet à la vente Durier. J'ai écrit à MM. Debure de ne point te contrarier si tu témoignais le moindre désir de l'avoir.

Envoie chez MM. Debure tous les livres que tu croiras utiles à notre bibliothèque. Je te les paierai mieux que Crozet ou les autres libraires avec lesquels tu as coutume de traiter pour les ouvrages qui n'entrent pas dans tes goûts. Soulié, que j'embrasse de tout mon cœur, m'a promis un exemplaire de son édition des *Mélanges* du prince de Ligne. Il en a déjà paru plusieurs volumes, et je ne vois rien venir. Dis-lui donc de les remettre chez MM. Debure, qui me font assez fréquemment des envois, ou chez Charles Béchet, le commissionnaire de Mme Deis.

Tu n'as pas encore vu notre député Bourgon, quoiqu'il ait la plus grande envie de te voir et qu'il t'aime de tout son cœur. D'après le peu d'empressement que tu m'as montré à voir nos nouveaux députés, je n'ai pas voulu lui donner de lettre pour toi, mais je lui en ai remis une pour Cailleux; je lui rappelle la liste des médailles

qu'il croyait facile de faire obtenir à la ville de Besançon. Bourgon est plein de zèle pour notre bibliothèque, il ne s'agit que de l'aider dans ses démarches. C'est un excellent garçon, plein de franchise et capable de la plus vive amitié. Accueille-le donc à cause de moi, quand il ira te voir avec Marquiset ; tu ne peux pas me faire un plus grand plaisir.

Les journaux m'ont appris la mort du général Hugo. Je n'ai pas pu écrire à Victor dans le premier moment de sa douleur ; mais dis-lui bien, je t'en prie, toute la part que je prends à sa peine Il m'a écrit, en m'envoyant son *Cromwell*, une lettre si tendre, si bonne, dans laquelle il me parle de toi dans des termes si conformes à ce que j'en pense, que je lui suis dévoué pour la vie.

Au chagrin que tu éprouves de la mort du général Hugo, je regrette bien d'en joindre un autre. La pauvre Mme Béchet est morte au bout de quatre jours, d'une maladie à laquelle les médecins n'ont rien connu. Son mari est parti pour la campagne avec toute sa famille ; mais il ne doit pas tarder de revenir. Tu ferais bien de lui écrire une lettre sur son ouvrage, et, mieux encore, d'en parler dans la *Quotidienne*. Tu trouveras un thème tout fait dans les *Tablettes*.

J'ai fait dire à M. de Chifflet que tu parlais de sa famille d'une manière convenable dans ton *Voyage pittoresque en Franche-Comté*. Cette attention de ta part lui a fait un grand plaisir. Il deviendra l'un des souscripteurs de votre ouvrage, et je ne serais pas surpris qu'il allât te voir un beau jour à l'Arsenal pour te remercier.

Assure Marie que je ne lui suis pas moins fidèle à Besançon que je ne l'étais à Idalie à Paris ; au surplus, elle l'apprendra de la bouche même d'Idalie, qui doit accompagner son père dans son premier voyage.

Tu ne me dis rien d'Alphonse, qui me mande que tu le combles de bontés. Je n'entends plus parler de Chaveria, que j'ai quitté baigné de pleurs et qui ne m'a pas donné signe de vie depuis quatre mois.

J'embrasse de tout mon cœur ta femme et Marie.

Mes amitiés aux amis ; je n'oublie personne. Ton frère.

XXVIII (1)

1er mars 1828.

Je t'envoie, mon cher ami, les *Saints Suaires* de Chifflet et le *Dædalmata*, mais il ne m'a pas été possible de retrouver la *Cassette* de Mme de Montigny. Comme je suis certain de n'avoir jamais voulu la céder à personne qu'à toi, elle n'est qu'égarée. Prends donc patience encore quelque temps. Dès que je serai débarrassé de ma besogne, j'irai m'enfermer chez ma mère, où j'ai mis en dépôt toutes mes raretés, et je n'en sortirai pas avant d'avoir retrouvé le chiffon objet de tes vœux. Il me reste deux *Saints Suaires*, l'un en peau verte assez propre, mais il manque la grande planche. L'exemplaire que je t'envoie, moins bien conditionné, a l'avantage d'être complet.

Marquiset se charge d'offrir en mon nom, à ta femme, un pâté de Bontemps. J'aurais bien voulu avoir quelque chose à présenter à Marie ; mais elle n'aime pas les inutilités, et je ne sais pas trop ce qui lui conviendrait. Prie-la de s'acheter de ma part ce qui lui fera plaisir. Je t'en enverrai le prix avec celui des livres que tu m'adresseras par le retour de Marquiset.

Nicolaï, dont Peignot te demande un ouvrage en échange d'un exemplaire du *Bornéo*, ne t'est pas aussi inconnu que tu le prétends. Il a, je crois, un article dans la *Biographie*. D'ailleurs tu as vu son nom un million de fois dans Debure, Cailleux, Brunet, etc. Un *Traité des perruques* n'est pas commun ; mais je ne crois pas qu'on en paie un bel exemplaire plus de 3 ou 4 francs.

Puisque je viens de répondre bien tardivement à un article de ta lettre du 4 décembre, il faut que j'épuise les autres. Le premier volume de mon catalogue me déplait. Je suis décidé tout à fait à le supprimer. J'en trouve les notes mal rédigées, et un grand nombre d'articles placés hors des divisions auxquelles ils appartiennent. C'est là-dessus que je te demande des conseils. Apprends-moi à faire un bon catalogue. Quelques-uns de tes avis me seront très utiles; mais j'en désire aussi d'autres.

C'est M. Joly, de Salins, rue de la Michodière, n° 20, qui a le second volume des *Mémoires de la Contemporaine*, si, depuis le temps, il ne te l'a pas renvoyé ; mais dans cet oubli prolongé je ne reconnaîtrais pas son exactitude ordinaire.

---

(1) Précède la lettre XCIX de Nodier. (Rec. Estignard, p. 208.)

M. de M. s'est mis à nu en donnant sa démission. Il est tombé tout à plat, et jamais il ne se relèvera de sa lourde chute. Il s'agit maintenant de lui trouver un successeur. Quelques personnes pensent à Marquiset, et quoiqu'il ne veuille pas l'avouer, je suis sûr qu'il serait très flatté d'obtenir les honneurs de la députation. C'est, comme tu sais, un homme très dévoué, très obligeant, et auquel le pays a déjà des obligations. Si tu pouvais, au moyen de tes liaisons avec le nouveau ministère, le faire présenter comme candidat ou du moins obtenir une lettre au préfet, nous serions à peu près certains de l'élection. Vous concerterez ensemble ce qu'il convient de faire, et je te prie de faire tout ce que tu pourras.

J'ai donné une lettre pour toi au jeune Spicrenaël, qui sollicite une place de juge auditeur. Le souvenir de son père, ses anciens services dans la magistrature et les talents personnels du jeune homme lui donnent des droits à cette faveur. Je te prie donc de le recommander chaudement à M. Rivet.

Marquiset emmène avec lui Idalie. Elle se fait une grande fête de voir sa rivale, qu'elle aime de tout son cœur. Idalie a la même naïveté, le même tour d'esprit que Marie, mais elle est plus enfant. Je suis sûr qu'elles se conviendront parfaitement. Quand tu me répondras, parle-moi de tes projets pour l'automne prochain, parce qu'ils régleront les miens. Si tu n'es pas à Paris, je ne veux pas y aller; dis-moi donc aussi quelque chose de ce pauvre Chaveria, dont je n'ai pas reçu la moindre nouvelle, lui qui m'écrivait assez souvent, et à qui je ne peux pas offrir la moindre consolation, n'ayant pas son adresse.

Mes amitiés à toute la réunion du dimanche, mais en particulier à Soulié et à l'homme du Louvre.

Je t'embrasse de cœur.

Tu recevras une lettre et un volume de Curasson que je te prie de faire annoncer dans la *Quotidienne*, dont il est un des abonnés depuis la création de ce journal. Tu peux dire sans crainte que son ouvrage est le premier, de tous ceux qui ont paru sur le nouveau code forestier, vraiment digne de l'attention des jurisconsultes.

XXIX (1)

29 mars 1828.

Mon cher ami,

J'ai mis ce matin à la poste la notice des *Plagiaristes*, que je t'avais promise. Si j'en avais eu le loisir, j'aurais pu la rendre plus complète par des recherches dans les journaux et les mélanges littéraires que nous avons à la bibliothèque. Mais depuis deux mois tout entiers, je ne puis pas disposer d'une seule minute. Je croyais que mon travail pour la *Biographie* serait terminé avec le mois de mars; mais M. Michaud s'est avisé de me redemander une vingtaine d'articles arriérés, en sorte que je n'ai pas encore passé le deuxième ; m'en voilà donc pour tout le mois d'avril.

Dans sa dernière lettre, M. Michaud me demande mes conditions pour travailler au supplément. Tu sais que je n'ai pas envie de m'engager avec lui ; mais, d'un autre côté, je serais très fâché de voir tomber les articles des Briot, Couchery, etc., dans de mauvaises mains. Dicte-moi la réponse que je dois lui faire. A propos, tu sauras que le cinquante-deuxième volume de la *Biographie* doit être terminé par un tableau de toutes les personnes qui ont coopéré à cet ouvrage. Ainsi tu dois avoir une place dans cette biographie des biographes. Or, M. Michaud me demande la nomenclature de tes articles. Je ne me rappelle que celui de Faydit. Fais-moi le plaisir de lui désigner ceux dont tu te souviendras, ou seulement les principaux.

Je viens d'avoir le chagrin de voir mourir ce pauvre M. Thomassin. C'était, après toi, un des hommes qui m'aimaient le mieux. Je n'ai pas encore pu prendre assez de courage pour retourner dans son cabinet, où j'ai passé tant de moments agréables à parler livres et bouquins. A moins qu'il n'en ait disposé depuis fort peu de temps, il doit avoir laissé la collection presque complète des Chifflet, en très beaux exemplaires couverts en vélin ou reliés par Noël. On y trouvera probablement ceux que tu me désignes, et tu peux compter que j'en ferai l'acquisition pour toi. Le *Liber de antiq. numismate* de Cl. Chifflet que nous avons à la bibliothèque est entièrement conforme au tien. Il m'est passé déjà plusieurs exemplaires de cet

---

(1) Suit la lettre C de Nodier. (Rec. Estignard, p. 211.)

ouvrage dans les mains. Je n'y ai jamais vu de planches de monnaies, et je vais plus loin, je suis certain qu'il ne doit point y en avoir.

Je te félicite d'avoir eu le *Mairet* à la vente Durier. Si jamais il te prend fantaisie de t'en défaire, je désire vivement que ce ne soit qu'en notre faveur. Car il est ridicule que la bibliothèque de Besançon ne possède pas le *Théâtre* du seul auteur dramatique qu'ait produit la province jusqu'à Fenouillot de Falbaire.

Peignot a découvert sans trop de peine le *Traité des perruques* de Nicolaï. C'est Beuchot qui le lui a procuré, mais il ne me dit pas à quel prix. Je n'ose rien lui demander en ce moment, parce qu'en passant à Dijon, je lui ai pris quelques volumes et je ne lui ai rien encore envoyé en échange, et que même je ne lui ai pas encore écrit. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de la *Biographie.* Peignot ne me laisse pas ignorer qu'Amanton peste de n'avoir encore rien reçu de toi, pas même une lettre de remerciement pour les rarissimes babioles que je lui ai demandées de ta part. Fais ta paix avec Amanton, qui est un bon homme, et qui possède bien des rogatons dont la fantaisie peut te prendre un de ces quatre matins.

Je vois que tu aurais désiré que ma notice bibliographique des *Plagiaristes* fût précédée d'une lettre, puisque tu m'indiques même le sens dans lequel elle doit être rédigée. Rien n'empêche que tu ne la rédiges toi-même, elle en sera beaucoup meilleure certainement, et tout ce que tu pourras y dire de l'union de nos deux âmes sera bien faible auprès de la vérité.

Envoie-moi le plus tôt que tu pourras tes observations sur mon catalogue. C'est un service que je réclame de ton amitié. Je désire les recevoir avant de commencer l'impression du second volume, qui paraîtra le premier, étant décidé toujours à supprimer le volume que tu as entre les mains.

Je ne te reparle plus de l'affaire Marquiset : c'est inutile pour le moment. Quand nous nous verrons l'automne prochain, si tu viens à Besançon ou que je retourne à Paris, je pourrai bien te donner des détails assez curieux sur les causes qui l'ont fait échouer. Les hommes sont et seront encore bien longtemps les mêmes. S'ils doivent changer un jour, ce n'est pas moi qui serai le témoin de cette métamorphose.

Viancin a été bien malade ; il va mieux depuis quelques jours, mais il garde encore la chambre et il se résigne, car il fait un temps épouvantable. Je ne sors pas non plus, de sorte que je ne l'ai pas vu depuis avant-hier. Ma mère a passé son hiver sans accident, à une fluxion près. Mme Deis vient de marier sa fille. Quand est-ce que tu m'annonceras que tu songes à marier la tienne? C'est une

question que je t'adresse dans toutes mes lettres, et je ne devine pas ce qui t'empêche de répondre. Dis-moi donc, mais franchement, ce que tes femmes pensent d'Idalie. A-t-elle été bien gauche, bien timide, bien embarrassée ? On dit que son père est dans l'intention de la laisser à Paris, pour y prendre des grâces. Si cela est vrai, il te l'aura dit.

Voilà ce pauvre Soulié perdu, et avec lui mon exemplaire des *Mémoires du prince de Ligne*. Je crois cependant qu'il finira par rapprendre le chemin de l'Arsenal. Fais mes tendresses à Marie et à ta femme. Mille amitiés aux amis du dimanche.

M. Bugnet, qui te remettra cette lettre, est un de nos professeurs les plus distingués. Accueille-le bien.

XXX (1)

30 mai 1828.

MON CHER AMI,

Je n'ai pas encore pu retrouver la *Cassette ;* mais ne va pas imaginer que c'est une défaite ; elle est à toi, je te le répète, et je te l'enverrai dès que j'aurai pu la découvrir.

Les enfants de M. Thomassin se sont partagé ses livres ; c'est moi qui ai fait leurs lots ; ainsi tous les volumes m'ont passé l'un après l'autre par les mains. Il n'y en avait aucun de ceux qui manquent encore à ta bibliothèque franc-comtoise. J'en garde la note, et je te promets le *Portus Iccius* et le *Socrates* pour le mois de septembre. Si on ne les trouvait pas d'ici là dans quelques ventes, je te donnerais les miens. Il existe, comme tu le sais, deux éditions du *Portus Iccius,* l'une de Madrid et l'autre d'Anvers : la première est la plus rare, mais la seconde est beaucoup plus belle. Les veux-tu toutes les deux ? Tu n'as qu'à parler. Quant à l'*Eucharistia deneganda*, je désespère presque de pouvoir te la procurer. Je n'ai jamais vu que l'exemplaire de notre bibliothèque.

Amanton a reçu ta lettre de quatre pages. S'il n'y a pas répondu sur-le-champ, c'est qu'il était obligé de faire des recherches pour le renseignement que tu lui demandais. Il se plaint de ce que tu ne lui envoies rien en échange de ses curiosités. Tu ferais bien de lui adresser tes *Questions de littérature* avec un bel *ex dono auctoris*. Ce serait un moyen d'obtenir de lui tout ce que tu voudrais.

(1) Précède la lettre CI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 212.)

Je retourne à Paris cette année, si j'ai l'espérance de t'y trouver, et pour cette fois, je descends à l'Arsenal, d'où je ne bougerai que pour aller bouquiner avec toi sur les quais. En passant à Dijon, je m'arrêterai chez Peignot, et il y aura bien du mal, si je n'obtiens pas de lui un exemplaire broché de l'*Isle de Bornéo*. C'est là, je crois, tout ce que tu me demandes. Sois sûr que je n'oublierai rien, je veux que tu sois content de mon zèle, une fois dans la vie.

Tu aurais bien fait de m'envoyer les cinq pages que tu m'avais écrites en deux mois. Si tu peux les retrouver, mets-y une adresse et jette-les à la poste sans affranchir.

Grâce à Dieu, la *Biographie* est enfin terminée. M. Michaud m'engage à travailler au supplément, mais je ne veux rien faire sans ton avis. Il me semble que je ne peux guère me refuser à lui fournir les articles des Franc-Comtois oubliés dans la *Biographie* ou morts pendant l'impression de l'ouvrage. Je ne dois pas abandonner les Briot, les Couchery, etc., à la férule des gens qui ne les ont pas connus, et qui jugeraient fort mal leur conduite dans les temps orageux de la Révolution.

Je t'avais demandé des conseils pour notre catalogue. Je les attends pour commencer l'impression du volume qui contiendra la classe sciences et arts. 1° Est-il nécessaire d'indiquer le degré de rareté des ouvrages, et de renvoyer, comme je l'ai fait d'après l'avis de Demérey, dans le premier volume, à Debure, Brunet, etc., pour ceux dont ils ont donné la description ? 2° Faut-il annoncer l'origine de nos exemplaires quand ils viennent de quelques fameuses bibliothèques, et lorsqu'ils nous ont été donnés ; faut-il en faire mention à chaque article ? 3° Convient-il de faire suivre le titre d'un ouvrage franc-comtois par une note biographique sur l'auteur ; ne vaudrait-il pas mieux renvoyer toutes ces indications à la table générale ? J'attends ta réponse à ces questions, et toutes les observations que pourra te suggérer la lecture du premier volume, que je m'obstine à regarder comme un essai.

Fais-moi le plaisir de me dire tout ce que tu sais ou que tu pourras découvrir sur l'ouvrage intitulé : *De rerum humanarum emendatione quæstio catholica*. C'est un in-8° sans frontispice, que je crois sorti des presses de Blanc, vers la fin du XVIIe siècle.

Notre conseil municipal a le désir de ranimer parmi nous le goût des lettres et des sciences. Il a pris une délibération pour établir une espèce de Lycée ou d'Athénée dans lequel des professeurs nommés et institués par la ville enseigneraient la littérature, l'histoire, la physique et la chimie. Cette délibération est soumise en ce moment à l'approbation du ministre de l'intérieur, et je suis

chargé de te prier de voir à cet effet M. de Martignac. Nos députés iront te voir et t'expliqueront ce que la ville de Besançon attend de ton zèle pour ses intérêts.

Mme Marquiset remercie ta femme et Marie des témoignages d'amitié qu'elles ne cessent de donner à notre chère Idalie pendant son exil, et les prie de vouloir bien les lui continuer.

Le mari d'Adèle est un pharmacien employé sous les ordres de Bailly à l'hôpital militaire. C'est un excellent jeune homme qui me paraît très doux et très studieux. Il se nomme Galinier, et il est de Toulouse.

Ce que tu me dis de Marie ne me contente pas. C'est parce qu'elle est heureuse maintenant qu'il faut s'occuper de son avenir; elle est dans l'âge de songer à son établissement. Il faut que toi et ta femme vous la décidiez à se choisir un époux, ou que vous en choisissiez un pour elle. Il me semble qu'il est très facile de lui trouver un mari qui ne demande pas mieux que de venir demeurer avec vous. Tu m'avais parlé de certains projets qui devaient plaire à tout le monde, et je ne vois pas la raison d'en retarder l'exécution d'une manière indéfinie. Je désire vivement que tout cela soit réglé pour le mois de septembre au plus tard, afin que je puisse avoir le plaisir de signer au contrat. Nous devenons vieux, mon cher ami, nous n'avons plus de temps à perdre pour assurer, autant qu'il peut dépendre de nous, le bonheur de ceux que nous aimons et qui sont destinés à nous survivre.

Fais mes amitiés à Cailleux, Soulié, Victor Hugo, etc. Je sais que le baron est à l'île de Corfou. Il me l'a mandé en m'envoyant un bel exemplaire de Bertin sur papier in-4°. Je lui pardonne de me l'avoir fait attendre longtemps. Je viens d'acquérir pour Crozet un exemplaire broché du *Dictionnaire celtique*. Il est de la plus grande beauté, je l'ai payé trente francs. Je te l'enverrai, si tu veux, et tu t'en arrangeras avec Crozet.

Donne-moi tes idées sur notre *Bibliothèque franc-comtoise*, afin que je puisse mettre en ordre mes notes avant mon départ pour Paris.

Je t'embrasse de cœur.

XXXI

11 juillet 1828.

MON CHER AMI,

Le *Dictionnaire celtique* est parti le 2 de ce mois dans une caisse envoyée par MM. Gauthier frères à M. Lacroix, leur associé, rue Serpente, près de MM. Debure. Il doit arriver le 16, et tu pourras le faire réclamer le lendemain. Je ne crois pas qu'on te fasse payer le port; mais, dans tous les cas, il ne peut pas excéder 15 ou 20 sols.

Voilà deux courriers de suite que je fais demander ton *Recueil* de poésies par Mme Deis, et son commissionnaire ne les lui envoie pas; j'en ai cependant placé quelques exemplaires à Salins et à Arbois, où j'ai été voir le brave général Delort; est-ce que la première édition serait épuisée?

Notre Genisset a voulu rendre compte de tes *Questions de littérature légale* dans les *Tablettes*. As-tu vu ses articles, car il n'y en a pas moins de trois; en es-tu content? S'ils ne sont pas meilleurs, ce n'est pas sa faute; car il avait grande envie que tu les trouvasses bons. Ton chapitre des *Ecoles en littérature* est un des plus beaux morceaux que j'aie jamais lus. Il me tarde d'avoir ton *Examen des dictionnaires*. Je te dirais bien de me l'envoyer aussitôt qu'il paraîtra; mais tu n'en ferais rien. Ainsi j'emploierai ma ressource ordinaire, Mme Deis, qui est devenue pour moi d'une complaisance achevée.

Puisque tu le veux, je renvoie l'impression de notre catalogue au mois de novembre prochain. Nous aurons le temps de causer de cet ouvrage, auquel tu attaches, ce me semble, un peu trop d'importance. Je n'ai pas la prétention de mieux faire que Sinner ou Senebier; et notre bibliothèque n'est pas plus riche que celles de Berne ou de Genève. Si l'on attend de moi toute autre chose, c'est ta faute et celle de Soulié, qui, pour te faire plaisir, s'avise de me prôner outre mesure. Toutes les remarques bibliographiques que j'ai eu l'occasion de faire, je les ai données à Barbier, ou je les ai déjà publiées dans la *Biographie*. Ma petite provision est presque entièrement épuisée, et je ne saurais où prendre les faits littéraires peu connus et les savantes causeries dont tu prétends que je dois enrichir mes articles. Tu te plains de ne pas trouver assez d'obser-

vations dans mon premier volume. Fais-moi le plaisir de marquer les ouvrages sur lesquels j'aurais pu dire quelque chose qui n'ait pas été dit par les bibliographes français ou allemands. Je n'ai découvert qu'un seul volume échappé aux recherches du P. Laire sur l'imprimerie en Franche-Comté ; c'est un bréviaire imprimé à Salins la même année que le missel.

M. Thomassin ne possédait aucun livre imprimé dès le xve siècle, ni aucun ouvrage des Chifflet, si ce n'est le *Vesontio*, mauvais exemplaire, mal conditionné et auquel il manquait des planches : mais il avait une collection, la plus complète que j'aie vue, des ouvrages imprimés en Franche-Comté sur les eaux minérales et sur la peste. J'en ai pris quelques volumes qui nous manquaient, et les autres se sont donnés pour rien.

Outre notre *Bibliothèque comtoise*, il faudra que nous fassions ensemble les principaux articles que j'ai promis de fournir au supplément de la *Biographie :* Briot, Couchery et Oudet, que tu as plus connus que moi, et sur lesquels je ne trouverais pas dans les journaux du temps tous les renseignements nécessaires. Voilà des occupations pour les deux mois que nous passerons ensemble. Je te manderai le jour de mon arrivée, afin que tu te trouves, ou quelqu'un de ta part, au bureau des messageries, pour me recevoir et me conduire chez toi ; car, lorsque je mets le pied dans Paris, je ne sais plus où j'en suis, et il me faut plusieurs jours pour m'habituer au bruit des voitures et à cette foule dont on est sans cesse obsédé.

Je te porterai les livres que tu me demandes, et à Taylor les *Annuaires* du département de la Haute-Saône. J'en ai déjà un, et Armand m'a promis l'autre. Quand tu écriras à M. de Bry, parle-lui de moi ; car je n'ai jamais oublié tous les témoignages d'intérêt qu'il m'a donnés lorsqu'il était heureux.

J'embrasse Marie et ta femme. Ton frère.

XXXII (1)

21 août 1828.

MON BON AMI,

Mande-moi donc si tu as reçu le *Dictionnaire celtique*, et si tu as été content de la beauté de l'exemplaire. J'ai déjà mis sens dessus

---

(1) Précède la lettre CII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 216.)

dessous tous les papiers, tous les livres que j'ai laissés chez ma mère, et je n'ai pas encore pu retrouver la *Cassette*. Il n'est pas très étonnant qu'une brochure de quelques pages ait échappé jusqu'ici à mes recherches; mais comme je suis sûr que je ne l'ai ni donnée, ni vendue, ni échangée, et que personne ne fouille dans les armoires de ma mère, je dois finir par la retrouver. Ce serait pour moi un véritable chagrin, si je ne pouvais pas te la porter. J'ai déjà mis de côté tous les Chifflet que tu m'as demandés pour les placer dans ma malle, que je vais expédier demain ou après par le roulage. Je comptais me mettre en route le 27; mais on prétend que Mme la Dauphine veut, à son passage, visiter notre bibliothèque, et qu'il faut que je reste pour lui en faire les honneurs. Si je reçois à cet égard un avis de M. le maire, me voilà cloué jusqu'au 7 ou 8 septembre. Cela me contrarierait beaucoup, et pour plus d'une raison.

Je viens d'écrire à Peignot de m'envoyer l'*Isle de Bornéo*, m'obligeant à lui rapporter de Paris, en échange, l'ouvrage qu'il me désignera, fallût-il le faire venir de Londres, de Leipzig ou de Milan. J'attends la réponse et le livre, car je ne crois pas qu'il puisse avoir la dureté de me le refuser. Il m'a envoyé un très bel exemplaire de la *Passion* d'Olivier Maillard. Tu m'as donné, l'année dernière, le *Combat des Trente*. Je compte sur toi pour compléter la collection des raretés bibliographiques publiées par M. Crapelet, et qui se compose, je crois, de sept ou huit volumes.

M. Michaud m'invite à prendre un logement chez lui, où je serai mieux que dans un hôtel garni; il me dit que, logeant ensemble, nous réglerions nos comptes plus à notre aise. Je ne lui ai pas encore répondu; non que j'aie de l'ouvrage, car je ne fais rien, mais parce que je ne sais trop comment assaisonner mon refus. Aux termes de notre marché, il ne me devra rien avant le mois de février prochain. Cependant, s'il ne me donne pas quelque argent pour acheter des bouquins et pour faire le garçon, je passerai mal mon temps à Paris. J'en excepte celui que je serai avec toi, comme tu penses bien. Pourquoi n'es-tu pas riche? Car je le serais.

J'oublie tous mes sujets de chagrin quand je pense aux six semaines que nous allons passer ensemble à bouquiner, à parler de mon catalogue, et à rédiger celui des raretés franc-comtoises. J'espérais te porter ce dernier travail tout fait; mais je n'y ai pas mis la main. Je ne suis pas devenu paresseux, à ce que je crois, mais depuis que le travail ne me commande plus, je ne fais rien que de lire des romans et des théâtres étrangers. Ton *Faust* n'a pas encore paru! Je voudrais bien en voir une représentation.

Mille tendresses à la femme et à ta fille. Mes amitiés à Soulié, à Cailleux, à Gay, à Déveria. Ton frère.

XXXIII (1)

30 novembre 1828.

Je suis arrivé, mon cher ami, depuis quinze jours, et si je ne t'ai pas encore écrit, c'est que je voulais pouvoir te mander que je me suis occupé de trouver les livres que je t'ai promis. J'ai sous la main la *Bourbonapartide* dont je t'ai fait l'histoire. Je voudrais bien qu'elle fût dans ton cabinet; mais je ne sais comment te l'envoyer, dans la crainte qu'elle ne s'égare. C'est, j'en suis sûr, le seul exemplaire qui existe de cette pièce, plus curieuse encore que la *Procédure orthographique*. Voici le parti auquel je m'arrête. J'ai promis à Abel Rémusat de lui adresser un exemplaire du *Recueil des ordonnances*. Je mettrai ton paquet dans la même caisse, et je t'avertirai du jour où elle partira par le roulage, afin que tu puisses réclamer sur-le-champ à M. le conservateur des manuscrits orientaux le petit ballot qui renfermera les pièces que je te destine. Si d'ici là j'ai le bonheur de retrouver la *Cassette* et les Chifflet dont tu désires enrichir ta collection, je les joindrai à l'ouvrage de Bellegingue. Tu auras aussi les *Pensées* de Marguet, qui sont devenues très rares depuis que Mme Deis a vendu le reste de l'édition à un épicier de Fribourg.

J'ai déjà reçu une partie de mes livres et je m'occupe à les décrire et à les classer dans notre bibliothèque. Tous ceux que j'ai achetés de M. Techener ne me sont pas encore parvenus. Cela m'empêche de régler mon compte avec lui; mais j'espère que ce petit retard ne lui cause aucune inquiétude. Fais-moi le plaisir de dire à Crozet de m'envoyer sa facture, afin que je puisse la payer. Techener est plus avisé que lui, car j'ai trouvé la sienne à mon arrivée.

En passant à Dijon j'ai acheté deux livres d'Emblèmes et pour 200 francs environ d'ouvrages de médecine que j'ai choisis dans la bibliothèque du docteur Brenet; l'*Anatomie* de Cooper, l'*Ostéologie* de Munro, les *Thèses* de Haller, la collection des *Conspectus* de Juncker, Tralles *sur l'usage de l'opium,* etc.

J'ai trouvé ici M. Buchon. En m'attendant il avait été visiter les

---

(1) Précède, ainsi que la suivante, la lettre CIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 218.)

bibliothèques de Montbéliard, de Baume, de Quingey et d'Ornans. Il est accompagné d'un secrétaire et d'un domestique qui porte une livrée rouge. Il oblige les bibliothécaires à lui remettre l'état de tous les livres confiés à leur garde, tant de livres imprimés, tant d'éditions du xve siècle, tant de vélins, tant de manuscrits en langues anciennes, en français et en langues étrangères. Ce n'est pas tout; il exige une note détaillée des doubles, afin, dit-il, de pouvoir faire opérer des échanges entre les divers établissements. A Dole il a forcé le pauvre Pallu de travailler jour et nuit pour lui copier des catalogues, et il lui a prescrit un nouvel ordre pour la tenue de ses registres. Il a été plus poli pour moi, et il a bien fait, car j'étais décidé à l'envoyer paître s'il se fût montré par trop exigeant. Il m'a parlé d'un travail à faire sur les manuscrits de Granvelle. Je lui ai répondu que je m'en étais entretenu avec M. l'inspecteur général des bibliothèques, que j'avais eu l'honneur de voir à Paris, et que je m'en occuperais aussitôt que j'aurais un local pour classer nos manuscrits. Le jour de son départ, M. Buchon m'a invité à déjeuner; je l'ai remercié, et nous nous sommes quittés assez froidement. Il m'a cependant promis monts et merveilles, entre autres un exemplaire du bréviaire de Ch. de Neuchatel sur peau de vélin, qu'il a découvert dans la bibliothèque de Vesoul. Jamais Peignot ne m'en avait parlé, et le P. Laire ne l'a pas connu, puisqu'il n'en dit rien dans la dissertation où il a si curieusement décrit le missel qui appartient maintenant à M. Droz.

Je n'ai pas encore repris mes habitudes de travail. J'ai cependant adressé hier à Taylor les notes qu'il m'avait demandées sur Vesoul et sur Luxeuil. Diable! j'ai eu peur qu'il ne m'écrivît tous les jours, comme l'année dernière, des lettres de quatre lignes taxées 14 sols. Que l'on m'écrive, on me fait grand plaisir, mais qu'on m'en donne pour mon argent.

Que les moments que je viens de passer avec toi m'ont semblé courts, et qu'ils me laissent de regrets! Rien ici ne peut me rendre les douces promenades du soir sur les boulevards, ces inépuisables confidences, ces charmantes causeries. J'ai cependant ici ma mère qui a failli mourir de joie en me revoyant, et que tu peux te flatter d'avoir rendue la plus heureuse des femmes. Elle ne parle plus de toi que les larmes aux yeux, et elle ne me parle que de toi, parce qu'elle sait que c'est le plus grand plaisir qu'elle puisse me faire. Ne viendras-tu pas l'année prochaine, comme tu me l'as promis? C'est cette idée qui va me faire vivre. Mille tendresses à Marie et à sa mère. J'embrasse Soulié et Cailleux. Tout à toi. Ton frère.

XXXIV

7 janvier 1829.

MON CHER AMI,

Depuis mon départ, je m'occupe exclusivement de notre *Bibliothèque* des livres rares et curieux de Franche-Comté. J'ai trouvé un libraire, un imprimeur, et je ne suis pas en peine d'avoir des souscripteurs. Déjà j'ai lu la plus grande partie des catalogues que nous possédons. Dans un mois j'aurai recueilli tous les matériaux qui sont à ma disposition. J'ai déjà quelques idées pour la préface ; mais il faut que tu me donnes les tiennes. Oh! que de choses singulières et curieuses renfermera notre livre !

Sais-tu que Gilbert Cousin, le véritable restaurateur des lettres en Franche-Comté, que J.-J. Chifflet nommait *homuncio*, parce qu'il ne croyait pas aux miracles de saint Claude, est l'éditeur et l'auteur de la plus grande partie des pièces qui composent les *Pasquillorum libri duo*? Je le soupçonnais depuis longtemps; mais j'en ai la preuve aujourd'hui par une lettre de Cousin qui se plaint qu'on ait imprimé sans son aveu les *Pasquilles*, ouvrage de sa jeunesse ; ou plutôt qu'on l'ait fait connaître pour l'auteur de pièces qui doivent le forcer de s'exiler d'une province où l'inquisition commence à étendre sa domination. Je me charge de cet article *Pasquilles*, et j'espère que tu auras peu de chose à y changer.

Il est impossible que ton nom ne figure pas dans la liste de nos auteurs dont les livres sont rares et recherchés des curieux : mais que ta modestie ne s'effarouche pas. C'est d'après Peignot que je donnerai place dans notre *Bibliothèque* à trois de tes livres : les *Recherches sur les antennes*, la *Biographie entomologique* et les *Apothéoses* de Pythagore. Ces trois articles seront signés de mes initiales. Quant aux autres, nous en supporterons la responsabilité en commun.

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai appris bien des choses dont je voudrais te faire part tête à tête, dans nos promenades sur le boulevard. Je ne sors plus, je n'ai plus de jambes; mais je les retrouverais pour me promener avec toi du café des Variétés à l'Arsenal. Les moments que j'ai passés dans ces doux épanchements de l'amitié sont les seuls que je regrette d'une vie qui s'éteint.

Je n'ai été vraiment heureux, heureux à ma manière, qu'à l'Arsenal. C'est là que je vis en idée, en attendant que j'y retourne en

réalité; mais quand? Je ne le sais pas. Il faut que tu viennes me voir avant que je retourne à Paris; tu peux m'en faciliter les moyens. Le maire m'a paru persuadé que mon traitement de 1,500 fr. était ridicule. C'est aussi l'avis de M. Bourgon; ainsi tu n'auras pas de peine à les décider à le faire augmenter. Quant à moi, je ne leur en parlerais pas pour un empire. Nous sommes au 7, et je n'ai pas encore reçu le règlement de compte que M. Michaud devait m'envoyer pour la fin de décembre. Je patienterai encore quelques semaines avant de le lui demander. Cependant j'ai besoin d'argent pour finir les choses que tu sais.

Si tu n'as pas encore reçu de sanglier, c'est que la neige est tombée bien tard dans notre pays. La première que nous avons vue ici n'a pas plus de quatre ou cinq jours; mais on ne tuerait qu'un marcassin dans les forêts de la Haute-Saône, qu'il te serait expédié. J'en ai la parole de MM. Demandre.

Je te renvoie un volume de votre bibliothèque prêté à Jouffroy, et qui m'avait été adressé par mégarde, et les feuilles de la *Bourbonapartide* de Bellegingue. Je t'avais dit que cet exemplaire était unique; mais M. du Bouvot en possède un; il ne sait pas lui-même d'où il lui vient. Je n'ai pas encore retrouvé les Chifflet que tu désires pour ta collection; tout ce que je puis t'assurer, c'est qu'ils n'existent pas en double à la bibliothèque, et que je les ai cherchés vainement dans notre dépôt. Tu ne perds que l'attente.

J'ai écrit ces jours derniers à Techener pour l'engager à m'envoyer la liste des livres philosophie ancienne, histoire naturelle, médecine, poètes latins modernes, antiquités, qu'il aurait acquis soit à Londres, soit à Paris, depuis mon départ. Tu sauras mieux que lui ce qui me convient. Il me faut de beaux exemplaires et des prix modérés; je paierai à la réception des ouvrages. Si tu avais toi-même quelques livres dont tu voulusses te défaire, tu n'as qu'à parler. Techener en recevra le prix que tu auras fixé. Ne vaut-il pas mieux que nous profitions des bons marchés que les étrangers? A cet égard, je ne te conçois pas.

Mille tendresses à ta femme et à Marie, que j'embrasse de tout mon cœur.

Marquiset ira vous voir vers la fin de janvier ou dans les premiers jours de février. J'espère le charger de livres pour toi, et de mes commissions pour tes femmes.

J'ai écrit à Soulié pour lui demander un article. Il est proposé pour notre Académie, ainsi que ton cousin Dumont.

Adieu, mon ami, mon frère, qu'il me tarde de pouvoir te répéter combien je t'aime!

XXXV

20 janvier 1829.

Mon cher ami,

Tu as dû recevoir, il y a quelques jours, le fragment de la *Bourbonapartide* de Bellegingue ; je croyais l'exemplaire unique depuis que Mme Deis a détruit celui de son mari ; il s'en trouve un, je ne sais comment, entre les mains de M. du Bouvot. En voilà donc deux. Cela fait encore une rareté digne de figurer dans ton cabinet.

Je t'envoie aujourd'hui la réimpression, à très petit nombre, de la lettre touchant Béatrix de Châlon, que je suis parvenu, non sans peine, à tirer des mains de M. Béchet. Il a fallu lui donner en échange le *Censorinus variorum*, que, par bonheur, j'avais double. J'y joins la lettre de Fontenelle, imprimée par M. Thomassin, et les *Recherches* sur notre Patris. C'est tout ce que tu auras de moi aujourd'hui ; mais à mesure que je retrouverai les livres que tu désires, je les mettrai de côté pour te les envoyer. La *Semaine* de Gamon, qui se trouve dans le paquet, est pour notre ami Soulié, à qui je te prie de dire mille choses. La rigueur du froid ne m'a pas permis, depuis mon retour, d'aller lui chercher au dépôt les *Veuves* de du Bartas, que je lui ai promises en échange de tout ce qu'il m'a donné ; mais avec moi on ne perd que l'attente. Nous avons présenté Soulié à l'Académie, ainsi que j'en étais convenu avec toi ; il recevra son diplôme, avec une belle lettre de notre perpétuel, dans un mois, c'est-à-dire aussitôt après l'élection. Celle de ton cousin Dumont est ajournée. On veut faire passer auparavant MM. Damoiseau et Cordier, qui n'appartiennent pas encore à notre illustre compagnie.

Je travaille sans relâche à notre Bibliothèque franc-comtoise. J'ai déjà fait des extraits de Gesner, de Lacroix du Maine, de Duverdier, de la *Bibliographie* de Debure, de celle de Bauer, etc. J'ai feuilleté tous nos anciens catalogues ; je tiens maintenant celui de Crevenna. Dans la rédaction de mes notes, j'ai pris pour modèle David Clément, dont la *Bibliothèque curieuse* ne m'a fourni de notes que pour notre Boissard. Tu es d'avis de comprendre dans notre liste des ouvrages dont nos compatriotes ne sont que les éditeurs : ainsi le *Térence* de Cordatus, le *Cicéron* et les *Poemata didascalica* de

d'Olivet, la *Bibliotheca Ciacconii* de Camusat, nous fourniront de curieux articles. Je pense que nous devons nous emparer aussi des traductions, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de parler du *Pline* de Dupinet, des *Voyages de Cook* de Suard et Desmeuniers, etc. Je suis sûr que le nombre de mes notes s'élève maintenant à plus de trois cents. Quel ordre adopterons-nous? Je penche pour l'ordre méthodique, parce que c'est celui qui fera le mieux voir que notre province a fourni des écrivains dans tous les genres. Cependant je suis disposé à ne vouloir que ce que tu voudras. Envoie-moi tes notes. Ce n'est pas que j'en sois bien pressé, car je n'aurai pas fini ma tâche avant six mois, en y travaillant tous les jours cinq ou six heures; mais je serai bien aise de voir les articles dont tu peux te charger. Il faut aussi t'occuper de la préface ou du moins y penser, afin que nous soyons d'accord quand il s'agira de l'écrire. J'aurai de Vesoul, de Dole, de Lyon même, tous les livres que je ne puis pas trouver ici et que j'ai besoin de voir, de manier, de parcourir, d'extraire; mais cela ne sera pas suffisant. Il faudra que tu prennes la peine d'aller à la bibliothèque royale examiner, entre autres livres, ceux d'Humbert de Montmoret, que je n'ai pas trouvés, même à l'Arsenal.

Je n'ai pas encore reçu la facture du jeune Crozet, quoique je t'aie déjà prié de la lui demander. Tant que je ne l'aurai pas, je ne pourrai pas le faire payer. Dis-lui bien que tout ce retard est de sa faute et non de la mienne. Si je n'ai pas encore payé Techener, c'est par une autre raison : je n'ai pas encore reçu ses livres. MM. Debure attendent, pour me les expédier, qu'il y ait de quoi faire une caisse de grandeur raisonnable. J'ai écrit à Techener de s'entendre avec toi pour me donner la liste des ouvrages qu'il a acquis depuis mon départ et qui pourraient me convenir. Je suis étonné de n'avoir pas reçu de réponse. Est-ce qu'il me boude? Il aurait grand tort; moi je l'aime beaucoup, quoiqu'il me vende quelques-uns de mes livres un peu cher.

Il paraît que, dès que j'ai quitté l'Arsenal, j'y suis oublié complètement. Sans Taylor et ses commissions, que je fais avec une grande exactitude, je n'aurais pas reçu de tes nouvelles. Cela n'est pas bien. Ton insouciance s'est communiquée à Delangle, car il ne m'a pas envoyé la *Philomèle,* malgré sa promesse. Je compte plus sur celle que m'a faite M. Crapelet, de m'adresser tes *Mélanges* aussitôt qu'ils auront paru; mais quand paraîtront-ils? C'est ce que je ne sais pas.

M. Beuchot doit t'avoir expédié du gibier; car le temps est favorable pour la chasse. Si tu en as reçu, dis-le moi, pour que je

remercie l'expéditeur. Si tu n'en as pas reçu, dis-le moi encore, pour que je lui reproche son manque de parole.

Adieu, frère. Mes amitiés à ta femme, à ta fille et à tous les habitués de l'Arsenal. Ne m'oublie pas près de Gorze (?), de Tonnet et de Clueys. Je t'embrasse bien tendrement.

XXXVI (1)

10 février 1829.

MON CHER AMI,

Depuis ma dernière lettre je n'ai pas cessé de travailler avec la même activité à notre *Bibliothèque franc-comtoise.* J'ai déjà, si je ne me trompe, deux ou trois cents notices, dont quelques-unes assez étendues. Il me semble que tu en seras content. Je n'ambitionne pas d'autre prix d'un travail qui d'ailleurs m'amuse beaucoup. Je ne me borne pas à consulter les catalogues ni à décrire les livres que j'ai sous la main. Le bibliothécaire de Vesoul, à qui j'avais demandé quelques renseignements, vient de m'envoyer son catalogue C'est un énorme volume, format atlantique, très incommode pour moi, à raison de ma mauvaise vue. Je l'ai lu dans quatre jours, sans manquer une ligne. J'y ai trouvé cités quelques ouvrages curieux, entre autres notre *Bréviaire* de 1489, dont le P. Laire ne parle que d'après Dunod et qu'il n'avait jamais pu se procurer; celui de 1496, inconnu au P. Laire et même à M. Van Praët. L'exemplaire est peau de vélin. La bibliothèque de Vesoul est beaucoup plus précieuse que je ne me l'imaginais, surtout dans la partie historique, où j'ai noté deux cents volumes que nous n'avons pas, et que je croirais acheter à bas prix si je les trouvais pour 1,000 ou 1,200 fr.; mais on n'y trouve presque aucun ouvrage d'auteurs de la province. Cependant D. Coquelin, le dernier abbé régulier de Faverney, en avait formé une collection qui passait pour complète. Qu'est-ce que tout cela est devenu?

Connais-tu le poème de l'abbé Callier : *Dola obsessa à Condæo,* in-8°, imprimé par Joly en 1822? Il n'a été tiré qu'à 50 exemplaires, dont moitié sur papier de couleur. Je viens d'écrire à Pallu de m'en procurer un exemplaire pour toi, dans le cas où tu ne l'aurais pas. Je lui offre en échange *l'Eponge pour effacer la censure* du P. Do-

---

(1) Suit la lettre CIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 218.)

minique Vernerey, que j'ai double. Je suis sûr qu'il acceptera ma proposition, ainsi tu ne tarderas pas d'avoir dans ton cabinet une nouvelle rareté franc-comtoise.

J'ai vu ces jours derniers l'abbé Dartois, directeur du petit séminaire d'Ornans. C'est un excellent jeune homme et un grand amateur de livres. Il m'a dit qu'il avait dans sa collection un ouvrage dont il ne s'est pas rappelé le titre, mais qui porte sur le frontispice la signature de notre Gilbert Cousin. Je le lui ai troqué sans le voir, et dès que je l'aurai vu, je te l'enverrai. Tu vois que je ne t'oublie pas dans l'occasion. Fais de même.

Je ne reçois rien de Techener ni du jeune Crozet. Les ventes pour lesquelles j'avais donné quelques commissions à MM. Debure sont terminées, et ils ne tarderont pas à m'envoyer ce qu'ils ont acheté pour moi, avec les volumes de Techener qu'ils ont depuis le mois de novembre. Je solderai Techener sur-le-champ; mais je ne puis pas payer Crozet sans la facture. Dis-lui donc de me l'envoyer; si elle est inexacte, je la rectifierai. Pour Dieu, qu'il soit tranquille ! Je serais désolé de lui faire tort d'un centime.

J'ai l'exemplaire que tu m'as donné dans le temps de ta *Dissertation sur les antennes*. Si j'en retrouve par hasard un autre, ce qui n'est pas impossible, je l'achèterai. Mme Deis doit avoir celui que tu as donné à son mari, et tu en as distribué quelques autres à tes amis, qui ne peuvent pas être perdus.

Je t'ai déjà dit que l'association de Dumont à notre Académie était ajournée au mois d'août. Il avait pour concurrent M. Cordier, le député du Jura, qui avait des titres plus brillants et qui a réuni l'unanimité des suffrages. Notre Soulié a été nommé dans la même séance correspondant étranger. Il ne tardera pas à recevoir son diplôme, s'il ne l'a déjà.

Tu devrais bien me réconcilier avec Victor Hugo. Si je ne l'ai pas vu dans mon dernier voyage, tu en es un peu la cause. Toutes les fois que je te parlais de faire cette course, tu me disais : Nous irons une autre fois, Victor viendra dimanche. Les semaines et les mois se sont passés en attendant qu'il vînt à l'Arsenal ; et je suis reparti sans l'avoir vu. Dis-lui donc combien je l'aime, et que s'il ne lui faut que des visites pour me pardonner, je lui en ferai l'hiver prochain, jusqu'à ce qu'il me dise : C'est assez.

Le jeune Marmier, dont je t'ai porté au mois de septembre une lettre que tu as trouvée extravagante, vient de quitter brusquement la bibliothèque, où je lui avais procuré une petite place de 400 fr., en attendant mieux, pour aller à Paris tenter les aventures. Je crains bien que tu n'aies deviné le sort qui attend ce malheureux jeune

homme, quand tu m'en parlais dans une de nos promenades sur le boulevard; je soupçonne que c'est le propriétaire du *Voleur* qui l'a mandé à Paris, en lui promettant de l'associer à cette entreprise. En partant, il m'a laissé une lettre dans laquelle il me dit que je n'entendrai jamais parler de lui, s'il ne parvient pas à se faire un nom honorable dans les lettres. Je suppose qu'il ira te voir. Fais à cet égard ce que tu croiras convenable.

Mes tendresses à ta femme et à ta fille. Rappelle à Delangle qu'il m'a promis un exemplaire de la *Philomèle* et que je l'attends encore. Si tu en donnes une nouvelle édition, comme cela est présumable, je te fournirai une note que le hasard m'a fait trouver, mais que je n'ai pas sous la main pour te l'envoyer.

Mille choses aux amis. Ton frère.

XXXVII

1er mars 1829.

Mon cher ami,

Tu dois avoir reçu un exemplaire papier bleu du poème de l'abbé Callier. Pallu me mande qu'il vient de te l'adresser par la poste. On ne m'a pas encore envoyé d'Ornans le volume avec la signature de Gilbert Cousin; mais, s'il ne m'arrive pas bientôt, je le réclamerai, et je te le ferai passer par la première occasion.

MM. Debure me mandent qu'ils viennent de m'expédier par le roulage, avec les livres qu'ils m'ont achetés aux ventes qui ont eu lieu cet hiver, ceux que Techener avait déposés chez eux au mois de novembre dernier. Dès que je les aurai reçus, je lui en enverrai le prix en un mandat sur un banquier.

J'ai lu la plume à la main ton *Examen critique des dictionnaires*; et si, comme je te le conseille, tu t'occupes jamais d'une nouvelle édition de cet ouvrage, je pourrai te fournir des remarques et des additions que je crois assez curieuses. Jacquemard a un exemplaire de Boiste tout couvert de ses notes, dont il se propose de te faire hommage, si tu crois pouvoir en tirer parti pour tes travaux relatifs à la grammaire. Mande-moi s'il doit te l'envoyer, ou plutôt écris-lui directement à Bourguignon-lez-Morey, par Combeaufontaine, département de la Haute-Saône.

Notre *Bibliothèque curieuse*, à laquelle je travaille sans relâche, commence à prendre une certaine tournure, mais il y a des points

sur lesquels je me trouve arrêté court, faute des documents nécessaires. Je ne sais, par exemple, où trouver des éclaircissements sur les auteurs des anciens romans comtois, cités par D. Grappin dans son *Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, p. 303, tels que Girard de Roussillon, Guillaume de Dole, etc. Tu pourrais, ce me semble, consulter à cet égard M. Méon, qui ne refuserait pas de nous mettre sur la voie ou même de nous guider dans nos recherches.

Debure, *Bibl. instruct.*, n° 3842, cite un manuscrit du roman de Gérard, comte de Nevers, qui existait alors dans le cabinet de Gaignat, et dont la suscription porte : Escript par moi, Guyot d'Augerans (près de Dole), par le commandement de Philippe, duc de Bourgogne. Les bibliographes ne regardent Guyot d'Augerans que comme le calligraphe; mais ne pourrait-il pas être aussi l'auteur de la traduction en prose de ce roman? C'est ce que je te prie de vérifier sur les exemplaires imprimés que doit garder la bibliothèque de l'Arsenal, si riche en ouvrages de ce genre. Tu me demandais de la besogne, en voilà; mais auras-tu le loisir de t'en occuper?

Les *Mélanges* s'impriment-ils? M. Crapelet m'en a promis deux exemplaires, un pour notre bibliothèque et l'autre pour moi. Je le crois plus exact et plus consciencieux que Delangle, qui m'avait promis un exemplaire de la *Philomèle* et un du *Dictionnaire des onomatopées*, et qui ne m'envoie rien du tout. M. Marquiset, logé à l'hôtel d'Italie, et qui doit revenir à Besançon dans le courant de mars, se chargerait volontiers de me rapporter les présents de Delangle, et les autres bagatelles que tu voudrais y joindre, si tu en as trouvé quelques-unes à m'acheter. Mon intention n'est pas de te constituer en frais, je te rembourserai scrupuleusement.

Le diplôme de Soulié qui lui confère le titre d'académicien correspondant lui a été adressé dans une caisse de livres envoyée à M. Groslambert, pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, rue des Vieilles-Tuileries, n° 42. S'il n'a pas encore reçu cette pièce, il faut qu'il prenne la peine de la réclamer; s'il l'a reçue, il faut qu'il en accuse la réception au secrétaire perpétuel.

On m'a dit que tu prenais un intérêt très vif au jeune Marmier, et que tu lui avais promis de lui procurer un petit emploi qui lui fournirait les moyens de vivre, en lui laissant le temps de poursuivre ses travaux littéraires. Je t'en remercie. Il a une mauvaise tête, mais un cœur excellent, et je crois que s'il est dirigé dans ses études d'une manière convenable, il pourra faire un jour de l'honneur au pays.

On parle d'un voyage que Victor Hugo se propose de faire ici au printemps prochain. S'il exécute ce projet, nos jeunes gens seraient

bien aises de savoir le jour de son arrivée, afin d'aller à sa rencontre. Ils veulent lui procurer le plaisir d'une ovation.

Mes amitiés à ta femme et à Marie. Ne m'oublie pas près des habitués de l'Arsenal. Je t'embrasse de cœur. Ton frère.

C'est Gandillot l'aîné, le frère de celui qui a épousé ta cousine Virginie, qui te porte cette lettre. Je n'ai pas besoin de te dire de lui faire amitié. Son nom porte sa recommandation.

XXXVIII

16 mars 1829.

MON CHER AMI,

M. Amédée Thierry, que tu as tant contribué à faire nommer à la chaire d'histoire de la Faculté de Besançon, va passer quelques ours à Paris. Il se fait un plaisir extrême de te voir et de te remercier des démarches que, sans le connaître personnellement, tu as faites en sa faveur. C'est un homme de beaucoup d'esprit et un intime ami de Mme Tastu, double motif pour que tu aies du plaisir à causer avec lui de notre pays et des moyens de le tirer de son apathie.

Les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* sont imprimés depuis longtemps. D'après la promesse solennelle de M. Crapelet, je m'attendais à en recevoir sinon deux exemplaires, au moins un; mais M. Crapelet est comme Delangle, il oublie les personnes qu'il ne voit plus.

Dans mes moments de loisir je travaille toujours à notre *Bibliothèque curieuse*, et j'espère qu'elle sera finie pour l'hiver prochain. Je t'ai déjà demandé quelques renseignements que tu ne m'envoies pas sur nos anciens romanciers. Il faudra, je le vois bien, que je prenne le parti d'aller les chercher moi-même à la bibliothèque du roi. Maintenant il ne s'agit pas de faire une course fatigante et ennuyeuse; il n'est question que d'ouvrir un volume que tu as sous la main. Prends la *Bibliothèque de Lorraine* de D. Calmet, cherche l'article Boissard, et dis-moi si tu as jamais vu citer ailleurs *Habitus variarum orbis gentium,* in-fol. obl., recueil de soixante-douze estampes. Les figures de l'exemplaire que D. Calmet avait sous les yeux étaient très bien enluminées. Cet ouvrage n'existe pas à la bibliothèque de l'Arsenal, j'en suis sûr; mais il n'est pas pos-

sible qu'on ne le trouve pas dans le cabinet des estampes. Il faudrait pouvoir en parler d'une manière convenable, et ne pas se borner à copier Calmet.

Je n'ai pas reçu d'Ornans la signature de Gilbert Cousin ; mais je dois y passer la semaine prochaine en allant voir Curasson, et je ne m'en reviendrai pas sans te rapporter le précieux autographe dont tu désires enrichir ta collection.

Mes amitiés à ta femme et à Marie. Je t'embrasse comme je t'aime, *ex omnibus viribus.*

XXXIX (1)

7 juin 1829.

MON CHER AMI,

Ce n'est point ici la grande lettre que tu me demandes, et que tu recevras dans quelques jours. Je n'ai pas le temps ni la main assez sûre pour pouvoir l'écrire aujourd'hui. Je t'envoie la signature de Gilbert Cousin. J'attends l'abbé Gousset, qui est en vacances, pour aller chercher au séminaire et à Beaupré l'exemplaire broché de l'*Histoire* de Bullet que tu demandes. Si je ne le trouve pas dans une de ces bibliothèques, il ne faudra plus y compter, parce que, comme tu le sais aussi bien que moi, l'ouvrage a été relié en fonds. Tous les exemplaires que j'ai vus jusqu'ici sont uniformes, veau ou basane avec filets. Envoie-moi ton exemplaire de l'*Esope*, et tu recevras sur-le-champ celui de la bibliothèque. Je dois te prévenir que celui-ci porte le timbre de la ville. Je ne te dis pas de joindre à ton *Esope* les *Mélanges*. M. Crapelet m'en avait promis deux exemplaires ; il en aura sans doute disposé. M. Delangle m'avait promis la *Philomèle !* A peine j'ai quitté Paris que j'y suis complètement oublié. Si dans tes visites chez Techener ou sur les quais, il te tombait entre les mains quelques ouvrages qui conviennent à la bibliothèque, envoie-les-moi par MM. Debure où par la diligence, si le poids est de plus de cinq kilogrammes, avec la facture, que je paierai sur-le-champ. Je t'ai déjà fait cent fois cette prière, toujours inutilement.

Mes amitiés à ta femme et à ta fille. Je t'embrasse de cœur.

---

(1) Suit la lettre CIV de Nodier. (Rec. Estignard, p. 220.)

XL.

19 août 1829.

Mon cher ami,

Je crois pouvoir t'assurer qu'il n'existe pas un seul exemplaire broché de l'*Etablissement de la religion chrétienne*, par Bullet, éd. originale. M. l'abbé Gousset, à qui j'ai fait part de ta fantaisie, a rédigé une encyclique à tous les curés, vicaires et habitués des paroisses du diocèse, et cette mesure n'a rien produit. Je l'avais chargé pourtant d'offrir un exemplaire maroquin relié contre un qui serait couvert de papier, à condition que celui-ci aurait toutes ses marges. J'ai fait moi-même des recherches à la bibliothèque d'Ecole, et elles ont été infructueuses. Il faut donc renoncer à jamais avoir un Bullet broché. Pour te consoler un peu de ce désappointement, je t'envoie les *Eléments primitifs des langues*, par Bergier, exemplaire broché que j'ai trouvé par hasard sur l'étalage d'un bouquiniste. J'y joins les *Mémoires* de D. Grappin sur l'administration du cardinal Granvelle dans les Pays-Bas. C'est, comme tu le sais, une brochure excessivement rare Il y a deux ans que je la cherche pour l'envoyer à M. Amédée de Pastoret, qui travaille à l'histoire des troubles des Pays-Bas. Je te laisse le maître de la garder ou de la lui offrir de ma part, comme tu voudras.

Ton exemplaire de l'*Æsopus in Europa* est incomplet. Je suis bien surpris que toi, qui collationnes tes livres avec tant d'exactitude, tu ne t'en sois pas aperçu. Les cahiers dont se compose cet ouvrage sont mal rangés, et il en manque un. Le libraire qui te l'a vendu ne peut pas s'empêcher de le reprendre, et de t'en trouver un autre. Je n'ai pas reçu de M. Crapelet tes *Mélanges*, quoiqu'il m'en eût promis non pas un, mais deux exemplaires. Il te les a peut-être remis pour me les envoyer, et tu les as donnés à d'autres ; et la nouvelle édition des *Onomatopées* et la *Philomèle*, c'est la dernière fois que je t'en parle. Je suis las de répéter toujours la même chose.

Notre ami Pauthier m'a donné des nouvelles de ta santé. Je te prie de la soigner pour l'amour de moi. Nous avons déjeuné hier chez Saint-Juan, où le vin nouveau de l'Etoile n'a pas été ménagé. Aussi je m'en ressens ce matin à la difficulté que j'ai d'écrire.

Tu dois avoir éprouvé beaucoup de peine de la retraite de M. de Martignac. Je désire vivement qu'elle ne change rien à la position

de M. Marandon, à qui je te prie de dire mille choses affectueuses de ma part. J'étais à Dijon, occupé de faire des recherches pour notre *Bibliothèque comtoise,* lorsque M. Courvoisier a traversé Besançon, venant de Luxeuil et se rendant à Lyon avant d'aller à Paris. Il a paru fâché de ne pas me rencontrer. Je ne devine pas ce qu'il aurait voulu me dire, mais, depuis une vingtaine d'années que je le connais, il m'a toujours témoigné de l'affection. C'est un très honnête homme, et, quoi qu'en disent les journaux, un bon Français. S'il accepte le ministère, ce qui n'est pas certain, c'est qu'il aura la conviction de pouvoir faire du bien.

Le pauvre père Béchet est aux eaux de Bourbonne, pour une paralysie de tout le côté droit. Il commence à se servir de sa main, mais il est toujours privé de l'usage des jambes. On espère qu'il échappera encore cette fois, mais les attaques sont trop réitérées pour qu'on puisse se flatter de le conserver longtemps.

Viancin se porte bien, il ne t'oublie pas; il est maintenant dans nos montagnes pour des affaires qui l'y retiennent plus longtemps qu'il ne voudrait. D. Grappin supporte ses quatre-vingt-treize ans avec une facilité admirable; il s'est remis depuis quelque temps à faire des vers; toutes les fois que je vais le voir, nous parlons de toi.

J'ai de la besogne à Besançon, de sorte que je ne sais pas au juste quand j'irai à Paris; peut-être au mois de novembre, pendant l'hiver, s'il n'est pas trop rigoureux, ou bien au printemps, mais il faut que j'y aille pour t'embrasser, pour reprendre nos causeries des boulevards, pour achever notre travail, pour copier les manuscrits de Gilbert Cousin que possède la Bibliothèque royale, pour bouquiner sur les quais et chez Techener, pour m'arranger avec M. Michaud au sujet du supplément de la *Biographie.* J'ai déjà deux cents articles curieux et dont on ne trouverait pas vestige dans aucune *Biographie.* La lecture que j'ai faite des notes de Mercier Saint-Léger sur les *Bibliothèques* de Lacroix du Maine et Duverdier m'a fourni bien des matériaux. S'il se trouvait un spéculateur qui voulût donner une nouvelle édition de ces *Bibliothèques,* je crois que je m'en chargerais, à condition que tu mettrais ton nom à côté du mien sur le frontispice. Ce travail m'amuserait beaucoup.

Mes amitiés à ta femme, à Marie, à Fanny, à Soulié, de Cailleux, Taylor, etc. La bibliothèque n'a pas encore reçu la dernière livraison du *Voyage en Franche-Comté.* Dès que je l'aurai, je ferai relier le volume comme les deux premiers. Ceci est pour Taylor.

Je t'embrasse de cœur.

XLI

25 août 1829.

Mon cher ami,

Je te recommande vivement M. Salomon, que tu te souviendras peut-être d'avoir vu, il y a quelques années, à Besançon. C'est un ami de Viancin, un habile musicien, et l'inventeur de l'harpo-lyre, instrument dont je t'ai déjà parlé. Fais tout ce que tu pourras en sa faveur. Tu m'obligeras par là plus que je ne puis te dire.

Nous avons eu hier une séance académique à laquelle assistait notre Jouffroy, venu tout exprès de ses montagnes. Il a trouvé que nous avions aussi bonne mine que vos académiciens de Paris, et que sur l'article des compliments, nous étions presque aussi forts. Nous avons donné une belle médaille d'or à Pauthier pour son ode sur le dévouement de de Sèze. Nous avons élu président Viancin, qui ne s'attendait guère à cet honneur. Le soir, nous avons eu un banquet qui a duré jusqu'à onze heures. Tu vois que tout s'est bien passé. Tu manquais à cette réunion de famille, mais il y a bien des années que je te recherche partout, et que je te regrette.

Auguste a dû te remettre de ma part un exemplaire broché des *Eléments primitifs des langues* de Bergier. Le *Portus Iccius* est introuvable, et je n'ai pas encore pu mettre la main sur la *Cassette* de Mme de Montigny. Je me repens de l'avoir si bien cachée. Quand est-ce que je te verrai? Je n'en sais rien, le plus tôt possible. Si je peux me débarrasser d'une besogne un peu pressante qui me retient ici, je pourrai bien partir avec Jouffroy, qui s'en retourne dans le mois d'octobre, mais je n'en veux pas répondre. T'ai-je dit que dans une course que j'ai faite à Dijon, j'ai découvert des matériaux pour notre *Bibliographie franc-comtoise?* Des noëls au patois de Vanclans, dont je n'avais jamais entendu parler, les *Orationes* d'Etienne Guyon, la *Conformité* de Dupinet, avec une dédicace aux très illustres et magnifiques seigneurs les gouverneurs de Besançon? Quand même je te l'aurais déjà dit, cela est égal; il y a des choses qu'on est bien aise d'entendre deux fois. D'ailleurs tu ne seras pas fâché de voir que je m'occupe sérieusement de notre œuvre.

Aurai-je le *Coucy* de M. Crapelet? C'est la seule de ses publications qui nous manquera, si tu ne me l'envoies pas. Quant à l'acheter, je

ne le peux pas, du moins cette année, ayant épuisé tous mes fonds à la vente Brulard, où j'ai eu presque tout ce que je désirais, les poésies de Boissard, éd. de Metz, et cinquante volumes d'épistolaires latins, sans compter des poètes, des philosophes, des naturalistes, etc.

Mes tendresses à Marie et à sa mère. Amitiés au bon Soulié, à M. Marandon, à M. de Cailleux et *tutti quanti.*

Je t'embrasse bien fort.

XLII (1)

7 octobre 1829.

MON CHER AMI,

Quand ta lettre est arrivée à Besançon, j'étais à Bâle, où je suis allé faire des recherches pour notre *Bibliographie franc-comtoise.* J'y ai trouvé la tragédie de l'*Homme affligé* de Cousin, que tu n'as jamais vue, j'en suis sûr, et plusieurs autres bouquins rarissimes; mais il a fallu me contenter malheureusement d'en rapporter des descriptions, car les exemplaires appartiennent à la bibliothèque de la ville.

Ce que tu me dis de ta position pécuniaire me cause un grand chagrin. Marquiset, le seul banquier que je connaisse, est à Marseille depuis deux mois. Tous mes autres amis et les tiens ne pourraient pas réunir une somme aussi forte que celle dont tu as besoin. Comme tu ne comptais, et avec raison, que légèrement sur moi pour te tirer d'embarras, j'espère que tu te seras retourné d'un autre côté et que maintenant tu es tranquille.

Je n'ai rien à demander à M. Courvoisier que des livres pour notre bibliothèque. Je ne devine pas ce que, dans sa position, il pourrait faire pour moi. Explique-toi clairement. Puisqu'il s'agit de ta fille, de notre chère Marie, il n'est rien que je ne fasse avec empressement pour assurer son bonheur et le tien. Tu n'en as jamais douté ; écris-moi donc bien vite. J'irai s'il le faut à Paris avant l'époque que j'avais fixée pour ce voyage. Je comptais n'y aller qu'avec M. Bourgon, pendant la session; mais c'est le temps où les ministres sont le plus occupés, et je crois qu'il vaut mieux que j'y aille auparavant. Je puis être prêt à partir dans une dizaine de jours; mais j'attendrai ta réponse avant de me mettre en chemin. Ne vou-

(1) Suit la lettre CV de Nodier. (Rec. Estignard, p. 222.)

lant pas augmenter tes charges, je n'irai pas prendre ma chambre à l'Arsenal ; mais je me logerai si près de toi que nous nous verrons tous les jours, pendant les instants que tu pourras me donner. Je te porterai les notes que j'ai déjà recueillies pour notre *Bibliothèque*, mais le travail n'est pas encore aussi complet que je le voudrais bien. Si ton *Socrates de Gemmis* a 39 pages, il n'y manque rien. Il ne faut point d'armoiries aux *Insignia Velleris aurei*. Je ne connais point la petite dissertation d'un autre Chifflet qui se trouve à la fin de ton exemplaire de la *Toison d'or*. Mais j'en prendrai la note.

Dom Grappin a été très sensible à ton bon souvenir. Au lieu d'une lettre, tu en auras vingt de lui, si tu veux, pour ton autographie. Il écrit du matin au soir avec une facilité que pourrait envier un homme de trente ans, et il est né le 1er février 1738.

Mes tendresses à ta femme et à ta fille. Je t'embrasse de cœur.

XLIII

3 janvier 1830.

Mon cher ami,

J'ai trouvé ma mère hors de danger, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit rétablie. Je ne conserve même qu'une faible espérance de la voir recouvrer entièrement la santé. Je lui ai donné une garde qui ne la quitte pas un seul instant, et je passe près de son lit tout le temps que je ne suis pas forcé d'être à la bibliothèque. Souvent je lui parle de toi ; quelquefois je lui dis que si tu n'étais pas toi-même malade, tu viendrais la voir avec ta femme et ta fille, et cela lui fait grand plaisir. D'autres fois je lui dis que tu m'as mandé de la conduire à Paris aussitôt qu'elle serait rétablie ; que tu lui fais préparer un appartement superbe ; que tu veux qu'elle assiste au mariage de ta fille, et elle pleure de joie : « Ce pauvre Nodier, il m'aime donc bien ! Dis-lui que je l'aime bien aussi, mais que je ne peux pas aller le voir cet hiver, il fait trop froid. » Je lui ai déjà parlé de mon projet de retourner bientôt à Paris, mais elle ne veut pas y consentir, et tu sais qu'il m'est impossible de la quitter dans la situation où elle se trouve ; mais si je n'assiste pas en personne au mariage de Marie, il me semble qu'il est possible de m'y faire représenter par Jouffroy, et de laisser une place blanche sur le contrat pour que je puisse y mettre ma signature au-dessous de la tienne. Je ne pense pas

qu'il y ait le moindre inconvénient à faire cette demande au notaire. Je voudrais bien offrir aussi quelque chose à Marie qui lui fît plaisir, qui lui rappelât l'amitié qui m'unit à son père et le tendre attachement que je lui ai voué. Tu me feras grand plaisir de m'aider dans cette circonstance, mais ne va pas lui en parler, car je voudrais la surprendre. Je te permets seulement de consulter sa mère ou Fanny, qui sauront mieux que nous deux ce qui sera le plus convenable. Ne va pas me répondre de travers, car je le veux, et cela sera : mais il vaudrait mieux que cela fût bien. Par exemple, je pourrais lui offrir un joli meuble, une commode, un secrétaire, un bonheur du jour, car nous avons, comme tu sais, d'excellents ébénistes, dont tous les ouvrages se vendent à Paris. Je sais que Marie n'aime pas les futilités, et c'est ce qui m'a donné l'idée d'un meuble de ménage ; mais il y a des choses qui pourraient lui plaire davantage, et c'est ce que je voudrais savoir.

La mort de notre pauvre ami Maurice laisse vacante une place de conseiller à la cour royale de Besançon. Son fils ne se trouve pas en position de lui succéder ; il est parti pour Paris dans le dessein de solliciter la place de son père. S'il l'obtient, il n'y a rien à dire ; mais s'il ne peut pas l'obtenir, il serait bien à désirer qu'elle fût donnée au fils de Dusillet. Tu pourrais, ce me semble, voir le garde des sceaux, qui t'aime tant, et lui parler pour le jeune Dusillet, qui ne sera présenté ni par M. Chifflet ni par M. Clerc, quoiqu'il ait cent fois plus de mérite que tous ses concurrents. Cette démarche, qui te coûterait si peu, serait une bonne action sous tous les rapports. Si tu ne veux pas prendre la peine d'aller jusqu'à la chancellerie, écris du moins une lettre au garde des sceaux ou fais-lui parler par ton gendre. C'est un service que tu ne peux pas refuser à Dusillet ni à moi, qui t'en prie.

Le *Roi de Bohême* n'est pas encore annoncé dans le *Journal de la Librairie*. S'il était arrivé, comme je l'espérais, avant le jour de l'an, j'en aurais pu placer cinq ou six exemplaires. Dis à Delangle de m'en adresser deux à douze pour quinze, comme nous en sommes convenus. J'en veux offrir un à Saint-Juan, qui a beaucoup de bontés pour ma mère, et je garderai l'autre pour notre bibliothèque. Ce sera le moyen de le faire connaître promptement.

Merlin ne m'a pas encore envoyé ton catalogue ; je ne sais pas d'où peut venir ce retard. Guillaume et du Bouvot me l'ont envoyé demander en communication. Il faut en adresser un exemplaire au bibliothécaire de Dole. Pallu, qui ne dépense pas comme moi ses fonds d'avance, pourra bien faire une demande importante. Quant à moi, je me bornerai aux auteurs franc-comtois qui manquent à

notre collection. Envoie-moi ton premier catalogue avec les prix, que j'avais mis de côté pour l'emporter. Je te le renverrai au besoin quand je les aurai fait copier.

Le bon père Béchet est toujours bien malade. Il vient d'éprouver, il y a encore quelques jours, une attaque d'apoplexie qui s'est terminée par une paralysie du côté droit. Je l'ai vu dans ce triste état; il m'a demandé de tes nouvelles, et comme je lui ai dit que nous avions souvent parlé de lui ensemble, il s'est mis à pleurer. En me répondant, ne manque pas de me dire un mot d'amitié pour ce digne homme, afin que je puisse lui porter ta lettre. Je suis sûr que cela lui fera grand plaisir.

Les fonds de la Bibliothèque pour 1829 sont épuisés il y a longtemps. Je n'ai point d'argent en caisse, mais il m'en reviendra bientôt. Ainsi je pourrai payer Crozet dans le courant de février. Il y a longtemps qu'il aurait été payé s'il m'eût envoyé une facture que je lui ai demandée tant de fois. C'est une pièce *comptable* qu'il me faut fournir absolument. Puisqu'il ne veut pas me l'envoyer, je ferai comme je pourrai pour y suppléer; mais du moins il ne refusera pas, j'espère, de m'accuser la réception de l'argent que je lui enverrai. Quel singulier petit homme !

Fais mes amitiés à tes femmes et aux habitués de l'Arsenal. Idalie te prie de mettre quelques lignes sur son album; elle demande la même faveur à Soulié, que j'embrasse de tout mon cœur. Mille choses en particulier à Cailleux, que je regrette d'avoir vu si rarement. Tout à toi.

XLIV (1)

22 janvier (1830).

MON CHER AMI,

J'ai écrit à M. Courvoisier, comme tu me le demandais; mais quoique je lui aie écrit de bonne encre et en caractères fort lisibles, je ne sais pas si ma lettre aura l'effet que tu en attends pour notre cher Jules. Il faut, mon ami, que tu prennes un peu sur toi, et que tu fasses une visite à la chancellerie pour inviter Sa Grandeur à signer le contrat de ta fille. Je gage bien que tu n'y as pas pensé, mais cela me paraît indispensable; au surplus, demande à cet égard l'avis de Dusillet, qui est à Paris, qui voit tous les jours notre Excellence, à

(1) Suit la lettre CVIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 228.)

laquelle il n'a rien à demander pour lui, puisque son fils vient d'être nommé conseiller à la cour royale de Besançon en remplacement de Maurice, et qui peut, par cette raison, demander pour toi ou pour ton gendre, car c'est tout un.

Ta lettre, mon ami, est venue ajouter à tous mes chagrins. J'avais besoin de te savoir heureux du bonheur de ta fille, de croire que, ta bibliothèque vendue et toutes tes petites affaires arrangées, tu pourrais prendre quelques mois de repos et soigner ta santé, qui ne continue à être mauvaise que parce que tu ne fais rien pour la rendre bonne. Mais tu ne veux pas même me laisser mes rêves; il faut que je sois inquiet et de ce qui se passe autour de moi et de ce qui se fait à Paris. Le bon M. Béchet est mort le 7 de ce mois d'une attaque de paralysie qui s'est compliquée avec une fièvre catarrhale; il a conservé toutes ses facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment. La veille de sa mort, il me parlait encore de toi, et quand je lui ai donné l'assurance que tu ne l'oubliais pas, que tu me parlais de lui dans presque toutes tes lettres, il fit un effort pour sourire et voulut porter ma main, qu'il tenait, à sa bouche; je m'y opposai et l'embrassai les larmes aux yeux. Je ne pensais guère alors que je ne le reverrais plus.

Notre pauvre ami Bailly est mourant de la maladie de poumons qui le mine depuis une dizaine d'années. Il était un peu mieux, il est retombé depuis huit jours, et les médecins déclarent qu'à moins d'un miracle qu'ils n'osent plus se promettre, il est impossible qu'il ne reste pas dans une des crises qui se succèdent à chaque instant. Je vais demander de ses nouvelles trois fois par jour; mais depuis avant-hier on ne veut pas me laisser entrer dans la chambre. On craint que ma figure triste ne le frappe et n'aggrave encore son mal.

Et c'est ce moment-là, mon cher ami, que tu prends pour augmenter mes inquiétudes sur ta santé et sur ta position ! Mais je ne veux pas te croire, je veux garder mes illusions. Il est impossible qu'il y ait au monde des gens assez méchants pour arranger d'avance la chute d'un livre qu'ils ne connaissent pas; mais cela serait, qu'ils ne réussiraient pas dans leur détestable projet. Tous les littérateurs honnêtes se ligueraient pour le faire échouer, et leurs tentatives, loin de nuire à ton livre, en assureraient le succès. Le *Roi de Bohême* en aura un très grand, c'est moi qui te le prédis. L'ouvrage est gai, original, amusant, et je défie tous les affidés du saint-office français d'y trouver la moindre chose à reprendre. Ainsi de ce côté-là je suis bien tranquille. Ta santé, c'est autre chose, mais aussi pourquoi ne la soignes-tu pas davantage?

J'ai reçu ton catalogue; j'en ai distribué des exemplaires à l'abbé Gousset, à Guillaume, à Bretillot, à Vieille-Muguet, etc. J'ai déjà fait une note pour M. Merlin; mais je ne l'ai pas encore envoyée. Elle est bien longue, et elle l'aurait été bien davantage si j'y avais porté tous les ouvrages dont j'ai envie; mais dans ma position et avec mes faibles ressources, il faut savoir se borner. Je te prie de répéter à M. Merlin que je ne veux acheter de livres qu'à des prix raisonnables, et que je ne peux pas mettre à ta vente plus de 4 à 500 francs. Aussitôt la réception de son envoi, il sera remboursé en un mandat à vue sur Paris.

Ma mère continue à aller de mieux en mieux. Sans le froid, encore plus rigoureux ici qu'à Paris, elle serait, je crois, entièrement rétablie. Elle se lève déjà quelques heures tous les jours; mais elle ne peut pas songer de longtemps à voir la rue, si ce n'est par la fenêtre, et moins encore à faire un voyage comme celui que tu lui proposes. Je lui ai lu le passage de ta lettre qui la concerne; elle en a été vivement touchée et me charge de te faire tous ses remerciements. Le voyage de Paris ne l'effraie pas du tout : si j'étais là, qu'elle dit, je suis bien sûre que Fanny aurait bien soin de moi. Elle s'était mis dans la tête de l'avoir pour bon, et elle y pense toujours.

Viancin et Saint-Juan me chargent de les rappeler à ton souvenir. Fais mes amitiés à Taylor, Cailleux, Soulié, Jal, etc. Demande à Taylor s'il a eu la complaisance de faire les dessins pour l'album d'Idalie. Elle désire y trouver quelques mots de toi, de Soulié, son bon ami, et de Marie, à qui elle dit mille tendresses.

Quant à moi, je fais pour l'heureux couple les vœux les plus ardents. Ah! si ma dernière démarche près de S[a] G[randeur] pouvait avoir quelque succès! Mes tendresses à ta femme et à Fanny. Je t'embrasse de cœur.

XLV

31 janvier 1830.

Mon cher ami,

Je reçois de M. Courvoisier une lettre dont je m'empresse de t'adresser la copie, afin que tu voies que je n'ai pas négligé ton affaire, et que, si elle ne réussit pas au gré de tes souhaits, ce n'est pas ma faute.

« Je voudrais, mon cher Weiss, pouvoir faire ce que vous me

demandez pour le gendre de Nodier. Mais cela n'est pas aussi facile que vous paraissez le croire. Les places de référendaires sont comptées ; le cadre en est rempli ; il faudrait quelque vacance. Ce que j'ai fait pour M. Menessier se consolidera, mais en attendant, je ne vois rien de mieux pour lui. »

Cette lettre ne nous ôte pas toute espérance. Il s'agit de faire naître l'occasion et de la saisir. Je voudrais que tu allasses voir M. Courvoisier pour le remercier de ses bonnes dispositions à ton égard, et l'y affermir. Je sais bien que tu n'aimes pas à te déranger, mais, mon ami, il s'agit du bonheur de ta fille, et cette considération doit l'emporter sur toutes les répugnances, bien ou mal fondées.

J'ai écrit à Pauthier comme tu le désirais. Je lui ai dit que si j'avais pu penser que la place dont il s'agissait pouvait te convenir pour ton gendre, très certainement je ne l'aurais pas demandée pour un autre ; que je n'étais allé à Paris que parce que tu m'avais mandé que je pouvais t'y être utile, et que, bien que je ne devinasse pas trop comment, je m'étais mis en route sur-le-champ ; que si la place lui eût été accordée, je serais venu le prier de te la céder pour ton gendre, et que très certainement il ne me l'aurait pas refusée ; mais que c'était lorsque j'avais été convaincu qu'il ne l'obtiendrait pas, que je l'avais demandée pour toi ; qu'ainsi je ne devinais pas de quoi il pouvait avoir à se plaindre. Je n'ai fait, comme tu vois, que lui répéter ce que j'avais dit à Paris, et ce que je lui avais dit également ; mais c'est qu'il n'y a qu'une manière de dire la vérité.

Dans l'intervalle, Pauthier m'a fait passer copie de sa correspondance avec toi au sujet des volumes inscrits dans ton catalogue, et qu'il ne t'avait cédés qu'avec la condition que tu ne t'en déferais jamais. Je trouve, mon cher ami, que tu lui as répondu bien durement ; je conçois que sa réclamation t'ait fait de la peine ; mais il fallait attendre, pour lui répondre, que ta tête fût un peu calmée. Par sa position, Pauthier mérite des égards, et tu lui as dit des choses que je souffrirais peut-être de toi, mais, très certainement, que je ne souffrirais de nul autre. Comme je n'entends pas que vous restiez brouillés, je lui ai écrit une seconde lettre pour le ramener un peu, le pauvre garçon. Si, comme je le lui dis, j'étais à Paris, je voudrais vous réconcilier dans une matinée, tant la chose me semble facile ! Mais je n'y suis pas ; et Marie elle-même, malgré tout le plaisir qu'elle aurait à me voir à son mariage, conviendra qu'il est impossible que je songe à me mettre en route par un temps si rigoureux.

Ma mère va de mieux en mieux ; elle se tient levée maintenant

une partie de la journée ; mais, malgré toute l'envie qu'elle en a, elle n'a pas encore pu passer dans sa seconde chambre, pour compter s'il me reste encore bien des chemises et des cravates. Elle me charge de te dire mille tendresses, ainsi qu'à Marie, à ta femme et à notre Fanny, qu'elle aime de tout son cœur. Il n'y a plus que ce grand froid qui me donne encore quelque inquiétude pour ma pauvre mère ; mais si une fois nous arrivons au printemps, je crois que je la conserverai aussi gaie, aussi agissante que tu l'as vue à ton dernier voyage.

Notre Bailly va un peu mieux aussi. Depuis quelques jours il ne crache plus le sang. Nous l'avons reçu jeudi dernier à notre Académie ; il a été élu à l'unanimité. Cette nouvelle lui a fait un si grand plaisir, qu'elle a déterminé sa convalescence ; mais il est toujours bien faible et bien maigre.

Je pense à une chose. Alfred est à Paris ; il y sera sans doute encore le 9 février ; il peut très bien me représenter à la cérémonie du mariage de Marie. Si tu veux l'accepter en cette qualité, adresse-lui une invitation chez sa sœur, Mme Gandillot, rue Pétrelle, n° 5. Alors à mon tour je lui enverrai mes instructions.

Es-tu content de ta vente ? Il me tarde d'en connaître les résultats. Je voudrais que tous tes livres fussent vendus le double de ce que tu les estimes, et n'en pas avoir un seul de la longue liste que j'ai adressée à M. Merlin. Cependant je serais bien aise que l'exemplaire unique de tes ouvrages, grand papier bleu, fût placé dans notre bibliothèque à côté des œuvres de Droz sur vélin.

Fais mes amitiés à Taylor. Je prends une vive part au malheur qu'il vient d'éprouver. Si j'avais retrouvé son adresse, je lui aurais adressé une épître consolatoire ; mais charge-toi, je te prie, de lui exprimer tout ce que je pense.

Mille choses à ta femme, à ton gendre, à Cailleux, Soulié, etc. Je t'embrasse de cœur.

XLVI

21 mars 1830.

Mon cher ami,

Notre cher Emonin me charge de t'annoncer sa prochaine arrivée à Paris, quoiqu'il soit encore très souffrant d'une maladie qui l'a retenu dans son lit une grande partie de l'hiver. Il compte se mettre en route dans les derniers jours du mois, pour aller chercher un petit emploi dont il a besoin pour vivre et soutenir les

deux sœurs restées à sa charge. Il espère trouver de puissantes protections dans l'amitié d'un grand nombre de pairs et de députés qu'il a connus dans des temps plus heureux. M. de Chifflet fera pour Emonin tout ce qu'il pourra; là-dessus il n'y a pas le moindre doute; mais à quelle porte faut-il frapper? C'est ce que M. de Chifflet ne sait pas. Il désire donc avoir avec toi un entretien dans lequel vous examinerez ensemble ce que l'on peut faire pour Emonin, et les moyens à prendre pour réussir le plus promptement possible; car il n'y a pas une minute à perdre. Il est logé rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 16. Emonin te prie d'aller le voir; c'est le plus grand service que tu puisses lui rendre. Tu pourras écrire un mot à M. de Chifflet, pour ne pas courir le risque de faire une course inutile.

Deis m'a dit qu'il t'avait porté un exemplaire de tes poésies pour y mettre un mot agréable à Vieille, mais qu'il n'avait jamais pu pénétrer jusqu'à toi, parce que tu étais occupé. Fais-moi le plaisir de remettre ce volume, pour me le rapporter, à Aug. Demesmay, ou à Marquiset, logé, comme tu sais, avec Trémolières, à l'hôtel d'Italie.

Le *Roi de Bohême* a enfin paru. J'en ai fait acheter deux exemplaires, l'un pour moi et l'autre pour Mme de Saint-Juan, à qui j'en ai fait hommage de la part de l'auteur. Ce livre n'a pas fait autant de bruit que tu le craignais. Les épigrammes sur l'Institut ont passé inaperçues; mais il faut convenir aussi que tu les avais trop bien enveloppées. Il y a dans ce livre deux épisodes charmants : les *Amants aveugles* et le *Chien de Brisquet*. Tu n'as pas tiré de ton *Histoire de Polichinelle* tout le parti que j'imaginais. Mais le livre se vend-il un peu? Voilà l'essentiel, et ce que je désire pour ce pauvre Delangle.

Ta bibliothèque s'est bien vendue, si j'en juge par le prix auquel m'ont été adjugés quelques-uns des livres que j'avais demandés. Je t'en fais mon compliment. J'ai prié M. Merlin de m'envoyer les prix de vente pour les faire copier sur mon exemplaire de ton catalogue. J'en aurai besoin pour notre *Bibliothèque curieuse de Franche-Comté*, à laquelle je travaille toujours dans mes courts moments de loisir, et dont j'espère te porter le manuscrit au mois de septembre prochain.

Taylor part pour l'Egypte, à ce que m'ont appris les journaux. Je voudrais bien qu'avant son départ il m'envoyât la 20e livraison du *Voyage en Franche-Comté*, que j'attends pour le faire relier. Les livraisons de cet ouvrage ont été tant feuilletées, que j'ai été obligé de faire raccommoder les enveloppes.

Dis-moi donc quelque chose d'*Hernani*. Je n'ai pas voulu lire les jugements des journaux avant de connaître la pièce, que j'attends

encore. Demesmay me la rapportera sans doute. Victor est-il content? Il s'attendait, à ce qu'il m'a dit, à une chute complète. Le succès de la première représentation a dû bien l'étonner.

Qu'est-ce que font les nouveaux époux? Donne-moi donc des nouvelles de leur petit ménage, et de ta femme et de toi; car, sans reproche, tu me laisses dans l'ignorance la plus complète des choses qui m'intéressent le plus au monde.

Ma mère court les rues, depuis quelques jours, comme si elle n'avait que vingt ans. Elle a eu la fantaisie d'aller dans son village, à vingt lieues d'ici, passer les fêtes de Pâques. Si elle persiste dans cette idée, je serai bien forcé de l'accompagner, ne voulant pas la laisser aller seule. Cette course me prendra quinze jours au moins, et je n'ai guère de temps à perdre, si je veux fournir à Michaud tous les articles que je lui ai promis pour le mois de juillet. J'ai envie de faire l'article *Bonneville*, dont j'ai les poésies et quelques autres ouvrages. Comme tu l'as connu particulièrement, tu pourrais me fournir quelques détails sur ce personnage. C'était un illuminé, suivant moi, mais un brave homme et un homme de talent. Qu'en dis-tu? Si je me trompe, rectifie mes idées.

Notre Bailly a été malade très dangereusement. Il va mieux et me charge de te dire mille choses. Nous l'avons reçu membre de notre Académie à la place du pauvre père Béchet, dont je dois faire l'éloge à la première séance publique.

Bonjour, mon cher ami, ne me néglige donc pas comme tu fais. Je t'embrasse de tout mon cœur.

XLVII

30 mars 1830.

Mon cher ami,

C'est le brave commandant Huot qui te remettra ce billet. Tu n'auras pas moins de plaisir à le revoir que je n'en ai eu moi-même. Nous avons passé une matinée à causer des aventures de notre jeunesse. Mon Dieu! que tout cela est loin de nous! Emonin est à Salins pour régler quelques affaires; il ne tardera pas de partir pour Paris, où il désire arriver avant le départ de M. de Chiflet, qui s'occupe de lui trouver un petit emploi. Il t'instruira lui-même de ses malheurs, dont tu ne connais qu'une partie; tu le trouveras bien changé. Dans l'espace de quelques semaines il a vieilli de plus de

dix ans. Sa vue est très affaiblie et il entend difficilement. Voilà une bien triste recommandation pour obtenir une place; et cependant il lui en faut une ou qu'il meure de faim.

J'avais prié M. Merlin de m'acheter quelques livres à la vente de M. Daru, dont il m'avait adressé le catalogue. Cette vente est finie depuis quinze jours et je n'en ai pas de nouvelles. Est-ce que je n'aurais pas obtenu un seul des ouvrages que j'avais indiqués ? Prie M. Merlin de m'écrire un mot à cet égard, ou, si ce n'est pas trop exiger de toi, prends toi-même la peine de me mander ce qui en est.

Fais mes amitiés à ta femme, à ta fille et à ton gendre. Décidément j'irai cette année encore pour mes vacances à Paris ; et si cette fois je ne loge pas à l'Arsenal, j'espère du moins y travailler beaucoup à la *Bibliothèque*.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

XLVIII

4 mai 1830.

MON CHER AMI,

Quand il s'est agi de faire relier notre exemplaire du *Voyage pittoresque de Franche-Comté*, je me suis aperçu qu'on nous avait envoyé par duplicata la 18e livraison, mais qu'il nous manquait la 20e. J'ai renvoyé par M. Bourgon la livraison que nous avions en double, en réclamant celle qui nous manque. Il me semble que rien n'était plus facile à arranger ; mais le départ inopiné de Taylor pour l'Afrique a suspendu la conclusion de cette grande affaire. Cependant notre exemplaire continue de circuler en feuilles dans les mains des curieux qui, malgré toute ma surveillance, finissent par le dégrader entièrement. Je te prie donc d'avoir la complaisance d'engager M. Gide à faire remettre la 20e livraison chez Mme veuve Béchet, quai des Augustins, qui me la fera passer dans son premier envoi à Mme Deis. Je la paierai, s'il le faut, pour en finir ; car je souffre de voir gâter un bel ouvrage, et qui d'ailleurs a pour moi le mérite de porter ton nom.

Tu pourrais profiter de l'occasion que je t'indique pour m'adresser l'exemplaire de tes *Poésies* que j'ai fait acheter, il y a trois mois, pour M. Vieille-Muguet, et que Charles Deis t'a remis pour y apposer ta signature.

Je ne te demande pas des nouvelles du petit ménage ; car j'en ai

par Jouffroy, qui me fait un tableau ravissant du bonheur des deux époux. Je leur en souhaite la continuation pendant un siècle et plus. Fais-leur mes amitiés et à ton excellente femme. J'attends Jouffroy au mois de juillet et je m'arrange de manière à retourner avec lui à Paris. Cette fois il faudra que nous terminions notre *Bibliothèque comtoise*, à laquelle je travaille toutes les fois que la besogne de Michaud m'en laisse le loisir.

Je souhaite que notre cher Albin ait trouvé la place qu'il désirait, et qu'il recouvre bientôt, avec le repos d'esprit, une meilleure santé. Dis-lui mille choses de ma part.

Fais mes amitiés à Soulié, à Cailleux et *tutti quanti*.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

XLIX

(23 juillet 1830.)

MON CHER AMI,

Pallu vient d'être destitué de la place de bibliothécaire de la ville de Dole, pour avoir déjeuné à l'hôtel de Lyon avec le général Bachelu, candidat de l'opposition. Tu conviendras que pour une faute aussi légère la punition est un peu forte.

Dusillet vient de réclamer en faveur de Pallu, mais il le fait d'une façon si faible, si molle, si lâche, que je n'en augure rien de bon. La seule raison qu'il ose donner pour conserver Pallu est qu'il aura toutes les peines du monde à le remplacer. Conçois-tu cela ? Quant à moi, je suis indigné qu'il montre si peu d'attachement à un jeune homme qui lui est si dévoué.

Que dira Merle de cette belle mesure qui frappe un homme de trente ans et qui le prive de son état, parce qu'il a déjeuné avec un candidat de l'opposition ? Je ne puis croire qu'il l'approuve. Si j'avais conservé son adresse, je lui écrirais pour l'intéresser à Pallu, bien certain qu'il ne refuserait pas de faire une démarche en sa faveur. Je te prie de lui en parler, en lui faisant tous mes compliments.

Vois aussi M. Lourdoueix, qui sera peut-être instruit de cette affaire par Dusillet. Dis-lui bien que le pauvre Pallu, garçon de bon appétit, est d'ailleurs l'homme le plus inoffensif que tu connaisses. Si tous les amateurs de bons déjeuners deviennent suspects, je tremble pour tous les fonctionnaires de l'âge de Pallu, et je te félicite ainsi que moi d'avoir passé l'âge où bien déjeuner est une affaire très importante.

Je ris, mais sans en avoir envie. Lève-toi et cours chez Merle, chez M. Lourdoueix, chez M. His, ton voisin, l'inspecteur général des bibliothèques, au ministère de l'intérieur s'il le faut, et ne rentre pas sans avoir obtenu la révocation de l'ordre qui frappe ce pauvre Pallu dans un moment où il était heureux de voir s'élever un bâtiment superbe pour y recevoir une bibliothèque qu'il a créée.

J'ai beaucoup d'autres choses à te dire, mais si je ne t'écris pas avant le mois de septembre, je te les raconterai par le menu, en nous promenant sur les boulevards ou sur les quais.

Mes hommages à ta femme et mes tendresses aux jeunes époux. Amitiés à Soulié, à M. de Cailleux, etc. Je suppose que Taylor ne reviendra qu'avec l'aiguille de la belle Cléopâtre. Cependant j'aurais bien besoin de le trouver à Paris pour une affaire dont je t'entretiendrais, si je ne savais pas que tu n'aimes pas qu'on te parle de deux choses à la fois. Je t'embrasse de tout mon cœur.

L (1)

1er novembre 1830.

MON CHER AMI,

En recevant la lettre par laquelle tu me mandes la triste situation d'Albin, j'allai trouver M. Mourgeon à son bureau. Il m'apprit qu'il devait y avoir le soir une réunion de négociants, et me promit d'aviser avec eux aux moyens de venir promptement au secours de notre ami. Dès le lendemain Mme Moutrille, chez qui la réunion avait eu lieu, vint me chercher à la bibliothèque. Cette dame me parla d'Albin dans les termes les plus affectueux. Elle me fit lire une lettre du médecin chez lequel il est logé, et me dit qu'elle venait de faire les fonds pour la pension d'Albin du mois de novembre. Elle ajouta qu'il était dans ses intentions non seulement qu'Albin n'éprouvât pas la moindre privation, mais qu'il eût toutes les douceurs que peuvent se procurer les personnes qui ont une grande fortune. Depuis je n'ai pas eu le moment de revoir M. Mourgeon ni de te répondre, parce que je me trouve du jury pour la session actuelle des assises, et que je suis tombé au sort pour toutes les affaires sans en excepter une seule.

L'affaire d'Albin est donc assurée au moins pour le mois de no-

(1) Suit la lettre CIX de Nodier. (Rec. Estignard, p. 230.)

vembre. C'est aujourd'hui le premier. Il me reste tout le temps nécessaire pour pourvoir à la suite. Ne te tourmente donc pas, je t'en prie. Dès que je serai débarrassé du jury, j'irai retrouver Mourgeon, et je saurai ce qu'il a pu faire. Il fera pour Albin tout ce qu'il pourra; j'en suis bien sûr et tu n'en doutes pas. Le plus simple, suivant moi, comme le plus facile, c'est une souscription annuelle qui serait bientôt remplie par les libéraux, sauf à y comprendre ensuite les royalistes qui sont encore à la campagne, mais qui ne doivent pas tarder à regagner la ville. Je réponds de Saint-Juan, de Curasson et de quelques autres. C'est là plus qu'il n'en faut.

Tu as bien deviné que je me trouvais pris dans la faillite de Deis. Il était impossible que cela fût autrement. Deis se flatte encore de rembourser intégralement ses créanciers dans cinq années, mais cela n'est pas possible. Il y a au moins à perdre moitié, puisque tout son avoir ne consiste que dans le matériel de son imprimerie et dans les livres en feuilles qu'il a dans son magasin, dont il ne retirerait pas le prix de fabrication. Sa mère, pour venir à son secours, a été forcée de faire un emprunt pour sûreté duquel on a exigé des hypothèques. Elle est malade de chagrin, et quoiqu'elle ait l'air de prendre son parti, je crains bien que tout ceci ne finisse mal.

M. Gide, l'imprimeur ou le libraire du baron, vient de me prévenir qu'il tirait sur moi un mandat de 208 fr. pour solde des sept premières livraisons du *Voyage d'Espagne*. Je me suis empressé de lui répondre que le baron m'avait promis que je ne paierais l'ouvrage que lorsqu'il serait terminé, et qu'il me ferait une réduction sur le prix porté dans le prospectus ; que si ces conditions-là ne lui convenaient pas, j'allais lui renvoyer les sept livraisons encore enfermées dans le papier gris qui les enveloppait quand on me les a remises. Voilà une affaire que tu devrais arranger, mais je ne sais pas pourquoi je t'en parle, car je suis sûr que tu ne feras rien.

Autre chose. M. Vial, en m'expédiant notre *Voyage pittoresque en Franche-Comté*, a commis une erreur; il ne m'a pas adressé la 20e livraison, et m'a envoyé deux fois la 18e. J'ai renvoyé l'une en réclamant l'autre, mais je n'ai pas encore pu l'obtenir, quoique j'aie offert de la payer. Si le baron est de retour de son voyage en égypte, dis-lui que je me recommande à son amitié pour m'obtenir la 20e livraison de la *Franche-Comté*, en échange de la 18e qui est chez MM. Debure, et pour me dispenser de payer, quant à présent, les sept livraisons de son *Espagne*, par la raison que les fonds n'ont pas été faits au budget de la ville, et que je ne pourrais pas en faire les avances sans me gêner beaucoup.

Tu connais nos nouveaux députés, ou du moins un C'est le parti des amis du peuple qui l'a emporté dans nos élections. J'ai vu Jouffroy indigné contre les meneurs. Il te donnera des détails.

Je ne vois plus clair, et c'est ce qui m'oblige à finir ici; mais je t'écrirai longuement aussitôt que j'aurai vu Mourgeon. Tout à toi de cœur.

LI (1)

16 novembre 1830.

Mon cher ami,

Tu dois être rassuré sur le sort d'Albin. M. de Chifflet a pris, de concert avec M. Baille, toutes les mesures pour que notre pauvre camarade ne manquât de rien, et que sa pension fût exactement payée. C'est ce qu'il a chargé Curasson de me dire, car je ne l'ai pas vu. Je crois donc inutile maintenant de t'occuper de la souscription projetée. On y reviendra plus tard s'il le faut; mais je ne pense pas qu'il puisse être jamais nécessaire de revenir à ce moyen, qui a l'inconvénient de répandre une chose qu'on voudrait tenir secrète. Je te serai cependant obligé de m'informer de la santé d'Albin, et de me dire, quand il en sera temps, si je puis l'aider dans les démarches qu'il se propose de faire pour obtenir un emploi. Malgré mon peu de crédit, je ferai tout ce qui dépendra de moi dans mon petit cercle qui se rétrécit tous les jours.

C'est notre ami Béchet qui te portera ce billet. Il n'en avait pas besoin pour que tu l'accueilles à bras ouverts, mais il me l'a demandé et j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas le lui donner.

J'ai lu dans le dernier numéro de la *Revue de Paris* ton article sur la perfectibilité. Il m'a fait grand plaisir, mais toutes les bonnes raisons pour démontrer que c'est une chimère n'empêchent pas les hommes de courir après, parce qu'ils sont ainsi faits. Cet original de notre temps, dont la maxime favorite était : Tout ce qu'on dit ne sert à rien, n'avait pas tort. Nous ne pouvons que laisser faire et laisser passer, sauf à nous arranger de manière à souffrir le moins possible des événements.

Si Taylor est de retour, tu me ferais grand plaisir de lui faire mes deux commissions, l'une pour me dispenser de payer au 20 courant 200 fr. que je n'ai pas, et dont je ne pourrais être rem-

---

(1) Suit la lettre CX de Nodier. (Rec. Estignard, p. 234.)

boursé que lorsqu'il aura terminé la publication de son *Voyage en Espagne*, ce qui peut me mener très loin ; l'autre pour me procurer, en payant ou autrement, la 20e livraison du *Voyage en Franche-Comté*, que je n'ai pas reçue dans le temps.

Je n'ose pas te prier de me renvoyer par Béchet le volume de tes *Poésies* que Deis t'a porté de ma part pour y mettre un mot d'envoi de ta main à M. Vieille-Muguet. Tu ne sais sans doute plus ce que tu en as fait ; mais demandes-en un autre exemplaire à Delangle, que je lui paierai à mon premier voyage. J'ai cru pouvoir promettre à Vieille ton volume de *Poésies* avec un mot d'envoi. Je tiens à remplir ma promesse ; avec tous les moyens que j'ai pris, il serait étonnant que je ne pusse pas y parvenir.

Notre *Bibliothèque franc-comtoise* se repose un peu ; mais je la reprendrai cet hiver, et je t'en porterai le manuscrit au printemps. Je travaille maintenant au supplément de la *Biographie*. J'ai déjà cent articles de copiés pour les deux premières lettres de l'alphabet, qui n'ont jamais paru dans aucun dictionnaire. Ainsi l'on pourra dire qu'ils sont neufs ; et il y en a quelques-uns de bien curieux.

Parle-moi donc de Cailleux et de Soulié. Que font-ils ? Que sont-ils devenus ? Donne-moi de leurs nouvelles et rappelle-moi à leur souvenir ; car il ne serait pas étonnant qu'ils m'eussent oublié. Fais mes amitiés à ta femme, à ta fille et à ton gendre. Je ne sais pas si Fanny, qui devait quitter Paris au mois de novembre 1829, s'y trouve encore en 1830. Comme cela serait très possible, je te charge de l'embrasser pour moi.

Bonjour, mon cher ami, je suis tout à toi pour la vie.

LII (1)

14 décembre 1830.

MON CHER AMI,

A la réception de ta lettre, j'ai été trouver Mourgeon, qui me charge de te tranquilliser sur le sort d'Albin. Il a vu dans les mains de Mme Moutrille, l'ange qui t'apparaît encore dans tes rêves, la quittance de M. Pinel pour la pension du mois de novembre. D'un autre côté, je suis sûr que M. de Chifflet, dont tu peux penser tout ce qu'il te plaira, mais qui est un honnête homme et un homme de conscience,

(1) Suit la lettre CXI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 236.)

a fait les fonds pour le mois de décembre, et que son intention n'est pas de s'en tenir là à l'égard d'Albin, auquel il a de grandes obligations. Ce sont les termes dont il s'est servi en parlant d'Albin à Curasson. Enfin M. Baille, que tu te rappelleras sans doute, le beau-frère d'Albin, aujourd'hui premier commis à la mairie, a dit à Viancin qu'il ne concevait pas que je m'en allasse de maison en maison crier famine ; que personne ne m'en avait donné la commission ; que c'était un ridicule que je jetais, sans le vouloir, sur la famille, car il a bien voulu m'excuser sur l'intention. Après cela que veux-tu que je dise et que je fasse? Prie M. Pinel de passer près de toi, puisque tu ne peux pas aller le trouver, et si tous les besoins d'Albin ne sont pas assurés, en me le mandant, prie M. Baille de ne point paralyser mes bonnes intentions pour son beau-frère.

Il va sans dire que je prendrai un exemplaire des *Mélodies* de notre Marie. J'en ai bien pris deux du *Roi de Bohême*, que tu distribuais à droite et à gauche sans garder le moindre souvenir de moi dans tes largesses, et je lui en placerai au moins cinq autres. J'ai déjà mes souscripteurs tout trouvés : Alfred Marquiset, Saint-Juan, Viancin, le maire et Béchet. Dis donc à Marie de charger son libraire d'expédier lesdits six exemplaires à Mme Deis, à Besançon, en les faisant remettre à Mme veuve Béchet, quai des Augustins, pour les joindre à son premier envoi. C'est le moyen de diminuer les frais du port. Les *Mélodies* seront annoncées dans le prochain numéro de l'*Impartial;* et quand elles seront arrivées, on fera un article dans toutes les formes. Seras-tu content?

Embrasse pour moi le baron, et prie-le de me faire échanger par le libraire Gide la 18e livraison du *Voyage en Franche-Comté*, que l'on m'a envoyée deux fois, contre la 20e, que je n'ai pas reçue. Il y a six mois que j'ai adressé la 18e livraison à MM. Debure frères, rue Serpente, n° 7, pour faire cet échange, qui me semblait la chose la plus facile du monde. Mais M. Gide n'a voulu jamais y consentir; de sorte que si le baron ne s'en mêle, notre *Voyage en Franche-Comté* sera incomplet : ce qui me ferait beaucoup de peine à moi, qui ai la faiblesse d'attacher encore quelque prix à toutes les bagatelles qu'on appelle des livres.

Je n'ose pas te parler de ton recueil de *Poésies*, que M. Vieille-Muguet attend toujours, puisque tu ne me l'as pas renvoyé, comme je t'en priais, par notre ami Béchet. Prie Delangle de t'en apporter un exemplaire, sur lequel tu mettras ton nom, et de me l'adresser par Mme veuve Béchet, sous le couvert de Mme Deis. Je paierai tout ce qu'il faudra. C'est bien mal à toi de me faire attendre si longtemps une chose comme celle-là.

Tu m'as fait grand plaisir de me donner des nouvelles de M. De Bry. Il y avait longtemps que je n'en avais reçu. Il a cessé de m'écrire à l'époque des Cent-Jours, événement que nous n'envisagions pas l'un comme l'autre; et depuis, ce n'est que par hasard que j'ai su ce qu'il était devenu. Je n'ai jamais oublié les témoignages de bienveillance qu'il m'a donnés, et je lui resterai toujours attaché bien tendrement.

M. Courvoisier est à Paris pour le procès des ministres, dans lequel je suppose qu'il doit être entendu comme témoin. Il n'est pas venu nous voir à son passage, comme il en a l'habitude, ce qui nous a fait beaucoup de peine à tous. S'il te sait indisposé, il ne manquera pas d'aller te faire une visite. Dans tous les cas, tu sauras facilement son adresse par Guichard, et tu pourras lui écrire un mot. Je pense qu'il ne restera pas longtemps à Paris; il est devenu tout à fait casanier. Il m'avait fait inviter à aller passer avec lui les fêtes de Noël, et il est probable que je me serais permis cette petite excursion. Quel excellent homme! Et que les journalistes de droite et de gauche lui rendent peu de justice!

Si Saint-Martin s'était conduit avec toi comme notre Jouffroy me l'a raconté, tu dois peu le regretter, et tu vivras mieux avec son successeur. Je serais désolé qu'il arrivât le moindre revers à cet excellent Soulié, la créature la plus inoffensive que j'aie jamais connue; mais s'il est menacé dans sa place, est-ce qu'il ne serait pas possible de parer le coup? Je serais disposé à tout pour l'obliger. Dis-le-lui bien.

Mes amitiés à ta femme, à Cailleux, etc. Le Nestor Grappin, avec qui je vais dîner aujourd'hui, me charge de sa bénédiction pour toi et toute ta famille. Ton frère.

LIII

3 janvier (1831).

Mon cher ami,

Les six exemplaires que Jules nous avait adressés sont vendus. Il faut le prier de nous en faire passer six autres par la voie qu'il a déjà employée, parce que c'est la plus expéditive, depuis que les courriers ne peuvent plus se charger d'aucun paquet. J'aurais bien fait peut-être d'écrire directement à Jules sous le couvert du garde des sceaux; mais je n'ai pas osé. Depuis que M. Courvoisier n'est

plus à la chancellerie, je ne sais pas de quel bois on s'y chauffe, et son successeur aurait pu trouver fort mauvais que je prisse la liberté grande d'user de son nom pour frauder les droits de la poste. Mais j'espère que tu feras ma commission tout de suite, car il ne faut pas laisser passer le moment de la vente.

J'ai embrassé M. Courvoisier à son retour de Paris; mais les chevaux étaient à sa voiture, et je n'ai pas eu le temps de lui demander s'il avait fait une visite à l'Arsenal. Il m'a paru très content de son voyage; il est surtout enchanté du roi, dont il a reçu l'accueil le plus gracieux. Il nous a promis de revenir passer quelques jours avec nous dans le courant de janvier. Quel excellent homme! Je l'ai trouvé vieilli. Peut-être n'est-ce que l'effet de la fatigue du voyage. Je voudrais bien qu'on le renvoyât à la Chambre aux prochaines élections. Il me semble qu'il y représenterait le pays aussi bien que tous nos députés actuels.

Fais-moi le plaisir de me dire le nom du rédacteur de la partie politique dans la *Revue de Paris*. C'est à mon avis un homme de beaucoup de talent, et pour qui je me sens une grande sympathie. J'ai cru reconnaître dans le premier article, le seul que j'aie lu jusqu'ici, quelque chose de ton style et de tes idées. Il me tarde de savoir si je me suis trompé.

Quand tu m'as parlé des *Mélodies* de Marie, tu me les annonçais comme un recueil de vers dans le genre de ceux d'André Chénier. Mon désappointement a été grand de trouver, au lieu des élégies que j'attendais, une douzaine de romances mises en musique par Marie, mais dont les paroles sont de tous les habitués de l'Arsenal. Les amateurs de musique y trouveront leur compte; mais moi, qui ne sais pas la valeur d'une note, j'aurais mieux aimé vingt vers de Marie que toute sa musique. Cependant j'espère bien avoir le plaisir d'en entendre quelques morceaux cet hiver chez Béchet ou chez Curasson, où l'on fait de temps en temps de petits concerts.

J'avais écrit, il y a un mois, à M. Péricaud, le bibliothécaire de Lyon, pour lui demander quelques renseignements sur le *Récarède* du P. Jacques Mayre. Pour le décider à me les envoyer plus promptement, je lui disais que j'en avais besoin pour un ouvrage que nous faisions ensemble. Il me répond qu'on ne doit pas trop compter sur ta coopération, parce que tu pars au printemps avec le baron Taylor, pour visiter toutes les côtes d'Afrique. Est-ce que cette nouvelle a quelque fondement? Je ne le pense pas. Il y aurait de la folie, dans ton état de santé, d'entreprendre un voyage long et difficile, dans un pays barbare où tu courrais risque à chaque instant de manquer des choses les plus nécessaires. Tu mènerais donc Désirée avec toi

pour te mettre ta cravate le matin? Non, plus j'y pense et plus je trouve qu'il est impossible que tu aies formé un pareil projet. Ce serait un véritable suicide, et il y a longtemps que tu n'y penses plus. Si tu veux voyager encore, que ce soit dans notre Suisse franc-comtoise, semée de si jolis villages que tu as si bien décrits, et où tu serais accueilli comme un frère qu'on est heureux de revoir après une longue absence. Mais tu ne peux pas t'exposer à aller plus loin.

Notre coureur de baron, que j'embrasse de tout mon cœur, a-t-il eu la complaisance de faire échanger la livraison de notre exemplaire du *Voyage pittoresque?* S'il l'a fait, je l'en remercie; s'il ne l'a pas fait, presse-le de me rendre ce service. Il me tarde de voir ce volume relié en maroquin rouge, avec de larges dentelles, placé à côté des deux autres.

Je ne pourrai pas faire beaucoup d'acquisitions cette année pour notre bibliothèque. La somme que m'allouait le conseil municipal a été prise en partie pour subvenir aux premiers frais de l'établissement de la garde nationale. Le maire, qui me témoigne beaucoup d'affection, voulait faire augmenter mon traitement. Le moment était on ne peut plus mal choisi; quoique tous les membres du conseil aient pour moi de l'estime, et plusieurs de l'amitié, il n'y en a pas un seul, excepté M. Ordinaire, qui ait osé prendre la parole pour appuyer les propositions du maire; de sorte que j'en suis réduit à mes 1,800 fr. pour l'année 1831. Il n'y a que juste pour aller avec la plus sévère économie, au prix où sont maintenant toutes les denrées. J'espère cependant pouvoir aller à Paris cette année; mais je compte sur M. Michaud pour payer les frais de mon voyage. J'ai déjà 150 articles pour le supplément de la *Biographie;* c'est la moitié de ce que j'ai promis. Il y en a que je ne fais qu'ébaucher ici, me réservant de les terminer à l'Arsenal, par exemple Jean Flores, le romancier espagnol, que je crois le même que Jeanne Flores, romancière, qui a passé de la *Bibliothèque* de Lenglet-Dufresnoy dans le manuel de Brunet. C'est un point que tu pourrais bien vérifier à l'aide de votre catalogue.

Mes amitiés à tout ce qui t'entoure. Que fait Albin? Je t'embrasse de cœur.

LIV (1)

15 juillet (1831).

Mon cher ami,

Ce sont nos honnêtes gens qui ont eu l'idée de la *Gazette;* et je leur en sais bon gré, puisque cela m'a valu de ta part une marque de souvenir. De tous ceux qui doivent concourir à la rédaction de ce journal, le rédacteur du *Prospectus* est peut-être le seul qui partage entièrement ta manière de voir sur notre position actuelle et sur les moyens de nous en tirer; c'est l'aîné des fils de M. de Vaulchier, l'ancien directeur général des postes, jeune homme de vingt ans, qui a de l'instruction, de l'esprit et un véritable patriotisme. Des autres collaborateurs, je ne connais que le comte de Poligny d'Augicourt, la Villette et Curasson. C'est à celui-ci que j'ai fait part de ton désir d'être utile à la province en insérant des articles dans la *Gazette.* Il m'a chargé de te répondre qu'il acceptait ta coopération avec la plus vive reconnaissance. Quant à ce qui concerne le paiement des articles, on ne peut rien décider à cet égard avant qu'on ait la certitude que les abonnements couvriront au moins les frais d'impression; mais tu peux être assuré que tes intérêts ne seront point oubliés.

Certes, un journal rédigé comme tu l'entends ferait le plus grand bien dans notre province. Mais je doute que la nouvelle gazette puisse remplir tes vues, ou plutôt je suis sûr qu'elle ne les remplira pas. Le drapeau qu'ont arboré les rédacteurs n'est pas plus large que la main; quoique battus, ils sont exclusifs, comme s'il s'agissait déjà de partager la curée. Ils ne rêvent qu'une seconde ou une troisième Restauration, dût-elle se faire encore avec le secours des baïonnettes étrangères. Quel parti veux-tu qu'on tire de gens qui ne sont point allés aux élections par l'unique motif qu'ils préfèrent un député violent à un homme modéré, et qui voudraient voir renverser le pouvoir qui les garantit seul de l'anarchie? Ce n'est pas cela que tu veux, ni moi non plus, car tu me fais tort d'imaginer que nous ne pensons pas l'un comme l'autre sur tous les points essentiels. Quoique tu ne m'écrives pas, grâce à la *Revue de Paris,* le seul journal que je lise, je sais ce que tu penses de la liberté

(1) Suit la lettre CXII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 238.)

indéfinie, des progrès de la société et du bonheur que nous préparent les ravageurs et les démolisseurs, et je te réponds que nous sommes d'accord. La seule chose en quoi nous différons, c'est que tu conserves de l'espoir, et il y a précisément un an que je n'en ai plus.

J'ai vu le roi, qui a eu la bonté de m'adresser les choses les plus obligeantes sur notre bibliothèque, et de me promettre un livre qu'il ne donne qu'à ses amis, parce qu'il en est l'auteur. Il n'est pas encore arrivé ; c'est du livre que je parle ; mais c'est que, dans les circonstances actuelles, le roi a bien autre chose à penser qu'à la bibliothèque de Besançon.

Ta *Clémentine* m'a rajeuni de trente ans. Tu es bien heureux d'avoir conservé toute la chaleur et toute la fraîcheur d'imagination de ta jeunesse. J'ai reconnu tous les lieux que tu décris, toutes les personnes dont tu parles avec un vif plaisir. J'espère que dans six semaines, nous en parlerons en nous promenant sur les quais.

Mes amitiés à Soulié et à Cailleux, et au fier baron, qui doit être bien content d'avoir retrouvé l'aiguille de Cléopâtre ; fais-lui-en mon compliment. Quand tu écriras à ta femme et à ta fille, parle-leur de ma tendre et constante amitié.

Je t'embrasse de cœur.

LV

25 novembre 1831.

MON CHER AMI,

M. de la Villette, dont tu connais et la prose et les vers, puisque tu lis la *Gazette de Franche-Comté*, va passer une partie de l'hiver à Paris. Il m'a témoigné le désir d'être admis à tes soirées du dimanche ; c'est un jeune homme de beaucoup d'esprit, fort aimable, excellent musicien, et digne sous tous les rapports de l'accueil que tu lui feras et dont je te saurai beaucoup de gré.

Nous avons ici Crozet, qui te portera le *Virgile* papier de Hollande, et la moutarde que tu m'as demandée. Je viens de recevoir une lettre de Techener, qui est à Salins, où il paraît qu'il a fait de bonnes affaires avec M. Lemonnier. C'est là du moins ce qu'il me mande en m'annonçant sa prochaine arrivée.

Je t'écrirai plus au long par Crozet. Mes hommages aux dames de l'Arsenal.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

LVI (1)

2 décembre 1831.

Mon cher ami,

J'ai laissé partir Crozet sans lui donner un billet pour toi ; mais ce n'est pas par ma faute, car il m'avait fait espérer que son séjour à Besançon se prolongerait jusqu'à la fin de la semaine. Il doit être content de son voyage, car il emporte tout ce que nos amateurs avaient de rare et de curieux. Il lui a suffi de faire briller quelques pièces d'or aux yeux de ce pauvre Guillaume pour le décider à se défaire de ses vieux poètes et d'un recueil de peintures que je n'avais vu qu'une fois, il y a plus de vingt ans, mais que je n'avais pas oublié. Il ira sans doute enrichir le cabinet de quelque Anglais qui saura mieux apprécier que notre confrère un pareil trésor. Parmi les autres livres que Crozet a obtenus de Guillaume, il y en a un que je voulais lui racheter pour ta petite bibliothèque. C'est les *Contredits du Songe-Creux*. Il m'a promis de ne les céder qu'à ton refus à un autre amateur, mais il n'a pas voulu me dire à quel prix, et cela m'a fort contrarié. Il ne te porte que le *Virgile Virai*, n'ayant pas pu retrouver les *Fables de la Fontaine*, qu'on a prises dans ma chambre, ou du moins qu'on a déplacées pendant mon absence. Peignot et Amanton attendent la liste de tes petits *Noëls* pour en compléter ta collection. Si tu trouves bonne la moutarde de Besançon, c'est Mme Marquiset qui se charge de ta provision.

Ch. Demandre, que je n'ai fait qu'entrevoir à son passage, m'a rapporté tes *Souvenirs*. Je viens d'en achever la première lecture ; car je me propose bien de les relire plus d'une fois. Jamais aucun ouvrage ne m'a fait autant de plaisir. Je voulais t'indiquer les chapitres dont j'ai été le plus content ; mais, en y réfléchissant, je me trouve très embarrassé de dire ceux qui me plaisent le plus. Cependant il me semble que les *Emigrés en 1799* et les *Prisons sous le Consulat* sont ceux qui m'ont le plus rappelé ta bonne et spirituelle causerie. Qu'en dis tu ? Je voudrais savoir si tu partages mon avis.

Depuis mon retour je n'ai pas encore repris mon travail ordinaire ; je n'ai fait que collectionner et classer les livres que j'ai rapportés

(1) Précède la lettre CXV de Nodier. (Rec. Estignard, p. 247.)

de Paris. Il fait d'ailleurs trop froid pour passer une journée à la bibliothèque, où je ne puis avoir du feu que dans le cabinet du haut. Une fois en train, je terminerai notre *Glossaire franc-comtois*, que je te porterai l'année prochaine.

Je n'ai point oublié l'étymologie que Jal nous a demandée. J'ai déjà fouillé bien des volumes pour la trouver. Jault, dans ses notes sur Ménage, dit qu'il n'a pas pu en venir à bout; mais j'espère être plus heureux. *Chari* se dit encore pour chariot dans plusieurs villages de la Franche-Comté ; *Vari* signifie évidemment à rebours. Peut-être dans les tumultes populaires conduisit-on autrefois un chariot attelé à rebours, comme depuis on y a conduit un homme, mais sur un cheval ou sur un âne dont il tenait la queue. On va quelquefois chercher bien loin ce qu'on a sous les yeux. Ton autorité dans ces matières est plus grande que la mienne, et j'en passerai par où tu voudras. Si Jal n'était pas pressé, je pourrais lui envoyer sur ce mot une dissertation en forme.

Les vers de Marie n'ont pas eu moins de succès à Besançon qu'à Paris. J'en ai déjà donné des copies, mais non pas à tous ceux qui m'en ont demandé, parce que je craindrais qu'on ne les imprimât dans l'*Impartial* ou dans la *Gazette*, et je ne le voudrais pas sans ta permission. La *Gazette* a déjà rendu compte des *Chroniques* de Fanny. Je n'ai pas lu l'article, mais je sais qu'il est du jeune Vaulchier, l'Anacréon et le Pindare de la *Gazette*. M. de la Villette est à Paris ; il m'a demandé un billet pour toi, que je lui ai donné. Ainsi tu ne manqueras pas de le voir arriver à quelques-unes des soirées de l'Arsenal, dont la célébrité s'étend déjà dans toute la province. C'est un homme d'esprit, mais un peu raide. Le séjour de Paris l'assouplira.

Le baron a-t-il fait remettre chez MM. Debure la livraison qui doit compléter notre exemplaire du *Voyage en Franche-Comté?* La caisse que MM. Debure doivent m'envoyer ne partira que du 15 au 20. Et la momie qu'il nous a promise est-elle arrivée ? J'en ai déjà parlé à tous nos amateurs, qui l'attendent avec impatience. Nous ne pouvons plus lui décerner le titre d'académicien, puisqu'il l'a déjà, mais nous pouvons lui décerner des lettres de citoyen, et je crois que personne ne les mérite mieux. En attendant, fais-lui mes compliments.

Mes amitiés à Cailleux, Soulié, Jal et *tutti quanti*. Je me retrouve souvent avec eux le dimanche, à l'heure où je pense qu'ils sont réunis près de toi. Hommages et embrassements à ta femme. Que je voudrais pouvoir te presser sur mon cœur comme il y a quinze jours !

C'est Mme Briot, veuve du chirurgien, qui m'a demandé cette lettre pour te la porter elle-même. Elle désire vivement avoir le plaisir de te voir, ainsi que tes dames.

LVII (1)

10 avril 1832.

Mon cher ami,

Ecris-moi donc un mot pour me rassurer sur la santé des habitants de l'Arsenal et sur la tienne. Nous sommes tous ici dans une anxiété dont certainement tu ne te fais pas une idée, car tu m'aurais déjà donné de tes nouvelles. Il me paraît que vos médecins ne sont pas d'accord sur le traitement qu'il convient de suivre pour combattre cette terrible épidémie. Faut-il adopter un régime échauffant, comme le prescrivent les uns, ou se mettre au petit-lait, comme l'ordonnent les autres, ou bien encore se croiser les bras et attendre, comme c'est mon avis? Tu sais que pour moi tu es le plus grand médecin du monde, et que, quand tu serais docteur de l'Université de Vienne, comme tu l'avais fait croire un jour à Barrey, ma confiance dans tes lumières ne serait pas plus aveugle. Dis-moi donc ce que nous devons faire dans le cas d'invasion du choléra.

Michaud, qui, tout en m'écrivant qu'il n'a pas peur de l'épidémie, a jugé prudent d'aller s'enfermer avec sa famille à la Villette, me charge de te rappeler encore l'article Byron pour le supplément de la *Biographie*. Il faudrait qu'il fût fait pour le mois d'août au plus tard. Il te le paiera ce que tu voudras. D'après cela, mon cher ami, tu ne peux pas le refuser. Que t'importe de travailler pour Michaud ou pour tel autre libraire, pourvu que tu sois bien payé de ton travail?

J'ai chargé Fallot de souscrire à la nouvelle édition de tes romans. Fais-moi traiter par ton libraire de la façon la plus favorable, voilà tout ce que je te demande.

Réponds-moi le plus tôt que tu pourras, je t'en prie, et ne manque pas de me nommer toutes les personnes qui t'intéressent. Fais mes amitiés et mes remerciements à Taylor pour son présent de la momie, qui m'a déjà valu la visite de tout Besançon. Ne m'oublie pas près de Cailleux, de Soulié, de Jal, etc.

---

(1) Précède, ainsi que la suivante, la lettre CXVI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 249.)

Viancin a passé l'hiver bien tristement. Il a perdu, comme tu sais, un de ses enfants pendant que j'étais à Paris. Tous les autres ont été malades assez gravement pour nous causer de vives inquiétudes. Ils sont maintenant hors de danger, mais ils ne sont pas encore rétablis.

Ma mère continue à se bien porter, malgré ses quatre-vingts et quelques années. Il est vrai qu'elle ne sort pas de sa chambre, même pour aller à l'église, ce qui la contrarie beaucoup, dès qu'il fait le moindre froid ou que le temps est à la pluie. D'ailleurs, elle a conservé toute sa gaieté. Souvent elle me parle de toi, de ta femme, de Marie, et de Fanny qu'elle a toujours tendrement aimée.

Réponds-moi vite, je t'en prie, et donne-moi des nouvelles de tant de personnes qui me sont chères.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Je prends une vive part au chagrin qu'à dû te causer la mort de M. de Martignac. Quel homme c'était! Et quelle perte dans les temps où nous avons le malheur de vivre!

LVIII

19 avril 1832.

Mon cher Nodier,

Je ne te conçois pas de me laisser dans une pareille inquiétude sur ton sort et celui de ta famille. A la première nouvelle de l'invasion du choléra, je t'ai écrit pour te prier de me rassurer sur la santé des habitants de l'Arsenal. Une lettre de M. Michaud, la seule que j'aie reçue de Paris depuis un mois, m'engageait à me défier de l'exagération des journaux, qui ne manqueraient pas, disait-il, d'exploiter la maladie pour créer de nouveaux embarras au gouvernement. Ainsi je ne présumais pas que tu dusses quitter Paris avec ta famille. Tu pars et tu ne me l'annonces pas; c'est hier, dans la rue, que j'apprends que tu es à Metz, chez ton gendre. Je ne te reconnais plus, mon cher Nodier, il faut que le choléra t'ait changé terriblement. Tu me dois un compte détaillé de ton odyssée. Si tu ne veux pas me l'adresser par la poste, publie-le dans les journaux; c'est ainsi que Jouffroy vient de donner aux habitants de Besançon et de Pontarlier des nouvelles de sa santé par la voie du *Patriote*. Miran et Muiron sont devenus ses intermédiaires avec les électeurs, qui, comme de juste, ont la préférence dans ses affections. J'avoue ma

faiblesse; cela m'a fait une vive peine. Jouffroy m'oublier, je ne l'aurais jamais cru !

Ne l'imite pas, écris-moi donc, ou je croirai que tu ne m'aimes plus. Je sais qu'il t'est arrivé souvent de laisser passer six mois, un an, sans me donner de tes nouvelles, mais c'était dans des circonstances où je ne devais avoir aucune inquiétude. Quand le danger sera passé, je te permettrai de reprendre tes habitudes et de me négliger tant qu'il te plaira, bien sûr de me retrouver toujours le même.

Tout ton monde est à Metz avec toi, j'entends ta femme et ta fille, et ma chère Fanny; mais que sont devenus les autres habitants de l'Arsenal, le bon Soulié, et Taylor, et Cailleux, et Jal, et *tutti quanti?* Les journaux disent que les habitants de Paris ne sont plus occupés qu'à donner de leurs nouvelles dans les départements. Il faut que dans cette grande ville il n'y ait plus personne dont je sois connu, car je ne reçois pas un seul billet. Ce pauvre Fallot n'aurait pas manqué de m'écrire, lui; quand j'ai vu que je ne recevais pas de ses lettres, je me suis douté qu'il était malade. Mes prévisions étaient justes; mais il va mieux, et dès qu'il pourra tenir une plume, je suis bien certain de ne pas manquer de nouvelles, j'entends de celles dont j'ai besoin.

Musset et Groslambert sont morts le même jour. Dans notre courte vie nous avions vu la guerre assez longtemps et deux ou trois fois la famine. Pour avoir vu tous les fléaux qui peuvent accabler les hommes, il ne manquait plus que la peste. Grâce à Dieu, désormais, nous pouvons dire que nous avons tout vu.

J'embrasse tout ce qui t'est cher, et toi, méchant, de tout mon cœur.

LIX (1)

2 août 1832.

Mon cher ami,

Tu sais que Mme Suard a fait à l'Académie de Besançon un legs de 1,500 francs, qui doivent être donnés pendant trois ans à un jeune homme né dans le département du Doubs, sans fortune, et dont les talents promettraient un jour au pays un sujet distingué.

(1) Suit la lettre CXVII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 255.)

D'après mes conseils, Fallot s'est mis sur les rangs. La commission chargée d'examiner les titres des candidats l'a placé en tête de la liste; mais ce pauvre Fallot n'a que moi pour solliciter en sa faveur, tandis que les autres concurrents ont ici leurs parents et leurs amis, qui ne négligent rien pour capter d'avance les suffrages des académiciens. J'ai donc besoin de toi pour m'aider dans cette œuvre de justice; car Fallot est évidemment, et toute amitié à part, le seul des aspirants à la pension qui puisse répondre aux vues de la fondatrice. Parmi nos antagonistes, celui que je redoute le plus, parce que son exemple ne peut manquer d'entraîner plusieurs de nos confrères, c'est le président Trémolières, qui ne connaît pas Fallot, et qui donnera sa voix, j'en suis sûr, à celui des candidats dont il connaîtra la famille, pourvu qu'il ait une conduite exempte de reproches, et tant soit peu d'aptitude à devenir un médiocre avocat. Mais je sais que tu as la plus grande influence sur notre ami Trémolières, et que tu es capable de le faire revenir de toutes les déterminations qu'il peut avoir déjà prises. Il faut donc que tu lui écrives une de ces lettres comme tu les sais faire, dans laquelle tu lui diras ce que tu penses de Fallot, de ses dispositions et de son caractère; mais il n'y a pas de temps à perdre. L'élection doit avoir lieu du 15 au 20 de ce mois. Si tu fais cette démarche, comme je n'en doute pas, ce pauvre Fallot te devra tout son avenir. Pour lui, trois ans passés à Paris dans les écoles et dans les bibliothèques, sans inquiétude sur ses besoins, il y a là de quoi le rendre un savant consommé. A tout ce que tu sais déjà de son caractère si doux, si noble, si patient, je pourrais ajouter des traits de générosité, de dévouement, de grandeur d'âme, qui redoubleraient l'attachement que tu portes à ce jeune homme si digne d'un meilleur sort. En vérité, je suis tenté de dire comme la plupart des candidats dans leurs demandes à l'Académie : Si Mme Suard avait connu Fallot, elle l'aurait désigné pour jouir le premier de son bienfait : mais non, ce n'est point un secours passager qu'elle lui aurait accordé, mais une pension viagère.

La bonne et charmante lettre que tu m'as écrite l'autre jour veut une réponse prompte. Elle a vivement excité ma sympathie et ma curiosité, et j'attends avec bien de l'impatience l'article que tu dois faire insérer dans la *Revue de Paris*. Aussitôt que je l'aurai lu, ma réponse ne se fera pas attendre. Tu peux déjà la deviner; car c'est la première fois que nous ne serions pas d'accord sur un point de quelque importance.

Relis mon article *Woeriot*, et tu te convaincras que je n'ai jamais eu la prétention de faire ce graveur Franc-Comtois. J'ai dit seule-

ment qu'il n'était point né à Bar-le-Duc, comme le prétendent les bibliographes, mais à Bouzy, village de Lorraine, dont était seigneur M. de Bouzy, que tu as connu, beau-frère de M. de Scey. Je te fais mon compliment sur l'acquisition des *Cent Emblèmes* de Georgette de Montenay. C'est un beau livre et qui n'est pas commun. Cependant notre bibliothèque en possède un exemplaire dans la première reliure, mais en assez mauvais état. J'aurais cru qu'on devait trouver en ce moment beaucoup de livres rares sur les quais; mais Fallot, qui a la complaisance de les explorer pour moi, me mande qu'on y voit des livres nouveaux, mais des curieux, absolument rien On va vendre ici dans quelques mois une bibliothèque où il se trouvera peut-être quelques livres qui te conviendraient. C'est celle de l'avocat Gaudy, que tu as dû voir dans les ventes, quand nous commençions à les fréquenter, et que tu te rappelleras tout de suite, car ta mémoire ne laisse rien échapper. L'avocat Gaudy est mort depuis dix ans, laissant un fils qui vient de mourir avec sa femme, l'un et l'autre dans moins d'une semaine. Toute la fortune de cette famille, qui est considérable, repose maintenant sur la tête d'un enfant de deux ou trois mois. La bibliothèque doit être superbe; je t'en enverrai le catalogue, et je me chargerai de tes commissions, que je ferai plus exactement que toi les miennes. Je t'avais prié de souscrire pour moi à la nouvelle édition de tes romans. L'as-tu fait? Dis.

Mes tendresses aux habitants de l'Arsenal. Mille choses au cher Soulié, dont la santé m'a donné des inquiétudes.

Je t'embrasse en frère.

LX

17 février 1833.

Mon cher ami,

Tu ne veux donc pas me donner de tes nouvelles? Autrefois, j'en avais par les journaux; mais je ne les lis plus maintenant, de sorte que je ne sais pas un mot de ce que tu fais ni ce que tu deviens. J'ai payé depuis longtemps à Techener l'exemplaire que tu as bien voulu me céder à moitié prix, pour notre bibliothèque des *Champignons*, du docteur Roquet. Je lui ai payé en même temps la traduction de la *Jérusalem délivrée*. Ainsi c'est une affaire terminée.

Crozet m'a mandé, il y a quelques jours, qu'il t'avait remis de

ma part, comme souvenir de notre bonne et vieille amitié, un bouquin comme tu les aimes, bien propre, bien net, bien conditionné. Je souhaite que tu l'aies trouvé digne de figurer dans ta belle armoire, et qu'en le parcourant quelquefois, tu te rappelles celui qui n'a jamais passé un jour de sa vie sans songer à toi et sans regretter le peu d'instants que nous avons passés ensemble.

M. Dugrail t'a fait passer par la poste deux exemplaires de son recueil de poésies, en te priant de le faire annoncer dans quelques-uns des journaux que tu as à ta disposition. Tu ne lui as pas répondu, cela ne le surprend pas; mais il tient beaucoup à ce que tu dises quelque chose de son livre. Il vient de terminer un drame qu'il destine au Théâtre-Français. J'ai écrit au baron pour le prier d'accorder à notre jeune compatriote une lecture de sa pièce. Le baron ne m'a pas répondu. Si c'est comme cela que vous traitez vos amis de province, comment agissez-vous donc avec les indifférents?

Tu sais ou tu ne sais pas que le génie militaire vient de faire abattre le clocher de Saint-Paul, malgré les représentations et les prières du préfet, de la mairie, de l'archevêque, de l'Académie, etc. Pour cette fois, tout le monde était d'accord. Le clocher abattu, nous avons décidé que nous le ferions relever dans la cour de la bibliothèque. Une souscription est ouverte, et je désire que ton nom figure dans la liste des souscripteurs. Ecris-moi donc un billet qu'on puisse imprimer dans nos journaux. Quant à l'argent, je me charge de le donner en ton nom. C'est un moyen d'attirer un grand nombre de souscripteurs qui cesseront de voir avec indifférence la réérection d'un monument dont tu t'occupes à cent lieues de distance.

Nous avons aussi l'intention de fonder une Société franc-comtoise des amis des arts. Il nous faudrait pour commencer deux cents souscripteurs à 25 fr. par an. Les trouverons-nous? Je crois que oui, si tu veux t'en mêler. Il suffirait pour cela que tu fisses un ou deux articles sur l'utilité de cet établissement. Un mot de toi produirait plus d'effet que tout ce que je dirais dans un an. Tu n'imagines pas l'ascendant que tu aurais ici sur les hommes de toutes les opinions. C'est toujours la même chose: *Laudantur ubi non sunt.*

Nous avons eu le malheur de perdre ces jours derniers notre excellent archevêque, M. de Rohan. Personne aujourd'hui n'oserait en dire du mal à Besançon; les patriotes mêmes qui lui ont donné, l'année dernière, le charivari pendant trois jours, sont les premiers à convenir qu'il avait d'excellentes qualités. Les fondations qu'il a

faites par son testament doivent rendre à jamais son nom recommandable dans la Franche-Comté. Il lègue 4,000 fr. de rente pour l'entretien d'une maîtrise, 6,000 pour faire continuer leurs études aux jeunes ecclésiastiques du diocèse qui annoncent des dispositions remarquables. Il donne à son chapitre sa chapelle particulière, estimée plus de 150,000 fr., et tout ce qui lui appartient dans l'église, la croix, les chandeliers du maître-autel, etc. Son intention était de donner à la ville ses tableaux. Il l'a dit à M. Bretillot père; mais la maladie a été si courte qu'il n'a pas eu le temps de faire un codicille.

Quel sera son successeur? Je n'en sais rien, ni toi non plus. Ce ne serait pas, ce me semble, une chose indifférente que de nous envoyer un prélat qui pût continuer l'œuvre entreprise par M. de Rohan. Les députés doivent avoir quelque influence sur ce choix. Parles-en donc à Jouffroy, à Clément.

Donne-moi des nouvelles de ta femme, de Marie et de Jules, de Fanny et de la nièce. Fais-leur à tous mes amitiés; mais ne me néglige pas aussi longtemps. Voilà encore un hiver de passé; mais il ne doit pas y en avoir beaucoup à la suite.

Je t'embrasse de cœur.

LXI (1)

25 mars 1833.

Mon cher ami,

Pose la plume un moment pour m'écouter. Curasson et Pertusier se proposent de fonder un nouveau journal dont le but serait de calmer l'irritation des esprits, que les feuilles de Paris n'entretiennent que trop bien, et de défendre les intérêts de la province, toujours sacrifiés à ceux de la capitale. Les fonds nécessaires sont faits par des actionnaires dont tu as pu lire les noms dans le *Patriote,* si tu lis le *Patriote*, ce que je ne crois pas, car tu n'as pas de temps à perdre. Il ne manque plus qu'un rédacteur en chef, et Pertusier m'a prié avec tant d'instance de t'en demander un, que je n'ai pas pu m'y refuser. Il ne signerait pas le journal, et par

(1) Précède, ainsi que la suivante, la lettre CXXI de Nodier. (Rec. Estignard, p. 266.)

conséquent ne serait passible ni d'amende ni de prison. On lui assurerait 2,000 fr. par an, plus une part notable dans les bénéfices. Si tu connais un jeune homme à qui ces propositions puissent convenir, mets-le en rapport avec Pertusier ou Curasson, car je ne suis pour rien dans toute cette affaire, et je serais même très fâché que l'on sût que je m'en suis mêlé. Ainsi je te prie de me garder le secret. Il y a dix ans que je ne me mêle plus de politique. J'ai renoncé même à la lecture des journaux les plus innocents. Aussi je ne sais pas un mot de ce qui se passe dans le monde, et je ne m'en trouve pas plus mal. Je souhaite à mes chers et bons compatriotes un peu plus de raison, et j'espère que cela pourra bien arriver dans quelques siècles. J'avais d'abord eu l'intention d'écrire à Merle pour lui demander un rédacteur, mais je ne le connais pas assez pour lui faire une pareille ouverture. Si tu n'as pas un sujet sous la main, tu pourrais lui en parler. Il doit connaître à fond tous ceux qui dans Paris écrivent dans les journaux.

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que tu ne m'as donné de tes nouvelles. Je t'ai écrit il y a un mois par le jeune de Vaulchier, qui se propose de passer une partie de l'été à Paris pour suivre les cours du Collège de France et faire connaissance avec les gens de lettres. Il était porteur d'un recueil de nouvelles qu'il se proposait de faire imprimer. J'ignore ce qu'il en est advenu. Je ne connais pas ces nouvelles, mais je sais qu'elles ne sont pas toutes de Louis. Il y en a une au moins d'Albert de Circourt et une autre de Dugrail, l'auteur de *Plus deuil que joie*.

Dugrail, qui a de l'esprit, de l'imagination et de l'originalité, a fait un drame qu'il destine au Thâtre-Français. J'ai écrit au baron pour le prier d'en autoriser la lecture ; mais j'en ai été pour ma peine, il n'a pas daigné me répondre un mot.

Malgré mes demandes réitérées à Fallot et à Mme Porquet, je n'ai pas encore pu obtenir la suite de tes œuvres ; je n'ai que les quatre premiers volumes. Fallot m'avait promis le troisième volume de tes *Souvenirs ;* il devait me le remettre à mon premier voyage à Paris. J'ai été à Paris, il ne me l'a pas donné ; je le lui ai réclamé depuis, il ne me l'a pas envoyé.

Si tu me réponds, tu me ferais plaisir de me dire ce que tu penses, de toi à moi, de la pièce de Victor : *Le Roi s'amuse.* Je l'ai lue ; mais comme je ne lis pas les journaux, je ne sais pas ce qu'en ont dit les juges-nés de toute œuvre littéraire, et je n'ose pas m'en rapporter à moi. Je ne connais pas même *Lucrèce Borgia,* mais j'en ai entendu parler à Dusillet, et si ce qu'il m'en dit est vrai, je m'étonne que la représentation en ait été permise.

Le *Bibliologue* de Quérard annonce la prochaine publication de ton *Histoire des Girondins*. C'est un livre que j'attends avec bien de l'impatience. As-tu terminé ton travail sur le Dictionnaire de Boiste ? Il me tarde d'apprendre que tu en es débarrassé.

J'ai remboursé ce que je te devais à Techener, il y a bien longtemps; tu me ferais plaisir de me mander s'il t'a payé. J'ai voulu te causer une petite surprise en priant Crozet de te remettre de ma part un joli volume la veille du jour de l'an. As-tu été content du choix de Crozet? L'automne prochain aurai-je le plaisir de voir le volume dans tes *dilecta*?

Flavien est à Rome depuis six semaines; je l'engage beaucoup à n'en pas repartir avant Pâques, afin de voir les cérémonies de la semaine sainte dans la chapelle papale; mais il est pressé d'aller à Naples et en Sicile, pour pouvoir être de retour à Rome avant les grandes chaleurs. Il vient de m'écrire une lettre de seize pages dans laquelle il me rend compte de l'emploi de ses journées, de ses remarques, de ses observations, de l'impression que l'aspect de Rome a faite sur lui. En apercevant le dôme de Saint-Pierre, il a pleuré sans pouvoir deviner la cause de cet attendrissement. Il prétend que l'Italie ne commence qu'à Rome ; que dans le Piémont, le Milanais, la Toscane et même dans les grandes villes des Légations, il ne s'apercevait qu'il n'était plus en France qu'au langage des habitants, mais que leurs manières et leurs opinions sont toutes françaises. Il en aura bien long à nous raconter quand nous nous retrouverons tous les trois au *Veau qui tette*, ou dans quelque restaurant de ton choix. C'est un excellent garçon que Flavien, et tu dois beaucoup l'aimer, car il t'a voué le plus tendre attachement. Il ne m'écrit pas sans me parler de toi et sans me charger de te faire ses amitiés.

Dusillet est ici depuis hier. Tu sais qu'il a eu le malheur de perdre sa femme; il en est très affecté. Son fils le tourmente pour venir demeurer à Besançon, et je serais bien aise qu'il prît cette détermination. On en ferait aux prochaines élections un conseiller municipal, et nous cabalerions pour le pousser à la mairie. Qu'en dis-tu? Je suis sûr qu'avec lui, en deux ou trois ans nous aurions un musée ; car il ne nous manque pour cela qu'un local et des tableaux.

Tout le monde travaille maintenant à l'Arsenal, que c'est un charme. Voyez ce que peut le bon exemple sur les âmes bien nées! Le *Bibliologue* m'annonce un gros volume de Chroniques franc-comtoises par Mme Tercy, des Nouvelles par Mme Marie. Il n'y a que Désirée qui ne fasse rien ; mais la pauvre femme, elle est assez

occupée d'autre façon. Fais-leur mes amitiés et mes compliments. Donne-moi des nouvelles de Soulié. Rappelle-moi au souvenir de ton excellent voisin M. Duval, et puis de Cailleux et de *tutti quanti*.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

LXII

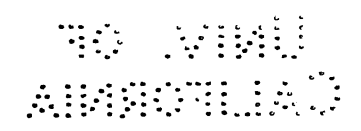
13 avril 1833.

MON CHER AMI,

C'est un parti pris ; tu ne veux donc plus me donner de tes nouvelles, et comme je ne lis plus les journaux, j'en suis réduit à questionner ceux qui les lisent encore, ou les personnes qui reviennent de Paris. Deis m'a promis d'aller à l'Arsenal, et dans le cas où il ne pourrait pas pénétrer dans ton cabinet, de s'établir sur le quai Voltaire tous les jours, de deux à quatre heures de l'après-midi, jusqu'à ce qu'il ait eu le plaisir de te voir, afin de pouvoir me certifier à son retour que tu vis encore, que tu te portes bien, et que, malgré tes grandes occupations, tu n'as pas discontinué tes promenades quotidiennes.

D'après ce que j'entends dire aux gens initiés dans les mystères de la politique, l'année ne se passera pas sans qu'il y ait quelques nouvelles tentatives en faveur de la république. S'il y a quelque réalité dans ce projet, auquel je n'attache pas une grande importance, il me semble que tu ferais bien de demander un congé, et de venir passer quelque temps avec moi. Quand tu seras las de Besançon, nous irons ensemble visiter nos montagnes, que tu devrais être bien aise de revoir encore une fois. M. Courvoisier, qui est venu ici chercher un cheval pour son fils, nommé sous-lieutenant de cavalerie, me charge de t'inviter à le venir voir à Baume, où tu le trouverais le même qu'à la chancellerie. Il est tout voisin de M. de Chantrans, à qui nous irions faire quelques visites ; enfin nous trouverions le moyen de te faire passer quelques mois d'une manière agréable. Tu t'en retournerais avec cinq ou six nouvelles charmantes, dont tes courses t'auraient fourni le sujet, en sorte que ton voyage, utile à ta santé, agréable à tous ceux qui te connaissent, car il n'en est pas un seul qui ne t'aime, serait encore avantageux à ta bourse.

Flavien est à Naples, d'où il m'écrit des lettres de treize pages in-folio, qui me ruineraient s'il n'avait la précaution de les affran-



chir jusqu'à la frontière. C'est un brave et digne garcon, qui pense à nous en se promenant dans la rue de Tolède, au théâtre Saint-Charles, en entrant dans Saint-Janvier, enfin partout, pour nous regretter, pour nous désirer près de lui. Nous retournerons ensemble cette année à Paris pour y rester deux mois, lui à rechercher la société des *dottori*, moi à me promener du Louvre à l'Arsenal ou du quai aux Fleurs au quai Voltaire, épiant un homme qui ne m'aime pas, puisqu'il ne m'écrit pas, et que je n'ai pas reçu une ligne de lui depuis six mois que je l'ai quitté.

LXIII

3 mai 1833.

Mon cher ami,

C'est notre cher Peignot qui m'a mandé ta déconvenue académique, dont j'ignorais le premier mot. Droz a écrit depuis à Genisset, qui nous a lu sa lettre en séance particulière, que si tu n'avais pas été nommé, c'est que tu t'étais mis trop tard sur les rangs, mais qu'à la première élection tu réunirais bien certainement l'unanimité des suffrages. Ainsi je ne vois pas pourquoi tu ne te représenterais pas à la première vacance. D'abord, et cette raison-là doit te toucher, ton élection à l'Académie française est une des choses qui me feront le plus grand plaisir ; et ensuite tu n'es pas en position de dédaigner un millier d'écus qui t'arriveront tous les ans sans autre peine que d'émarger de temps en temps le mandat de paiement. Et puis, est-ce que tu ne vois pas que ton titre d'académicien français sera une raison d'augmenter ta pension ou de t'en faire accorder une nouvelle ? Tu me reprochais il y a quelque temps d'être un enfant ; mais c'est toi vraiment qui en es un, de ne pas savoir encore à ton âge le train des choses et comment se mène le monde.

Malgré tout le mal que tu me dis de tes *Girondins*, je n'en attends pas moins ce nouveau volume avec une vive impatience. Outre le plaisir incompréhensible que j'ai à lire tout ce que tu écris, je suis encore curieux de savoir si je retrouverai dans ton ouvrage quelques traces des idées de notre jeunesse sur tous ces malheureux dont la mort nous a préoccupés si vivement et si longtemps. Dis à Falkot de m'acheter cet ouvrage aussitôt qu'il paraîtra et de

le déposer chez MM. Debure, qui doivent m'expédier une caisse à la fin du mois.

Tu as attendu bien longtemps de m'accuser la réception du petit bouquin que j'avais prié Crozet de t'offrir de ma part au premier de l'an. Ce sont les seules étrennes que j'aie pu donner cette année ; mais une autre fois je serai peut-être plus heureux. Ma pauvre mère vient de changer de logement ; elle a quitté le bouge enfumé qu'elle occupait depuis vingt-quatre ans, pour descendre dans un joli appartement composé de trois pièces, que j'avais fait arranger presque à son insu : un beau lit de noyer, une table ronde bien cirée, des chaises neuves, sur la cheminée une glace de trente francs. Tu ne peux pas te faire une idée de son ravissement : Ah! me disait-elle, si ton père voyait au moins tout cela! Elle a depuis deux ans avec elle une de ses nièces, fille forte, active, intelligente, qui en a le plus grand soin. Ce sont les deux créatures les plus heureuses que je connaisse. Ma mère conserve toute la vivacité que tu lui as vue autrefois ; elle est toujours de bonne humeur et de bon appétit. Aussi j'espère bien que Dieu me la conservera plusieurs années encore. Elle t'aime tant que tu devrais bien venir la voir ; c'est une des choses qu'elle désire le plus, dont elle me parle le plus souvent, car toi, ta femme et ta fille, et Fanny, vous êtes le sujet presque continuel de nos entretiens.

Je n'ai jamais lu rien de M. Victor Pavie, parce que de toutes les Revues, je n'ai jamais lu que la *Revue de Paris*, pendant que tu y travaillais ; mais adressé par toi, il n'en sera pas moins bien reçu. J'ai déjà parlé de sa visite à Viancin, et s'il fait beau temps, nous le conduirons à la campagne pour pouvoir causer tout à notre aise de tout ce qui nous intéresse. Ma foi, mon cher ami, je crains bien qu'il ne soit pas aussi obscurant, aussi rétrograde que nous ; mais nous sommes de bonnes gens, bien tolérants, et nous pardonnons aux amis de nos amis de ne pas voir comme nous, parce que nous savons qu'ils n'ont pas les mêmes yeux et qu'ils n'ont pas toujours le même point d'optique.

C'est Théophile Renaud qui se charge de ce billet qu'il m'a demandé pour lui servir d'introduction à l'Arsenal. Il va travailler un mois à Paris, dans l'atelier de quelques peintres connus, et d'après le livre des *Cent et un*, il espère avoir le plaisir de rencontrer chez toi plusieurs artistes.

Bonjour à Taylor, à Cailleux, à Soulié et *tutti quanti*.

Je t'embrasse de cœur. Ton frère.

LXIV (1)

7 juin 1833.

Mon cher ami,

Je viens de passer une matinée comme je n'en avais pas eu depuis longtemps, et il faut que je t'en remercie, car c'est à toi que j'en suis redevable. J'avais dit à Deis de m'apporter tes *Girondins*, aussitôt qu'il les aurait reçus. Quand j'ai eu le volume entre les mains, j'ai commencé par la première page et je ne me suis arrêté qu'à la dernière. En le lisant, j'ai beaucoup pleuré. Je ne trouve qu'un seul défaut à ton livre, c'est qu'il est trop court. Je n'y sache qu'un remède, c'est, quand on l'a fini, de le recommencer, et c'est ce que je ferai tout à l'heure. C'est un bien beau livre que tes *Girondins* ; mais ton chef-d'œuvre, suivant moi, c'est la *Fée aux Miettes* ; je ne connais pas un ouvrage que j'aimerais mieux avoir fait ! Que de bon sens et de raison dans les récits de ton Michel ! Quelle philosophie aimable dans les enseignements ! Et quelle perfection de style ! Il y a dans ce petit volume vingt ou trente pages qui seraient les plus belles de la langue, si l'*Emile* n'existait pas, et encore je ne sais pas bien si je ne donnerais pas la préférence à ton Michel. Comme je ne lis plus les journaux, je ne sais pas ce qu'ils ont dit de ton livre, mais sois bien sûr que c'est une œuvre d'homme. Comment as-tu pu dire, dans ta modestie trop grande, que ton conte était une contre-épreuve de la fée Urgèle ? Non, mon ami, si tu l'as cru, tu t'es abusé. Dans ton conte, tout est bien de ton invention. Une fois qu'il a été convenu que les fées avaient le pouvoir de se rajeunir, il n'y en a pas une seule qui n'en ait profité ; et tu n'aurais pas pu laisser la tienne dans son costume de vieille sans manquer au premier devoir d'un conteur, la vérité.

Fallot m'a mandé ton accident, répété dans tous les journaux, qu'il a bien fallu me décider à lire, pour me rassurer sur ses suites. Si je ne t'ai pas écrit sur-le-champ, c'est que dans toute la maison, il n'y a que toi qui puisses déchiffrer mon gribouillage, et que d'ailleurs je chargeais Fallot de me tenir au courant de ton état. Il me mande qu'il t'a vu ou du moins qu'il s'est présenté tous les jours à l'Arsenal, et que, si tu ne l'as déjà fait, tu ne tarderas pas de reprendre tes habitudes studieuses.

---

(1) Précède la lettre CXXII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 271.)

Si tu voulais donner une nouvelle édition de tes *Souvenirs de la Révolution*, je pourrais t'envoyer le sujet d'un chapitre qui, si je ne me trompe, ne serait pas le moins intéressant d'un livre si rempli d'intérêt. L'autre jour, en allant chez Viancin, à Fontaine-Ecu, je rencontrai dans le sentier un vieillard qui ne pouvait plus marcher, tant il était faible et fatigué. Je lui offris mon bras pour le conduire jusque dans sa chaumière, qui n'était pas éloignée. Ce vieillard était le neveu de Jacquet, le chef du comité révolutionnaire qui fut mis au poteau après le 9 thermidor, et qui, si je ne me trompe, est mort aux galères. En cheminant il m'a conté un épisode de la vie révolutionnaire de son oncle, et c'est cela que je t'enverrai, si tu le désires, pour le mettre en français. C'est un vrai sujet de nouvelle, où la vérité ne luit pas toujours vraisemblable. Mais de cela même tu tirerais un grand parti.

La mort de M. Andrieux laisse une place vacante à l'Académie, et si M. Droz ne s'est pas trompé dans ses calculs, c'est toi qui l'obtiendras ; en attendant le jour de l'élection, j'ai fait écrire à M. Brifaut pour lui demander sa voix. J'ai la réponse sous les yeux. Sa voix à lui t'était conquise avant qu'on la lui eût demandée, et il regardait ton élection comme assurée sans l'absence de huit ou dix académiciens les plus indépendants ; mais il la croit douteuse si M. Thiers, le ministre, se met sur les rangs. Ce serait une infamie à Thiers, qui a cent mille livres de rentes, de venir te disputer non le titre, mais le modeste traitement d'académicien. S'il s'en rend coupable, je la lui garde bonne. Je voudrais bien être à Paris, il me semble que les choses se passeraient autrement. Il y va de l'honneur de l'Académie de te nommer. Si elle te préfère un ministre, la voilà retombée dans l'avilissement où l'avaient plongée déjà les choix dictés par le bon plaisir impérial. Qu'il y a peu d'hommes qui conçoivent ce que c'est que la dignité !

J'ai été dîner hier avec Pérennès, notre professeur de littérature, à la campagne, chez Pertusier. Nous avons beaucoup parlé de toi, de nos promenades sur la route de Beure, de nos banquets de laitage et de fruits à Velotte et au *Bout du monde*. Pertusier nous a dit que tu lui manquais, et qu'il ne savait pas comment tu avais pu rompre une si vieille et si sainte amitié. Il vient de retrouver toutes les lettres que tu lui as écrites en d'autres temps ; il les a rangées dans l'ordre chronologique, et il en relit quelques-unes tous les matins. Il dit que c'est le seul vrai plaisir qui lui reste. Je me suis promis de te mander ces détails, en t'engageant de lui écrire. Cela lui ferait un plaisir que tu concevras avec ton âme tendre ; et c'est peut-être le cas d'ajouter, cela te coûtera si peu,

que tu ne peux guère me refuser cette faveur. Ce pauvre Pertusier s'est mis à la tête de la *Gazette*, probablement par suite du désir qu'il a de faire parler de lui. Le premier numéro qui a paru samedi dernier a été saisi pour défaut de déclaration ; et le gérant vient d'être condamné à un mois de prison et 200 fr. d'amende. C'est jouer de malheur pour un début.

C'est dimanche la fête de ma mère ; elle me charge de t'y inviter très expressément ; mais comme elle ne compte pas trop sur toi pour ce jour, elle ajoute que lorsqu'elle te verra, ce sera toujours la fête. Mes amitiés et mes hommages à toute ta famille. Comment se portent et ta femme, et ta fille et ton gendre, et ta petite-fille, à laquelle tu pensais en écrivant ton morceau sur la statue de Pygmalion, et ma bonne Fanny ? Je pense à vous tous les jours, et vous, vous m'oubliez, j'en suis sûr ! Cela serait bien mal.

Je t'embrasse en frère.

LXV

1er octobre 1833.

MON CHER AMI,

La mort de ce pauvre Laya doit t'ouvrir enfin les portes de l'Académie. J'imagine que ta nomination aura lieu dans la première quinzaine de novembre, et ta réception le mois suivant. Il faut que je m'arrange de manière à m'y trouver. Garde-moi donc deux billets, un pour Flavien et un pour moi.

Le voyage de Flavien en Italie a été beaucoup plus long qu'il ne le pensait. A son départ, il m'avait promis d'être de retour avant la fin de juillet. Nous devions visiter ensemble les antiquités du Midi et nous retrouver à Paris dans les premiers jours de septembre. La dernière lettre que j'ai reçue de lui est datée de Naples. Il me mande de lui répondre à Florence, où il doit s'arrêter une semaine pour revoir les amis qu'il a faits à son passage. Je ne l'attends pas avant le 20 octobre. Il se reposera quelques jours ici, puis m'emmènera à Saint-Seine, d'où nous prendrons, vers la mi-novembre, le chemin de Paris. Son père, qui veut m'emmener aussi, nous suivra de près, s'il ne nous précède pas. Ainsi tu vois que je ne peux pas manquer d'aller t'embrasser au commencement de l'hiver. Je voudrais que ton discours de réception fût fait pour cette époque, afin que tu puisses me donner une partie de tes moments sans te gêner.

Je viens de lire ton *Hurlubleu,* qui m'a fait grand plaisir. L'idée en est charmante. J'y voudrais un peu moins de mots techniques et un peu plus de détails. Ceux qui ont conservé l'ancienne méthode de faire des enfants parce qu'ils la trouvent plus amusante est un trait digne de Rabelais ou de Swift. La critique de l'Académie des sciences est une plaisanterie de bon goût, dont notre Molard serait le premier à rire. J'attends la suite, car il doit y en avoir une, avec beaucoup d'impatience.

Ton noble ami, le comte d'Augicourt, me charge de te remercier de la lettre que tu as mise à la tête de son nouveau roman. Il est en ce moment dans les fêtes de mariage de son frère, qui vient d'épouser Mlle Irène Bourgon, la fille du député. Il n'aurait tenu qu'à moi de l'accompagner à Auxon. J'y ai été invité par la mariée, par sa mère, par son père, qui m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié ; mais je m'en suis défendu par la raison que j'avais ici de l'ouvrage que je ne pouvais pas remettre. Le fait est que mon antipathie pour le monde, au lieu de diminuer, s'accroît avec l'âge. Je ne suis bien que quand je suis seul au milieu de mes livres. Je consentirais de grand cœur à devenir sanglier pourvu que mon gîte ne fût pas trop éloigné du tien ; car je ne voudrais pas renoncer au plaisir de te voir.

J'ai reçu l'autre jour une visite dont il faut que je te parle. M., que je n'avais pas revu depuis son mariage, est venu frapper à la porte de ma chambre. Comme il a cru que je ne le reconnaissais pas, il m'a décliné son nom, en me priant de l'excuser s'il me dérangeait, et de lui indiquer une heure où il pourrait me parler. Je l'ai fait entrer. Il m'a raconté qu'il était entièrement ruiné par une spéculation malheureuse de son gendre, que sa femme était devenue folle, etc., et que dans cette triste situation il avait recours à moi pour que je te priasse de lui rembourser quelques petites sommes qu'il avait eu le plaisir de te prêter dans des temps plus heureux. Je lui ai demandé combien tu lui devais ; il m'a montré un état de diverses sommes montant à 81 fr. 50 c., avec une lettre par laquelle tu reconnais cette dette. La lettre est sans date, mais ancienne au moins de cinq à six ans. Je lui ai dit d'être tranquille, que je t'en écrirais et qu'il serait payé. Le lendemain il est venu me dire qu'il allait être saisi par le collecteur des contributions, si je n'avais la bonté de lui prêter 16 fr. Je lui en ai donné vingt, dont il voulait me faire un billet, que j'ai refusé. La fin de cette histoire, que tu dois trouver bien longue, c'est qu'il faut que tu m'écrives de payer à M. la somme qu'il réclame, et que tu lui donnerais quand même tu ne la lui devrais pas. J'irai le

trouver avec ta lettre, je lui compterai ton argent, dont il me fera un reçu que je t'enverrai, et tout sera dit.

Tu sais toutes les tribulations que notre pauvre ami Jouffroy vient d'éprouver à Pontarlier. En arrivant, il n'avait fait que traverser la ville pour aller embrasser sa mère aux Pontets, où il a passé huit jours. De là il s'est rendu dans les cantons de Montbenoît et de Morteau, où il a des amis d'enfance qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. On a répandu le bruit qu'il était allé solliciter les suffrages des électeurs en cas de dissolution de la chambre ; et, pour empêcher sa réélection, on a décidé qu'il y aurait une manifestation de l'opinion publique, c'est-à-dire, comme tu le sais mieux que moi, qu'on lui donnerait un charivari. Pressés de mettre la main à l'œuvre, une vingtaine d'enfants et de jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas plus de dix-sept ans, sont allés à sa rencontre sur la route de Morteau, et ont arrêté la diligence. Heureusement le député ne s'y trouvait pas ; car je ne sais trop ce qui serait advenu si, comme les tapageurs le supposaient, Jouffroy eût été dans la voiture avec sa femme. Pendant ce temps-là il arrivait par une autre route à Pontarlier. Le lendemain dimanche, pendant qu'il dînait chez son frère avec le bon Patel et le maire, l'opinion, publique s'est manifestée par un effroyable tapage ; et comme de pareilles scènes se sont renouvelées les jours suivants, on vient d'envoyer à Pontarlier 200 hommes, qui doivent y tenir garnison tant que Jouffroy sera dans l'arrondissement. Conçoit-on rien de pareil? Une chose que j'oubliais, c'est que les représentants de l'opinion, à qui l'on avait recommandé de crier : A bas le doctrinaire! ignorant le sens de ce mot, se sont égosillés à répéter : A bas le poitrinaire! Pauvre Jouffroy! Pauvre pays que celui où de pareils désordres sont tolérés, vantés, préconisés, comme des actes de patriotisme!

Pendant que la Montagne est en progrès, l'Académie, j'entends celle de Besançon, a pris une marche rétrograde. Dans la dernière séance elle a élu comme associé correspondant le marquis de Saint-Mauris, l'ex-pair de Charles X et l'un de tes bons amis. Sur 26 membres présents, il a eu 20 voix au premier tour de scrutin. En m'écrivant pour me remercier de la part qu'il suppose que j'ai eue à son élection, il me charge de te faire tous ses compliments. Courvoisier est notre président annuel ; et à mon corps défendant, j'ai été nommé vice-président. Tu vois que tous tes amis sont en dignité. Pertusier, que j'irai voir demain à Franois, attend impatiemment la lettre que je lui ai annoncée de ta part. Avant que le papier me manque, il faut que je te charge de mes compliments

pour les oiseaux de l'Arsenal. Mille tendresses à Taylor, Cailleux et Soulié. Tout à toi.

LXVI

31 octobre 1833.

MON CHER AMI,

Mon compliment, pour arriver le dernier, n'en sera pas plus mal reçu. Tu sais tout l'intérêt que j'attachais à ta nomination. Il y a plus de véritable patriotisme à Besançon que je ne le pensais. Depuis quatre jours, je ne puis faire un pas dans la rue sans recevoir à ton sujet des félicitations et des embrassades. Le conseil municipal, qui doit se réunir après-demain pour sa dernière session de 1833, chargera le maire de t'écrire au nom de la ville. Je te prie de ne pas laisser cette lettre-là sans réponse.

Jouffroy est toujours dans les montagnes, où je crois qu'on le laisse assez tranquille. Je l'attends la semaine prochaine, et je l'accompagnerais à Paris, si je ne voulais pas m'y trouver pour l'époque de ta réception solennelle. Quand aura-t-elle lieu ? Je suppose que ce sera dans le courant de décembre ou de janvier ; mais il faudrait que la saison fût bien rigoureuse pour qu'elle m'empêchât de partir.

Viancin, Alfred Marquiset, le docteur Barrey, Balleydier, Pérennès, Bretillot me chargent de leurs compliments pour toi. Mes vives tendresses à tous les habitants de l'Arsenal.

LXVII

6 novembre 1833.

MON CHER AMI,

Le fils de ton ancien camarade Casimir Wey te remettra ce billet. Il va faire à Paris son cours de droit pour obéir à son père ; mais je crois que d'après ses goûts, il étudiera moins le code civil que le nouvel art poétique. Depuis qu'il a lu tes ouvrages, il a les yeux sans cesse tournés vers toi, comme les fidèles musulmans vers la cité sainte. Il veut absolument connaître l'homme auquel il doit les plus douces émotions qu'il a éprouvées de la vie. Il me semble que

ce jeune homme a de l'esprit, du goût et une instruction peu commune à son âge, malgré les progrès du siècle. Je n'ai pas besoin de te recommander de lui donner des conseils pour la direction qu'il doit suivre dans ses études. Tu seras content de sa docilité. Tout à toi.

J'imagine que tu reçois toutes les lettres que je t'écris même par la poste. Il y en a une que je t'ai adressée de cette manière où je te parlais d'une réclamation de G...., qui méritait un mot de réponse.

LXVIII

12 décembre 1833.

MON CHER AMI,

Que penses-tu de la circulaire du ministre sur les bibliothèques de province? Quand j'aurais cent bras et cinquante têtes, je ne pourrais pas faire dans dix ans la besogne qu'il me demande de suite. Il suppose probablement que j'ai des bureaux montés comme les siens, tandis que je n'ai pour m'aider que le jeune Guénard, excellent garçon, plein de zèle et de bonne volonté, mais dont les connaissances bibliographiques sont des plus minces. Dans cette position, que dois-je faire? J'attends de ton amitié un conseil dont j'ai le plus pressant besoin.

En lisant dans la *Revue de Paris* le compte que M. Pichot a rendu de *Marie Tudor,* j'ai vu qu'il a eu la bonté de se rappeler que nous nous étions trouvés quelquefois ensemble à l'Arsenal. Je te prie de l'en remercier et de lui faire mes compliments.

G.... est déjà revenu plusieurs fois à la charge. Je veux bien lui rembourser ce que tu lui dois, mais je ne veux pas lui donner un sol de plus, parce que, comme tu le sais bien, je n'ai pas d'argent à jeter par les fenêtres. Jusqu'à ce jour, il a reçu soixante francs dont il m'a donné quittance. Je ne veux pas aller plus loin sans autorisation.

J'ai lu ton *Hurlubleu,* qui m'a fait rire; le second article m'a moins amusé, parce qu'il est plus savant. Est-ce que tu ne me donneras pas encore une *Fée aux miettes?*

M. de Magnoncourt est perdu dans les neiges des Alpes; il y a six semaines que je n'ai reçu de ses nouvelles. Il devait être ici pour la fin de novembre au plus tard.

Mes amitiés aux anges de l'Arsenal.

Je t'embrasse de cœur.

LXIX

28 février 1834.

Plus n'en aurez noce ni madrigal.

Je ne croyais pas, mon cher ami, que le fauteuil académique produirait sur toi ce terrible effet; je me flattais que tu m'enverrais ton discours pour le joindre à celui de M. Droz, dans notre bibliothèque; mais je vois bien qu'il faut que j'y renonce. Mais je ne renonce pas aussi facilement à recevoir de tes nouvelles; et si tu ne peux ou ne veux plus m'écrire, charge ta fille ou ton gendre de m'envoyer de temps en temps le bulletin de ta santé.

On m'a dit que tu te proposais de réhabiliter la mémoire de Pichegru. Nos compatriotes ultras et libéraux regardent la chose comme impossible; mais je ne suis pas de leur avis. Tu trouveras dans les *Essais sur la Révolution,* par Beaulieu, que je viens de lire, pour faire son article, des documents précieux pour ton sujet dans le tome V. Peut-être les connaissais-tu déjà; mais enfin j'ai voulu te donner encore une preuve de l'intérêt que je porte à tout ce que tu entreprends.

Mes respects et mes amitiés aux oiseaux de l'Arsenal.

Je t'embrasse de cœur.

LXX

26 avril 1834.

MON CHER AMI,

M. Crestin, substitut du procureur du roi à Dole, désire que ce billet lui ouvre les portes du sanctuaire de l'Arsenal. Si je m'étais trouvé en même temps que lui à Paris, je me serais fait un grand plaisir de te le présenter. C'est un jeune homme aussi modeste que spirituel, qui se recommande par lui-même et par son père, l'ancien sous-préfet de Saint-Claude, que tu connais au moins de réputation.

Quand nous nous sommes embrassés sur le boulevard, et que tu m'engageais à prolonger mon séjour à Paris d'une semaine, tu ne pensais guère que le lendemain l'émeute reparaîtrait plus menaçante que jamais. J'ai trouvé Dijon fort tranquille : l'attitude des

républicains a donné quelques inquiétudes à Besançon. Victor Considérant s'est fait, dit-on, l'historien de la grandeur et décadence de la république d'Arbois.

Mes hommages à tes dames et mes amitiés à Jules. *Tuissimus.*

LXXI (1)

23 mai 1834.

MON BIEN CHER AMI,

Celle-ci n'est pas la grande lettre que tu demandes, et que je n'ai pas encore trouvé le temps d'écrire. Elle n'a d'autre but que de t'annoncer l'arrivée à Paris de M[me] Deis, logée rue et hôtel Dauphine. Pendant le peu de temps qu'elle doit rester à Paris, où, selon toute apparence, elle ne retournera jamais, elle désire vivement d'avoir le plaisir de te voir quelquefois ; et quoique ta plus ancienne amie n'ait pas besoin de ma recommandation, elle a désiré que je lui donnasse ce billet pour le bibliothécaire en chef de l'Arsenal.

Michaud me charge de te rappeler l'article sur la Biographie que tu lui as promis pour la *Revue de Paris*. Je lui réponds que tu le feras, parce qu'il t'offrira l'occasion de parler de moi. Est-ce que je me tromperais ? Je ne le pense pas.

Que dis-tu de la démission de Guichard ? Le bruit court ici que c'est son ami R.... qui l'a ruiné au jeu.

Bonjour, mon cher ami, mes respects et mes hommages aux dames de l'Arsenal.

Je t'embrasse tendrement.

LXXII

20 juin 1834.

MON BON AMI,

Fallot me mande que tu te proposes de m'écrire au sujet de la *Description du Médoc* par La Boétie. C'est un de ces livres que je n'ai jamais vus et que je ne verrai probablement jamais. Dans la

---

(1) Suit la lettre CXVIII de Nodier. (Rec. Estignard, p. 260.)

bibliothèque de Mlle Michaud, que MM. Bourgon et Flavien de Maguoncourt viennent d'acheter, il se trouve un exemplaire du Juvénal *variorum*, papier fort magnifique, partagé en deux volumes, maroquin bleu, à la toison. En le voyant, j'ai pensé sur-le-champ au plaisir que te ferait ce beau livre, et si tu le veux, tu n'as qu'à parler, car je suis sûr que les propriétaires actuels se disputeraient l'avantage de te l'offrir.

Je viens de te nommer les deux candidats qui paraissent avoir le plus de chances aux prochaines élections. Flavien a contre lui les ultras, les républicains et le petit commerce, mais il est porté par les Mourgeon, les Bretillot, les Demesmay, les Marquiset, et si son nom ne sort pas de l'urne électorale au premier tour de scrutin, je serai bien trompé.

Si nous réussissons, à Besançon la députation sera composée entièrement de tes amis; et ce sera le cas, je pense, d'engager nos honorables à faire une démarche en faveur de ton gendre, que je souffre de voir rester dans les rangs inférieurs. Quand une députation tout entière se rend près du ministre pour lui recommander un jeune homme auquel elle prend intérêt, il me semble qu'il doit prendre une telle démarche en grande considération. Je sais que ni toi ni ton gendre vous n'aimez à vous remuer lorsqu'il s'agit de vos intérêts; mais laissez-moi faire, c'est là tout ce que je vous demande.

Mes charges annuelles se sont augmentées de manière à ce qu'il me serait impossible d'y faire face avec mon modeste traitement. Par bonheur, j'ai la ressource de M. Michaud; mais, pour qu'il puisse me payer, il faut qu'il vende son supplément, et il m'écrit qu'il ne se vend pas. Tu m'avais promis de l'annoncer dans la *Revue de Paris*, et je pensais que tu ferais un ou deux articles avec plaisir, puisque c'était t'offrir une occasion de parler de moi, dont tu as fourré le nom dans la plupart de tes ouvrages. Je t'en prie, fais donc cet article; si ce n'est pas pour Michaud, qui t'a cependant donné son livre, que ce soit pour moi, qui ne saurais que devenir, si mes billets n'étaient pas acquittés à leur échéance.

Dis à Techener de m'envoyer les deux articles tirés à part que tu as publiés sur les nouvelles recherches bibliographiques de M. Brunet. Il me semble qu'il aurait dû m'en faire cadeau; mais s'il faut les payer, je les paierai dans le premier compte que nous aurons à régler.

Je suis chargé par Charles Gaume de réclamer à Mme Nodier la réponse à une lettre qu'il lui a écrite le 20 avril dernier. Je lui

fais tous mes compliments et mes amitiés, ainsi qu'à Marie, à Fanny, le baron, de Cailleux, Duval, Soulié et *tutti quanti*.

Ma mère t'embrasse bien tendrement. Elle ne forme plus qu'un désir, celui de te voir.

Tout à toi.

LXXIII

9 septembre 1834.

Mon cher ami,

Une lettre de Flavien m'annonce que tu as été gravement malade, mais que tu es bien rétabli. Si tu avais le loisir de me donner des nouvelles de ta santé, tu me ferais grand plaisir, mais je ne le demande ni ne l'espère. Je sens qu'obligé de réparer le temps que ta maladie t'a fait perdre, tu dois être plus occupé que jamais.

Je n'irai pas te voir ces vacances, comme j'en avais le projet. Je veux me tenir enfermé dans notre bibliothèque pour terminer le catalogue de nos manuscrits, qu'il est bien temps de faire paraître. Il sera précédé d'une histoire des bibliothèques de la province, pour laquelle j'ai rassemblé des documents fort curieux. Cette histoire, à laquelle je travaille en ce moment, sera terminée pour l'hiver prochain, et si je ne te la porte pas, je te l'enverrai par Flavien, lorsqu'il retournera à Paris pour la session des Chambres.

Le porteur de ce billet est notre Thouvenin. Il désire bien vivement avoir le plaisir de voir tes belles et riches reliures. J'espère qu'à ma prière tu lui permettras l'entrée de ton cabinet.

Ma mère continue à se bien porter. Elle t'embrasse tendrement ainsi que ta femme, ta fille et ta Fanny.

Les livres que Flavien t'a portés t'ont-ils fait plaisir? Mes tendresses à toute ta famille.

Je t'embrasse de cœur.

LXXIV

26 novembre 1834.

Mon cher ami,

C'est M. Véjux, l'un de nos nouveaux députés, qui veut te remettre ce billet. Il n'avait pas besoin de cette espèce de passeport

pour être bien reçu à l'Arsenal. M. Véjux est un homme très obligeant, et s'il peut être utile à Mennessier, il le fera de tout son cœur. Mon projet d'aller à Paris cet hiver ne pourra pas avoir lieu pour trois raisons. Je commence par la dernière, c'est que pour acheter des cotillons à mes nièces, j'ai vendu mon manteau, et que je n'ai pas le moyen d'en acheter un avant d'avoir touché mon trimestre. Une autre raison, c'est que j'ai depuis deux mois le genou gauche perclus de rhumatismes, et que ce ne serait pas la peine d'aller à Paris si je ne pouvais pas me promener sur les quais. J'ai cependant grande envie de t'embrasser et de causer une heure ou deux avec toi tête à tête, les coudes sur la table, comme cela nous arrivait si souvent au commencement du siècle. Mes tendresses à tout ce qui t'entoure.

A toi de cœur.

LXXV

30 novembre 1834.

MON CHER AMI,

Tu m'as promis pour notre bibliothèque un exemplaire de ton édition du Dictionnaire de Boiste, et je te rappelle ta parole avant que tu aies distribué tous ceux que tu as reçus à gens qui n'en ont pas si besoin que moi. Nous avons l'édition sur laquelle la tienne a été faite; et c'est pour cela qu'il m'est impossible de proposer à la commission de m'autoriser à racheter encore cet ouvrage. La bibliothèque a souscrit à la collection complète de tes œuvres, qu'elle paie 7 fr. 50 c. le volume, sans aucune diminution. Conviens que tu lui dois bien un petit dédommagement.

M. Droz nous a envoyé sa médaille que j'ai fait encadrer fort joliment et qui décore notre salle de lecture; je t'ai déjà demandé la tienne pour faire pendant; mais tu me l'as refusée si durement que je ne reviens pas à la charge. Je te prie seulement d'avoir la complaisance de dire à M. de Magnoncourt l'endroit où il pourra la trouver. Il m'a promis ta médaille pour mes étrennes, et si je ne l'ai pas, ce sera ta faute.

Ch. Deis, qui est à Paris, rue et hôtel Dauphine, se chargerait de me rapporter le Boiste et la médaille.

Mes amitiés à toutes les personnes qui se souviennent de moi à l'Arsenal.

Je t'embrasse du meilleur de mon cœur.

LXXVI

13 janvier 1835.

MON CHER AMI,

M. de Scey, que j'ai eu le plaisir de voir assez souvent à Besançon et à Buthier, où il a passé la plus grande partie de l'été, en retournant à Paris m'a témoigné le plus vif désir de faire ta connaissance et d'être admis aux soirées de l'Arsenal. Voici donc un billet d'introduction dont il n'avait certainement que faire.

Connaissant toute ton affection pour les Franc-Comtois, il est bien inutile que je te recommande d'accueillir un des hommes qui sont destinés à faire un jour honneur à leur pays. Quoique bien jeune encore, M. de Scey a déjà rempli plusieurs missions diplomatiques, au Brésil, en Allemagne et à Madère ; et il n'attend qu'une occasion pour entrer dans une carrière qu'il a déjà parcourue avec succès.

Mes hommages aux oiseaux de l'Arsenal.

Je t'embrasse de cœur.

LXXVII

3 mai 1836.

MON CHER AMI,

Je t'adresse aujourd'hui le fils de ce bon M. Daclin, auquel tu as consacré quelques lignes dans tes *Souvenirs*, où Pertusier était si fâché de ne pas figurer au moins pour mention. Il conduit à Paris sa fille et sa belle-sœur, sans autre but que de leur faire voir cette grande ville, dont nous savons que penser l'un et l'autre. Je leur ai dit que tu aurais la complaisance de leur procurer l'entrée de l'appartement de Sully et du musée, dans un moment où ils pourront en examiner les merveilles sans être coudoyés par les curieux. J'ai d'ailleurs pensé que tu serais bien aise de voir le fils d'un homme qui t'aimait beaucoup, et que tu ne serais pas fâché d'apprendre de sa bouche des nouvelles de ma santé, dont je ne suis pas trop content depuis cinq ou six semaines. Le mauvais temps qui con-

tinue est pour plus de la moitié dans mes souffrances. Je n'ai jamais tant aimé le soleil, et toi ?

Mes tendresses à toutes les personnes de l'Arsenal qui ne m'ont pas complètement oublié.

LXXVIII

4 mars 1837.

MON CHER AMI,

Un jeune homme dont tu dois avoir entendu parler à Fallot, qui le regardait comme une des gloires futures de notre Franche-Comté, vient d'imprimer un *Essai de grammaire générale* d'après les principes de l'abbé Bergier. Il désirerait que tu eusses la complaisance de lire sa brochure et de lui en dire ton avis. Cette lecture ne te prendra pas plus d'une demi-heure, familiarisé comme tu l'es avec tous les systèmes des linguistes. Celui de Proudhon me semble très neuf et très singulier ; mais cela vient de ce que je n'ai jamais eu le temps de lire les principaux écrits sur ce sujet, les Court de Gébelin, les Fabre d'Olivet, etc. Proudhon, plus jeune que Fallot de quelques années, est aussi laborieux, et comme il est d'un tempérament très robuste, il peut se livrer aux travaux les plus pénibles sans craindre d'altérer sa santé. Donne-lui quelques conseils, quelques avis ; il les recevra avec la plus grande reconnaissance ; et moi je t'en serai particulièrement obligé.

Mes tendresses à tes femmes et à tes enfants.

LXXIX

15 mars 1837.

MON CHER AMI,

La lettre dans laquelle tu me racontes si gaiement tes infirmités imaginaires m'est arrivée dans un moment où j'éprouvais un chagrin trop réel pour qu'elle pût m'égayer comme tu en avais probablement l'intention ; mais je ne t'en sais pas moins de gré de l'avoir écrite. Je sens bien par moi-même que nous ne sommes plus jeunes, mais il doit te rester, comme à moi, une dizaine

d'années de vie, que je trouverais assez douces, si je pouvais les passer à écouter ou à relire tes contes, qui, suivant moi, n'ont que le défaut d'être trop courts. Il n'y a qu'un remède à cela, c'est de les recommencer quand je les ai finis, et c'est aussi ce que je fais. Tu ne seras donc pas surpris que je t'en veuille de ne pas achever ton *Cazotte*, que j'attendais depuis si longtemps avec tant d'impatience ; mais dis-moi ce que tu peux avoir à faire de mieux que de nous raconter les incroyables hallucinations de cet excellent homme, dont tu m'as fait relire le *Diable amoureux*, et le *Lord impromptu*. J'aime encore mieux tes contes que les siens, et je préfère aux quatre gros volumes des œuvres complètes du romancier bourguignon la *Fée aux Miettes* et ce digne monsieur *Kaout-Chouk* qui a vu de si drôles de choses dans l'île de la civilisation. Tu ne nous as donné qu'un extrait de son voyage; mais, puisqu'il a eu la bonté de te confier ses manuscrits, tu devrais bien les publier sans en retrancher le moindre alinéa. Tout est précieux de la part d'un observateur comme celui-là. Tu me ferais grand plaisir d'y songer.

Tu as beau dire et beau faire, tu ne t'excuseras jamais complètement de ne m'avoir pas procuré pour notre bibliothèque quelques bons ouvrages à bon marché. Depuis trente ans que tu es à Paris, si, dans tes promenades sur les quais, tu m'avais acheté tous les livres rares que tu as trouvés dans les boîtes à cinquante centimes, nous possèderions maintenant à Besançon plus de curiosités bibliographiques qu'il n'y en a dans le reste de la France. Et puis vingt fois, trente fois, je t'ai donné carte blanche pour nous acheter le *Quarême de Dumaine,* les œuvres de Mairet, etc. Tu as un Mairet, et tu ne me l'envoies pas; tu préfères le faire passer dans une vente où je le manque par la faute de ce digne Merlin qui le trouve trop cher, et qui cependant n'a jamais pu m'en procurer un autre exemplaire.

Je fais bien ici de temps à autre quelques bons marchés; mais les occasions deviennent de plus en plus rares. Ceux qui tiennent les livres les gardent; et depuis trois mois que je m'en occupe, je n'ai pas pu tirer des mains de Guillaume un charmant exemplaire du *Mépris de la mort* de notre Chassignet, maroquin rouge, reliure de Dufeuil en parchemin. Je vois qu'il faudra que Crozet fasse le voyage de Besançon pour séduire ce cerbère par l'appât d'une pièce de vingt francs, que je sacrifierais volontiers à la possession de ce joli volume.

Vos amateurs de Paris sont de drôles de gens. Quoi! M. Bignon lui-même vend son cabinet! Mais cela n'est pas croyable. J'ai eu son catalogue; il y a de jolis exemplaires de ces livres rares que l'on

retrouve partout; mais je n'y ai pas trouvé un seul de ces volumes qui me saisissent le cœur, et pour lequel, si l'on avait de l'argent, on serait tenté de faire une folie. D'après ce que tu m'en avais dit, un jour que nous rencontrâmes M. Bignon au Louvre, je m'attendais à mieux. Tu vas t'écrier que je deviens bien difficile; mais que veux-tu?

Ma mère, que je viens de voir, continue à se porter aussi bien que le permet son âge. Sais-tu qu'elle est dans sa quatre-vingt-quatorzième année? Elle n'a pas eu la grippe, qui, sans être dangereuse, n'a pas laissé d'enlever ici près de cent vieillards de soixante-dix à quatre-vingt-dix-huit ans. Je n'ai pas manqué de dire à ma mère que j'allais t'écrire. Elle m'a donc chargé spécialement de te dire qu'elle ne passait pas un seul jour sans prier Dieu pour toi, pour ta femme et tes petits-enfants.

J'ai fait tes compliments à M. Tourangin, que je ne vais pas voir chez lui, si ce n'est pour affaires, mais que je rencontre assez souvent chez le recteur. Viancin, qui devait m'accompagner à Paris, est si faible en ce moment, qu'il lui serait impossible de supporter la fatigue de la route. J'ajourne donc mon voyage aux vacances prochaines, où j'aurai plus de temps à moi que maintenant, ne pouvant pas laisser la bibliothèque à la garde de mon aide, que tu as bien jugé au premier coup d'œil.

Tout à toi.

LXXX

29 mai 1837.

MON CHER NODIER,

Notre ami Ponçot, qui te remettra ce billet, te dira la position dans laquelle il m'a laissé. Je quitte ma chambre, que tu connais, pour occuper dans la même maison l'appartement de l'abbé Astier, où je m'établis avec une de mes cousines qui soignait ma mère depuis une dizaine d'années. Me voilà donc entrant en ménage à soixante ans. Il me semble que ce n'était guère la peine, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre; mais tout le monde l'a voulu, et je me suis laissé faire. Quand tu reviendras ici, si jamais tu y reviens, je pourrai t'offrir dans ma chambre un de ces déjeuners, un de ces dîners comme nous en faisions il y a quelque soixante ans; mais celle qui en faisait la joie n'y sera plus. C'est une idée à

laquelle je ne puis m'habituer. Il me semble que je rêve péniblement, mais que je ne puis tarder de me réveiller.

Tous ces changements de régime m'ont mis presque à sec ; en sorte que je doute que je puisse faire un dernier voyage à Paris au mois de septembre prochain. Je serais fâché pourtant de mourir sans avoir eu le plaisir de t'embrasser encore une fois, toi le premier de mes amis, et les tiens, que j'aime presque autant que toi, dans quelque sens que tu l'entendes.

Je remercie Marie de la lettre qu'elle m'a écrite, quoique j'aie pleuré beaucoup en la lisant. Létoublon m'a rassuré sur l'état de ta santé. Puisque tu as repris l'habitude d'aller chez Crozet, fais-moi le plaisir de me mander s'il a reçu ou non le Bullet que je lui ai expédié au mois de mars. Ou oui, ou non, voilà tout ce que je lui demande. Sa conduite envers moi est véritablement inconcevable ; il peut bien croire qu'à moins qu'il ne change, je ne me chargerai plus de ses commissions.

Mille tendresses à ta femme, à Fanny, à Jules et *tutti quanti*. Je t'embrasse de cœur.

LXXXI

9 novembre 1843.

MON CHER AMI,

J'ai sur ma table deux lettres de ton adorable fille, qui sont restées jusqu'ici sans réponse, et c'est cependant à toi que j'écris, qui ne m'as pas donné signe de vie depuis plus de deux ans, si ce n'est par les journaux ou les revues où je cherche tes articles avec plus de sollicitude que je n'en montrais vraiment autrefois à chercher des bouquins sur la table de ce vieil Allemand dont tu es venu à bout de faire un personnage historique.

Mais voici la raison pour laquelle je t'écris et non pas à ta fille. Le docteur Pomey, mon ami, et le tien, je crois, ou du moins digne de l'être, conduit à Paris son fils, qui va faire ses cours de droit, et il veut que je te recommande ce fils chéri, c'est-à-dire que je te prie de le recevoir de temps en temps à l'Arsenal, dont les soirées sont aussi célèbres et plus amusantes que celles de feu Mme Geoffrin ou de feu Mme du Deffand. Albert Pomey est un excellent jeune homme, comme tu le jugeras au premier coup d'œil, et je suis sa caution qu'il sera très reconnaissant de tout ce que tu voudras bien

faire pour lui. Si vous avez des bals ou des concerts, il y fera très bien la partie de cornet à piston, car c'est un virtuose.

Casimir de Montrond fait beaucoup plus de bruit depuis sa mort qu'il n'en a fait pendant sa vie. Je ne l'ai pas connu et même ne l'ai jamais vu ; mais il me semble que ceux qui en parlent en disent beaucoup trop de mal. Son principal défaut a été le manque d'ordre et d'économie ; mais je ne puis me persuader que l'on soit un homme à jeter aux gémonies, parce qu'on ne laisse pas une riche succession. Il n'y a que les héritiers qui auraient le droit de s'en plaindre. Est-ce que tu laisseras flétrir la mémoire d'un compatriote sans élever la voix en sa faveur, toi qui as toujours pris la défense de ceux qui ne pouvaient pas trouver d'avocat ! Allons, mon cher ami, taille ta plume pour nous donner la biographie de l'homme aimable, spirituel, malin, philosophe sans le savoir et sans le vouloir, supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune, car voilà ce qu'a été Casimir de Montrond pour tous ceux qui voient les choses de haut et qui ne les jugent pas d'après les calculs étroits des opinions.

Présente mes amitiés à ta femme, que je trouve bien sage de continuer à se bien porter. Dis à ta fille que je répondrai à ses deux charmants billets par la première occasion, qui ne tardera pas à se présenter. J'embrasse les marmots et marmottes, que je veux absolument aller voir encore une fois, et ce sera, morbleu ! l'année prochaine, à Pâques.... ou à la Trinité. Parle de moi au baron, à M. l'intendant des musées royaux, au bon Soulié, à tous les habitants et habitantes de l'Arsenal, où j'ai passé des jours si beaux, qui reviendront peut-être encore.

A toi de cœur.

LXXXII

30 novembre 1843.

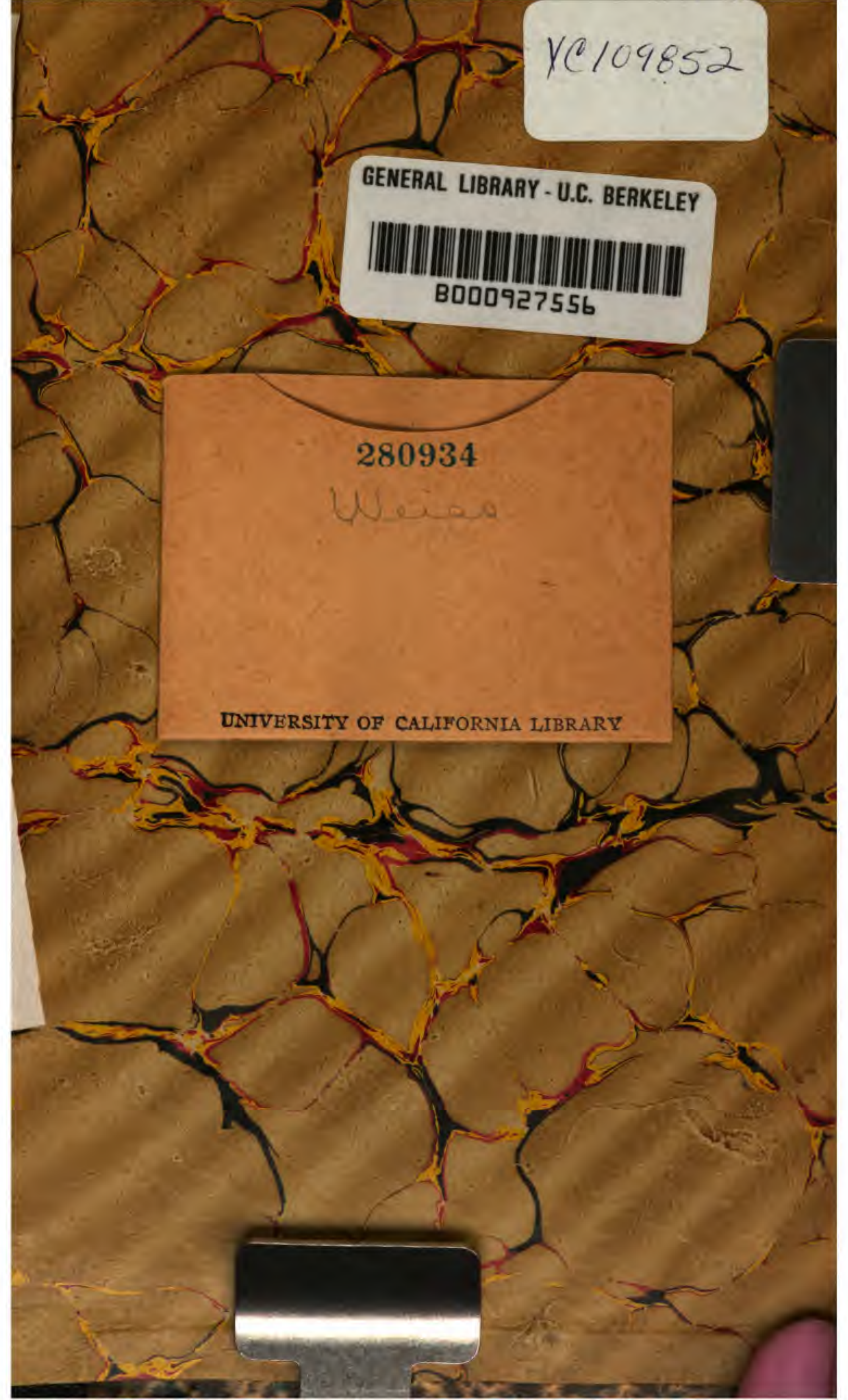
MON CHER AMI,

C'est Faustin Besson, dont je t'ai déjà parlé, qui te remettra ce billet. Tu dois avoir connu son père, pendant que tu habitais Dole, puisqu'il est un des amis de Dusillet, de Joly et de tous ceux qui s'occupaient alors des lettres et des arts. Faustin, élève d'Adolphe Brune, annonce des dispositions très remarquables pour la peinture, et se propose d'exposer l'année prochaine, au Salon, un tableau dont

ceux qui l'ont vu dans son atelier parlent avec éloge. Je crois que ce jeune homme a de l'avenir, mais il a besoin d'aide et de conseils. Je te prie donc de l'admettre à tes soirées dominicales et de le recommander à M. de Cailleux, au baron et à toutes les personnes que tu croiras pouvoir lui être utiles par de sages avis. Tu l'obligeras ainsi que son père, et tous les deux en seront très reconnaissants.

Mes respects aux dames de l'Arsenal. Je t'embrasse de tout mon cœur.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.



YC109852
GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000927556
280934
Weiss
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

